This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

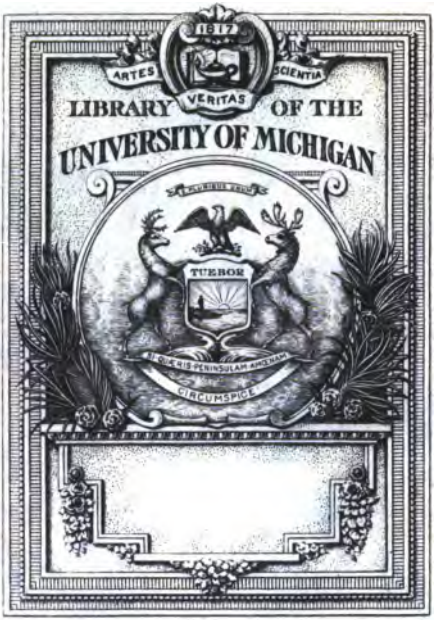
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

848
L365
1745

THEATRE

DE M.

DE LA THUILLERIE,

COMEDIEN DE LA TROUPE ROYALE.

St
Dramatic Fund
Dept. of Rom. Langs
3-16-39

CRISPIN PRECEPTEUR.

COMÉDIE.

JUNE 45-9/6

1501

A
UN AMI
QUI EST
A LA CAMPAGNE.

VOUS me l'aviez bien dit, que je ne pourois m'empêcher de faire parler de moi. Que voulez-vous? J'espérois que ma petite Comédie feroit rire; on y a ri. Et pour vous divertir aussi, non pas en vous envoyant

1501

A
UN AMI
QUI EST
A LA CAMPAGNE.

VOUS me l'aviez bien dit, que je ne pourois m'empêcher de faire parler de moi. Que voulez-vous? J'espérois que ma petite Comédie feroit rire; on y a ri. Et pour vous divertir aussi, non pas en vous envoyant

ma Piece, je vous dirai qu'une perſonne que j'avois prié d'aller dans le Parterre pour ſçavoir ce que l'on en diroit en la voyant repréſenter, vint après la Comédie me dire avec ſincérité, que pluſieurs gens en avoient parlé de différentes manieres, mais que nul n'avoit dit qu'elle fût bonne; qu'entr'autres un homme aſſez bien mis, & qui paroiſſoit avoir de l'eſprit, dit: Voilà qui eſt aſſez méchant; & qui me demanderoit pourquoi j'y ai ri, m'embarraſſeroit fort. Un autre ajouta; la Tuillerie pouvoit bien ſe paſſer de nous faire rire ſans ſujet, diſant qu'il n'y en avoit point

trouvé. Par bonheur un de mes Amis ſe trouvant là, voulut prendre mon parti. Je l'avois fait entrer à la Comédie ſans payer. Si celui, dit-il, qui l'a faite n'a pas prétendu vous donner une bonne choſe, il n'a pas crû auſſi vous faire un méchant préſent. Enfin, je fus tout étonné de l'eſprit que je trouvai dans mon Ami. Je lui demandai ſi ce qu'il avoit dit n'avoit point fait changer d'avis à ces deux Meſſieurs : il me répondit qu'il ne le croyoit pas, car ils étoient ſortis ſans lui vouloir répondre, & que c'étoit là où il les attendoit. Je vous prie pourtant, malgré les injuſti-

ces du ſiecle, de recevoir ce petit Préſent de la part de votre véritable Ami.

LA TUILLERIE.

LE LIBRAIRE
AU LECTEUR.

COMME l'Auteur a craint que l'on ne le crût rempli de bonne opinion, il a voulu dans sa Dédicace faire connoître qu'il ne s'applaudissoit point de la réussite de sa petite Comédie. Mais j'ai recherché à l'imprimer, ayant sçû qu'elle avoit diverti le Roi & toute la Cour, à Fontainebleau, & vû que ceux qui ont été la voir à Paris ont témoigné en être contens.

ACTEURS.

ANSELME, Oncle & Tuteur de Lucile & de Colin.

LUCILE, Amante de Géraſte.

COLIN, Frere de Lucile.

GERASTE, Amant de Lucile.

SEVERIUS, Précepteur.

CRISPIN, Valet de Géraſte.

LISE, Suivante de Lucile.

DU MESNIL.

La Scene eſt devant le logis d'Anſelme à Paris.

CRISPIN PRECEPTEUR.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

GERASTE, CRISPIN.

GERASTE.

OUI, te dis-je, Crispin, je suis au déſeſpoir ;
J'aime un objet charmant, & ne puis plus le voir.
Anſelme, Oncle & Tuteur de l'aimable Lucile,
Rend, malgré mon amour, ma pourſuite inutile.

Ce malheureux Vieillard, me voyant peu de bien,
Compte ſans nul égard ma naiſſance pour rien ;
Par excès d'avarice il s'oppoſe à ma flamme ;
Et Lucile par-là ne peut être ma femme.
Ma Tante, quoique mal, ne prétend point mourir.

CRISPIN.

Si malade & ſi vieille elle prétend guérir ?
Elle a tort.

GERASTE.

Mais Lucile, enfin, m'a fait entendre
Que Liſe, ſa ſuivante, en ce lieu ſe doit rendre :
Ainſi par ſon moyen, Criſpin, j'apprendrai tout.
Mais la voici déja.

SCENE II.

GERASTE, CRISPIN, LISE.

LISE.

MOn adreſſe eſt à bout :
Notre maudit vieillard a fait le diable à quatre.

GERASTE.

Quoi, Liſe, qu'a-t-il fait ?

LISE.

Tout, hormis de nous battre.

Je ne ſçai pas comment il peut avoir appris
Les ſoins des rendez-vous que pour vous j'avois pris,
Et que, par mon moyen trompant ſa vigilance,
Lucile vous donnoit fort ſouvent audience.

GERASTE.

D'où vient que cet Argus eſt ſorti ſi matin ?

LISE.

Il cherche un Précepteur à ſon neveu Colin.

GERASTE.

Je puis donc voir Lucile.

LISE.

Elle eſt avec ſon frere ;
Et de plus le vieillard eſt un homme colere,
Qui venant....

GERASTE.

Conte moi le tout de point en point ;
Car de frere on diſoit qu'elle n'en avoit point,
Et ce n'eſt que depuis le trépas de ſon pere
Que l'on a découvert que Colin eſt ſon frere.

LISE.

Vous allez tout ſçavoir. Boniface en mourant,
(C'étoit le nom du mort quand il étoit vivant)
Avoua qu'il laiſſoit, pour mettre en paix ſon ame,
Outre Lucile, un fils de ſa premiere femme.
Cette femme étant morte, & lui plein de ſanté,
Il voulut épouſer une jeune beauté ;
Et pour la faire entrer plutôt dans ſa famille,
Il fit courir le bruit qu'il n'avoit qu'une fille,

Que dans le fond d'un Cloître un jour il coffretoit ;
Et l'Epouse par-là du bien profiteroit.
Les parens de la fille ouvrent l'œil à la proie :
Notre cher Boniface en trépigne de joie :
Il épouse la belle ; il se croit trop heureux,
Et même après l'hymen il en est amoureux.

CRISPIN.

Miracle !

LISE.

Tout rempli de sa nouvelle flamme,
Il n'a point d'autre but que de plaire à sa femme.
De peur de la fâcher il n'ose découvrir,
Qu'un fils qu'il a fait mort ne prétend point mourir.
Il le fait élever en secret au Village :
Après neuf ou dix ans, Lucile grande & sage,
Pour aller au Couvent se dispose à partir.
La femme & le mari n'y peuvent consentir :
Leur hymen par malheur ayant été stérile,
Ils disent qu'il est bon de conserver Lucile :
Elle y consent de reste.

CRISPIN.

Ah ! je n'en doute point.

LISE.

Comme il nous faut mourir, & qu'il nous est enjoint
D'obéir sans replique à Madame Nature,
La femme à Boniface entre en la sépulture ;
Et quoique jeune enfin elle trépasse.

CRISPIN,

Et deux,

LISE,

Je vous ai déja dit qu'il étoit amoureux
De sa femme ; & pressé du desir de la suivre,
Pour prouver son amour il a cessé de vivre.

CRISPIN,

Autre miracle !

GERASTE,

Encore ! acheve ton discours,

LISE,

Le bon homme touchant à la fin de ses jours,
Mande son frere Anselme, & pour toute priere,
Le charge d'accomplir sa volonté derniere ;
Le conjure sur tout d'avoir pour ses enfans
Une amitié de pere, & quand il sera temps,
De chercher à Lucile un riche mariage,
Et faire revenir son cher fils du Village.

GERASTE.

Mais comment est-il fait, ce Colin ?

LISE,

Entre nous
Colin est un benêt.

GERASTE,

Est-il grand ?

LISE,

Comme vous,
Mais si vous eussiez vû sa plaisante figure,

Vous en auriez trop ri, Monsieur, je vous assure.
En habit de Payſan il a paru d'abord :
Sa mine & ſon habit avoient un grand rapport :
Outre que la maniere en eſt ſimple & commode,
Il eſt aſſez Payſan pour en ſuivre la mode.
Il a dit, s'agiſſant de l'habiller de deuil,
Que quand ſon pere exprès reviendroit du cercueil
Pour le faire habiller comme on fait à la Ville,
Il ne feroit que prendre une peine inutile,
Et que ſur ſon eſprit on n'avanceroit rien,
Si cet habit n'étoit taillé comme le ſien.
Anſelme a conſenti qu'il fût fait de la ſorte :
Il n'a pas, entre nous, la cervelle trop forte ;
Et s'il faut juſqu'au bout vous en faire l'aveu,
L'Oncle en ſimplicité ne doit rien au Neveu.
Jamais pour trop d'eſprit il ne ſera coupable.

CRISPIN.

On peut donc le tromper ſans ſe donner au diable.

LISE.

Si nous pouvions chez nous, par ruſe ou par bonheur,
Introduire quelqu'un ſoi diſant Précepteur,
Le tour ſeroit fort bon : il n'eſt pas difficile ;
Et par là vous auriez commerce avec Lucile.
Car ne vous fiez plus, Monſieur, à mon ſecours :
Aujourd'hui fait, je ſuis neutre dans vos amours.

GERASTE.

Quoi, je ne puis plus voir ta charmante Maîtreſſe ?
Ah, Criſpin, c'eſt ici qu'il faut jouer d'adreſſe,

Et me trouver quelqu'un qui puisse en Précepteur
Se mettre chez Anselme ; & de plus....

CRISPIN.

Oui, Monsieur,
Je sçais un bel esprit qui sera votre affaire,
Agent près de la Sœur, Précepteur près du Frere.
C'est un homme, Monsieur, propre à ce double emploi,
Un beau génie.

GERASTE.

Hé bien, dis nous qui c'est.

CRISPIN.

C'est moi.

LISE.

Toi, Crispin ? oh, Monsieur, le Précepteur grotesque.

CRISPIN.

Pourquoi non ? N'ai-je pas la mine Pédantesque ?
L'air séyere, la voix d'un habile Orateur ?
Et que faut-il de plus pour être Précepteur ?
La Science, il est vrai, n'est guere mon partage ;
Mais beaucoup de Pédans n'en ont pas davantage.
Hors l'habit, qui sans doute est peu Préceptoral,
Je suis en tout le reste un franc original.
Entre nous, vous sçavez qu'Anselme est une buse,
Colin un Asinus, Crispin a de la ruse ;
Cela suffit : il faut, sans attendre plus tard,
Que Lise m'introduise auprès du bon vieillard.

Je ſçai quelque morceau de la langue latine.

LISE.

Oui, je croi que tu ſçais du latin de cuiſine.

CRISPIN.

Je ſervois autrefois au Collége d'Harcour
Un Pédant qui parloit latin & nuit & jour.
Après l'avoir ſervi deux ans à maints uſages,
De quelques mots latins il me paya mes gages.
Ainſi j'en ſçais ſans doute aſſez pour hazarder,
D'être le Précepteur d'un fat à nazarder.
Je ſçai tous les Auteurs par leurs noms, je n'ignore
Que tout ce qu'ils ont fait: je ſçai fort bien encore...

LISE.

Il jouera bien ſon rolle, & je vous promets bien,
Moi, que de mon côté je ne gâterai rien.
Va donc te préparer: mais, Criſpin, une grace,
Quand je t'introduirai ne fais point de grimace;
Je creverois de rire, & je gâterois tout.

CRISPIN.

Ne crains rien, je tiendrai ma mine juſqu'au bout.
Oui, je vais prendre un air un peu mélancolique;
Et digne Précepteur de nouvelle fabrique,
Puiſque les noms latins ſe terminent en us,
Je ne ſuis plus Criſpin, je ſuis Criſpinius.

SCENE III.

LISE *seule.*

J'Augure déja bien de notre ſtratagême.
L'Oncle ſera dupé : mais le voici lui-même.

SCENE IV.

ANSELME, LISE.

ANSELME.

Toujours hors du logis ?

LISE.

J'entre, Monſieur.

ANSELME.

Ma foi,
Je n'ai pas grand ſujet d'être content de toi :
Jamais dans la maiſon, & toujours par la Ville.

LISE.

Vous me grondez, Monſieur, pour être trop civile.

ANSELME.

Comment ?

LISE.

J'ai fait pour vous les honneurs du logis.

ANSELME.

Que me dis-tu, coquine ? Explique toi.

LISE.

Je dis....

ANSELME.

Quoi donc ?

LISE.

Qu'un.... je ne sçai, Monsieur, comme il se nomme,
Sçachant que vous cherchiez par tout un habile homme,
Qui de votre Neveu puisse faire un Docteur,
Il s'en vient d'offrir un qui se dit Précepteur.

ANSELME.

Eh bien ?

LISE.

En fille bonne, & qui n'est pas trop grue,
Je l'ai conduit, Monsieur, du logis dans la rue.

ANSELME.

Reviendra-t-il au moins ? parle.

LISE.

Il va revenir.

ANSELME.

C'est assez : il faudra tantôt l'entretenir.
Fais venir cependant & ma Niece, & son frere.
Va donc.

LISE.

Hé les voici : treve à votre colere.

ANSELME.

Juste ciel ! se peut-il un plus grand embarras !
Sans être pere, j'ai quatre enfans sur les bras.

SCENE V.

ANSELME, COLIN, LISE, LUCILE.

COLIN.

Bon jour, mon Oncle.

ANSELME.

Eh bien mon Neveu : vous, ma Niece,
Vous voyez que pour vous je travaille sans ceſſe :
Je ſonge à vous trouver enfin un bon parti ;
Car Géraſte avec vous ne peut être aſſorti,
Et n'ayant point de bien....

LUCILE.

Mais, mon Oncle, ſa Tante,
Dont il eſt héritier....

ANSELME.

Oui, mais elle eſt vivante ;
N'y ſongez plus pour vous, je prétends, mon Neveu,
Vous faire étudier, & devant qu'il ſoit peu....

Pourvû que vous vouliez apprendre quelque chose.

COLIN.

Oh oui, j'apprendrai bien, mais si j'osois... je n'ose;
Car vous vous fâcheriez peut-être contre moi.

ANSELME.

Non, non,

COLIN.

Si fait.

ANSELME.

Encor. Je vous promets, ma foi,
De ne me point fâcher.

COLIN.

Bien, je vais vous le dire:
J'aime les Inſtrumens.

LISE *à part.*

L'innocent me fait rire.

ANSELME.

Parlez donc, mon Neveu, que voulez vous?

COLIN.

Je veux....

ANSELME.

Bon.

COLIN.

Apprendre à jouer....

ANSELME.

De la Vielle?

LISE *à part.*

Le gueux?

A jouer de la Vielle, ô la plaisante envie !

ANSELME.

Fi, mon Neveu.

COLIN.

Pourquoi ? Je la trouve jolie.

ANSELME.

Fi, vous dis-je, cela n'est pas propre pour vous.

COLIN.

Oh si fait : je jouerois, vous danseriez tretous :
J'apprendrois à jouer, & sans beaucoup de peine,
L'on ne fait que tourner la main sans prendre haleine,
Et ce n'est pas varment comme la flûte ; car
Il faut toujours souffler, & l'haleine se par.

LISE.

Il a raison.

LUCILE.

Voilà ce qu'a fait le Village.

ANSELME.

Par ma foi, mon Neveu, vous n'êtes pas trop sage ;
Et je crains fort qu'un jour vous ne déshonoriez....

COLIN.

Je vous l'avois bien dit que vous vous fâcheriez....

ANSELME.

Eh, puis-je me louer de votre esprit rustique ?

COLIN.

Eh bien donc, je voudrois apprendre la musique.

LISE *à part.*

Bon, en voilà d'une autre.

ANSELME.

Eh mon Dieu, mon Neveu,
Je ſçai ce qu'il vous faut.

COLIN.

Qu'eſt-ce ? voyons un peu.

ANSELME.

Il vous faut du Latin.

LISE *à part.*

Il lui faudroit encore,
Pour guérir ſon eſprit, quelque grain d'Ellébore.

ANSELME.

Je prends un Précepteur qui vous l'enſeignera.

COLIN.

Je lis, j'écris par tout.

ANSELME.

Mais il vous apprendra,
Vous montrant le Latin, ce que c'eſt que de vivre.
Que n'ai-je étudié !

COLIN.

Ça, voulez-vous pourſuivre ?

ANSELME.

Comme il parle, mon Dieu, quelle éducation !
Il le faut avouer, j'en ai compaſſion.

LUCILE.

Il changera, mon Oncle, & quelques mois d'étude
Polliront ſon eſprit ſi groſſier & ſi rude :
Le temps, un Précepteur, l'air de Paris, vos
ſoins....

COLIN.

Oyez chanter ma Sœur : comme elle jase! au moins,
Je ne prétendons pas que ma Sœur me gourmande ;
Car je suis pour le moins aussi grand qu'elle est grande.

ANSELME.

Vous ne l'êtes que trop : il ne seroit que mieux,
Que vous fussiez moins grand, & plus sage à nos yeux.
Vous parlez comme un sot, & dans l'âge où vous êtes....
Non, on n'a jamais fait les choses que vous faites.

COLIN.

Je ne fais pourtant rien, regardez.

ANSELME.

Entre nous,
La faute n'en doit pas tomber toute sur vous ;
Mais aussi vous pourriez avoir moins de bêtise,
Raisonner comme font & votre Sœur, & Lise,
Avoir le ton plus ferme, & l'air plus assuré,
La parole moins lente, & l'œil moins égaré,
Mieux peigner vos cheveux, hausser votre haut de chausse,
N'être point si contraint.

COLIN *à Lise.*

Vois-tu comme il se gausse.

LISE.

Point du tout.

COLIN.

O si fait.

ANSELME.

Vous n'avez point de gants?

COLIN.

Pardonnez-moi, mon Oncle.

ANSELNE.

Où sont-ils?

COLIN *montrant le Logis.*

Là dedans.

LISE.

Je m'en vai les querir.

COLIN.

Je ne veux pas.

LISE.

La cause,

Pourquoi donc?

COLIN.

Tu pourois me prendre quelque chose:
J'y veux aller moi-même.

SCENE VI.

ANSELME, LUCILE, LISE.

ANSELME.

EH! qu'on le laiſſe aller,
Auſſi bien je ſuis las de l'entendre parler.
A-t-on jamais ouï des ſottiſes pareilles?

LISE.

Il eſt vrai, ſon jargon écorche les oreilles;
Mais il faut eſpérer qu'avec un Précepteur,
Il changera bien-tôt de langage & d'humeur.

LUCILE.

Liſe a raiſon, mon Oncle.

ANSELME.

Hélas! je le ſouhaite;
Mais tout le temps qu'il perd eſt ce que je regrette;
Car temps perdu, dit-on, ne ſe recouvre pas.

LISE.

O que ſi fait, Monſieur.

ANSELME.

Comment donc?

LISE.

En tout cas,

Si l'homme de tantôt avec vous fait affaire,
J'eſpere qu'en ſix mois....

ANSELME.

Et moi je déſeſpere.

LISE.

Et pourquoi? Si Colin ſe rend bien aſſidu,
Il poura recouvrer le temps qu'il a perdu.

ANSELME.

Oui; mais ce Précepteur....

LISE.

Ah! je le vois paroître.

à Lucile. *à Criſpin, montrant Anſelme.*

C'eſt Criſpin, ſongez bien.... Monſieur, voilà mon Maître.

SCENE VII.

ANSELME, CRISPIN, LISE, LUCILE.

CRISPIN *en Précepteur*

CEla ſuffit, m'amie: allez, & Dieu vous gard.
Monſieur, je vous dirai qu'ayant ſçû par hazard,
Que vous cherchiez par tout un Précepteur, qui faſſe
La guerre, ſans quartier, à l'ignorance craſſe;

J'aurois crû faire tort à ce que je me doi,
De vous cacher long-temps un Sçavant tel que moi.
Vous me voyez : jamais les sept Sages de Grece
N'eurent autant que moi de science & d'adresse ;
Je fais plus dans trois ans, qu'un autre dans six mois.
Sçavez-vous qui je suis ?

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

J'étois autrefois,
Le digne Précepteur des deux Jumeaux de Rome,
Rémus & Romulus. Dois-je être un habile homme ?
Parlez.

ANSELME.

Assurément.

CRISPIN.

Je les ai bien instruits :
De ma capacité ce sont les premiers fruits.
Je les pris l'un & l'autre au sortir de nourrice,
Ignorans, comme vous, dans le moindre exercice.
Que fis-je ? Dans dix ans que je les gouvernai,
Aux sciences si bien leur esprit je tournai,
Que Rome entiere vit que Rémus & son frere
Parloient tous deux Latin encor mieux que leur mere.

ANSELME.

Tant mieux pour mon neveu....

CRISPIN.

Quel eſt ſon nom ?

ANSELME.

Colin.

CRISPIN.

Il eſt donc jeune ; car ce nom eſt enfantin.

ANSELME.

Il eſt pourtant bien grand.

CRISPIN.

Tant pis ; mais il n'importe,
Je ſçaurai le réduire, & de la bonne ſorte ;
Car je ne ſonge point à l'intérêt. Et puis
En l'inſtruiſant, Monſieur, vous verrez qui je ſuis :
montrant Lucile.
Ne ſeroit-ce point là votre progéniture.

ANSELME.

Non, Monſieur, c'eſt la ſœur de Colin.

CRISPIN.

Je m'aſſure,
A la voir, que je puis lui montrer du Latin.
Oui je découvre là je ne ſçai quoi de fin :
Si vous voulez, dans peu vous ſçaurez faire un theme.

LUCILE.

Eſt-ce à moi que l'on parle ?

CRISPIN.

Oui je parle à vous-même.

LUCILE.

Monſieur, vous voulez rire, & vous railler de moi :
Le Latin n'eſt pas fait pour les femmes, je croi ;
C'eſt une pure erreur.

CRISPIN.

La vôtre eſt ſans ſeconde.
C'eſt la mode aujourd'hui : je veux que tout le monde
Soit ſurpris de vous voir un jour parler Latin.
Je vous l'ai déja dit, votre air brillant & fin....

ANSELME.

Monſieur, un tel diſcours n'eſt pas fort néceſſaire.
Il lui faut un mari, du Latin pour ſon frere ;
Et je crois qu'il n'eſt pas grand beſoin, entre nous,
D'apprendre du Latin pour avoir un époux.
à Lucile. *à Liſe.*
Rentrez. Toi, fais venir mon neveu tout à l'heure.

SCENE VIII.

ANSELME, CRISPIN.

ANSELME.

Monſieur, je vous reçois.

CRISPIN.

Eh bien donc je demeure ;

Connoiſſant mes talens, je ſçavois bien auſſi,
Que je ſerois de miſe, & reſterois ici.
Mais comme il faut, Monſieur, penſer à toute choſe,
montrant un Rudiment.
J'apporte un Rudiment, & ce n'eſt pas ſans cauſe.
Sur le champ, s'il le faut, ſans faire de façon,
Je donnerai fort bien la premiere leçon.
Indiſpenſablement ce livre eſt néceſſaire.
montrant une ferule.
Voilà de quoi punir une faute légere:
montrant un fouet.
J'en puis avoir beſoin. Puis voici l'inſtrument
Avec quoi l'on procede au dernier châtiment.
On ne peut s'en paſſer avecque la jeuneſſe,
Et c'eſt avec cela qu'on chaſſe la pareſſe.

ANSELME.

Il faut faire apporter tous vos livres céans.

CRISPIN.

Bon, ma Bibliotheque eſt toute là dedans:
Vous moquez vous? Platon, Démoſthene, Ariſtote,
Virgile, Claudian, Quinte-Curce, Hérodote,
Horace, Juvenal, Ovide, Cicéron,
Perſe, Stace, Lucain, Lucrece, Anacréon,
Grec ou Latin, n'importe, Héſiode, Pétrone,
Homere, Rabelais, la belle Maguelone,
Les quatre fils Aimon, les Amadis Gaulois;
J'ai tout là, ſans compter le Cuiſinier François.

ANSELME.

Vous n'ignorez donc rien ?

CRISPIN.

Ah ! vraiment je le penſe :
Si j'ignorois, pourois-je enſeigner la ſcience ?

ANSELME.

Que c'eſt un grand bonheur, Monſieur, pour mon neveu.
Mais le voici qui vient : examinez-le un peu.

SCENE IX.

LISE, ANSELME, CRISPIN, COLIN.

COLIN *en s'enfuyant, voyant que Criſpin tient un fouet & une férule.*

Miſéricorde !

CRISPIN.

Il fuit : quelle mouche le pique ?

ANSELME.

Revenez, mon neveu.

CRISPIN.

Cette terreur panique ....

ANSELME.

Le fripon !

CRISPIN.

Entre nous, l'aſpect d'un Précepteur
Eſt pour les écoliers un objet de terreur ;
Moi ſur tout qui ſuis fier, & dont l'air prude & grave,
Donneroit de la crainte à l'homme le plus brave ;
Regardez-moi, voyez comme d'un ſeul regard....

LISE *feignant d'avoir peur.*

Ah Monſieur !

CRISPIN.

Un coup d'œil eſt un coup de poignard.

LISE *feignant toujours d'avoir peur.*

Je tremble en le voyant.

ANSELME.

Vous faites peur à Liſe.
De grace....

CRISPIN.

Quand je veux auſſi je m'humaniſe :
Voyez.

ANSELME.

Ah bon cela.

LISE.

Demeurez donc ainſi ;
Je vous en aime mieux.

CRISPIN.

Je le crois bien auſſi.
Mais Colin ne vient point.

ANSELME.

Lise, qu'on le rappelle.

LISE.

Il ne reviendra pas.

ANSELME.

Et si-fait,

LISE.

Bagatelle :

Il a craint ces apprêts.

ANSELME.

Ne me résiste pas.

LISE.

J'y vais ; mais soyez sûr que j'y perdrai mes pas.

SCENE X.

CRISPIN, ANSELME.

ANSELME.

CE maraut ne vaut pas la peine qu'on se donne.

CRISPIN.

A son âge, Monsieur, tout cela se pardonne ;
Mais il faudra dans peu qu'il prenne un autre train,
Sur ma parole.

ANSELME.

Il faut lui tenir bride en main.

Cependant la douceur fait un profit extrême ;
Et vous pouriez....

CRISPIN.

Hélas ! je ſuis la douceur même.

ANSELME.

Trop de douceur pourtant rendroit Colin oiſif.

CRISPIN.

Oh ! je ſuis, quand je veux, très-fort rebarbatif.

ANSELME.

Il faut garder en tout une juſte meſure.

CRISPIN.

Auſſi fais-je, Monſieur.

ANSELME.

J'en ſuis ravi, je jure.
Mais quel eſt votre nom ? Car on l'ignore ici.

CRISPIN.

Criſpinius.

ANSELME.

Prenez un nom plus raccourci ?
Nous ne pourions jamais, moi, ni Colin, ni Liſe....

CRISPIN.

Quoi, Monſieur, vous voulez que je me débaptiſe.

ANSELME.

Non ; mais vous pouriez....

CRISPIN.

Quoi ?

ANSELME.

Prendre un nom plus humain.

CRISPIN.

Le mettant en françois, on peut dire Crispin ;
Mais ce nom est trop bas : cela me fait outrage :
Je suis Crispinius.

SCENE XI.

ANSELME, CRISPIN, LISE.

LISE.

Monsieur, Colin fait rage :
Il s'est barricadé dans sa chambre : & je croi,
Qu'il ne l'ouvriroit pas par ordre exprès du Roi.

ANSELME.

Il faudra bien qu'il l'ouvre, ou je ferai connoître,
Qui de nous deux chez moi doit être enfin le maître.
Je reviens : ne bougez.

SCENE XII.

CRISPIN, LISE.

LISE.

Bon, le voilà parti.

CRISPIN.

Eh bien, Lise, dis-moi, me suis-je démenti?
N'ai-je pas jusqu'au bout joué mon personnage?

LISE.

Fort bien, & c'est à toi d'achever cet ouvrage.

CRISPIN.

Géraste doit se rendre ici dans un moment.
Il en faut avertir Lucile.

LISE.

Assurément.

CRISPIN.

Ils pouront dans ce lieu se voir & l'un & l'autre:
Pour moi, dans le logis, faisant le bon Apôtre,
J'entretiendrai fort bien & l'oncle & le neveu.
Mais toi, quand prétends-tu, pour éteindre mon feu....

LISE.

Va, je pourai....

CRISPIN.

Je meurs, l'amour est dans son centre.....

LISE.

Tu parles Précepteur.

SCENE XIII.

ANSELME, CRISPIN, COLIN, LISE.

ANSELME.

Marchons.

COLIN.

J'ai mal au ventre :
J'étudierai demain, que je ſerai guéri.

ANSELME.

Vous êtes un fripon, un enfant mal nourri.
Monſieur vous inſtruira : c'eſt un fort habile homme :
Il montra le Latin à Romulus & Rome.

CRISPIN.

Rémus & Romulus, les deux freres, Monſieur.

ANSELME.

Vous ne méritez pas un pareil Précepteur,
Coquin. C'eſt de vous ſeul enfin qu'il doit dépendre :
Prenez-en tout le ſoin, Monſieur, qu'il en faut prendre.
Je vous le livre.

CRISPIN.

Eon. Or, Monsieur mon livré,
D'où vient qu'en me voyant vous êtes effaré?
Quoique je sois bien noir, je ne suis pas si diable.

COLIN.

Pardonnez-moi.

ANSELME.

Le sot! Cela n'est pas croyable.
Mais, Lise, quelqu'un vient; vois ce que l'on me veut

SCENE XIV.

ANSELME, CRISPIN, COLIN, SEVERIUS, LISE.

LISE.

QUe voulez vous, Monsieur?

SEVERIUS.

Dire un mot, s'il se peut.

LISE.

Est-ce à moi?

SEVERIUS.

Nullement. Au très-honoré maître,
A qui, comme je crois, vous avez l'honneur d'être.

LISE.

Le voilà.

ANSELME.

Que faut-il ?

SEVERIUS.

Votre humble serviteur,
Vous vient faire offre en moi, Monsieur, d'un Précepteur.

COLIN.

N'est-ce pas assez d'un ?

CRISPIN.

Monsieur n'en a que faire :
à Colin.
Cherchez ailleurs. Ce drôle a la mine sévere.

SEVERIUS.

Je suis un homme idoine & propre à cet emploi :
Tous le pays latin vous parlera pour moi.

ANSELME.

Je le crois bien, Monsieur ; mais j'ai fait choix d'un homme ?

SEVERIUS.

Seroit-il avoué de l'ancienne Rome ?
C'est-à-dire, Monsieur, a-t-il les beaux talens,
Que n'ont point, hormis moi, les modernes Sçavants ?

ANSELME.

Je suis content de lui.

SEVERIUS.

C'eſt beaucoup ; mais a u reſte,
Il faut avoir ſujet, & ſujet manifeſte,
D'être content d'un homme entre les mains duquel
Vous avez dépoſé le pouvoir paternel.

CRISPIN *à Anſelme.*

Il ne ſçait ce qu'il dit. Que dites-vous pécore ?
Monſieur n'a point de fils : perſonne ne l'ignore.
C'eſt mal faire juger de vos talents ſecrets,
Que de donner un fils à qui n'en eut jamais.

SEVERIUS *montrant Colin.*

Quoi, là ?

ANSELME.

C'eſt mon neveu.

SEVERIUS.

Si....

ANSELME.

Foi d'homme ſincere,
Je ne ſuis que ſon oncle, & ne ſuis pas ſon pere.

SEVERIUS.

La mépriſe eſt petite, on peut la pardonner.

ANSELME.

Hé....

CRISPIN.

Point : dans la juſtice on doit vous condamner.
Il faut être ignorant à battre comme plâtre,
D'ignorer qu'un neveu, que ſon oncle idolâtre,
Eſt pourtant ſon neveu. Car, s'il étoit ſon fils,

L'oncle

L'oncle ſeroit le pere. Et pourtant je vous dis,
Que Monſieur n'étant pas le mari de ſa mere,
Il faut bien que Colin ſoit le fils de ſon pere.

ANSELME.

C'eſt fort bien raiſonner.

SEVERIUS.

Je le veux ; mais auſſi,
Monſieur n'a pas raiſon de me traiter ainſi.
Quoi, ſans avoir égard à mon ſçavoir ſublime,
M'appeller ignorant !

CRISPIN.

Même ignorantiſſime :
Tout, juſqu'à votre nom, à moins qu'il ſoit en us,
Eſt un franc ignorant.

SEVERIUS.

Je ſuis Sévérius.
Prenez garde, Monſieur, de me mettre en colere :
Je ſuis Sévérius, c'eſt-à-dire, ſévere.

CRISPIN.

Je ſuis Criſpinius, c'eſt-à-dire .... Mais non,
Vous ne méritez pas que j'explique mon nom.

SEVERIUS *montrant Colin.*

Que je plains le deſtin de cette jeune plante,
Qu'on abandonne aux ſoins d'une main ignorante.

COLIN.

Je ne ſuis pas la plante : ah ! non, je ſuis Colin.

SEVERIUS.

Non, vous êtes la plante, & ce lourdaut la main.

CRISPIN.

Oui, je ferai la main pour te couvrir la joue,
Excrément de Collége.

SEVERIUS.

Ame baſſe, & de boue.
Per Jovem....

ANSELME.

Hé, Meſſieurs.

COLIN.

Bon, nous verrons au moins,
Qui des deux baillera de plus gros coups de poings.
Laiſſez-les battre.

LISE.

Non, il faut qu'on les ſépare.
Ce gros Sévérius, a la mine barbare.

SEVERIUS.

Satis eſt.

CRISPIN.

Sufficit.

SEVERIUS.

Cave tibi.

CRISPIN.

Comment?
bas. *haut.*
Explique-toi. Que dis-je! Ah, je t'entends vraiment,
Cave tibi toi-même. Attends, j'ai bien la mine
De payer en françois ton injure latine.

ANSELME.

Monsieur Crispinius, ne faites point de bruit.

CRISPIN.

Non, de son insolence il recevra le fruit.

SEVERIUS.

Intrepidus specto : veni : non audes.

CRISPIN.

J'enrage.

Mais ce qu'on n'entend pas ne peut faire d'outrage.

ANSELME.

Quoi, vous n'entendez point....

CRISPIN.

Oh, si fait quant à moi ;

Mais vous ne pouvez pas le comprendre, je croi.

ANSELME.

Non.

CRISPIN.

Il parle un Latin, baragouin, incommode.

SEVERIUS.

Rectè loquor ?

CRISPIN.

Ces mots ne sont plus à la mode.

Du temps de Cicéron on parloit comme lui ;

Mais la mode a changé : par exemple, aujourd'hui

On parle dans Paris de bien meilleure grace,

Que jadis sous nos Rois de la premiere race.

ANSELME.

Il est vrai.

CRISPIN.

Vous voyez fort bien après cela,
Que c'eſt un ignorant que ce vieux cuiſtre là.

ANSELME *bas.*

Je le crois comme vous ; mais.....

LISE.

On juge à ſa mine
Que c'eſt un ſot.

SEVERIUS.

Hola, la langue ſerpentine.
Mais je vois bien ici que je n'avance rien.
à Colin & à Anſelme. *à Criſpin.*
Je vous plains l'un & l'autre. Et toi l'homme de bien,
Cave tibi : je ſors.

SCENE XV.

ANSELME, CRISPIN, COLIN, LISE.

CRISPIN.

QUe ce vrai trouble fête,
Ce franc maraut, Monſieur, vous a rompu la tête.

ANSELME.

Je n'ai pû rien comprendre à ſon maudit jargon.

CRISPIN.

C'eſt du latin gaulois, comment l'entendroit-on ?
Moi, qui ſuis plus ſçavant que vous, je vous proteſte,
Qu'excepté *ſatis eſt*, je n'entends point le reſte.
La faute n'en doit pas être imputée à moi.
Que ne s'explique-t-il.

ANSELME.

Ah! vraiment je vous croi.

CRISPIN.

Voyez-vous, le Latin eſt une langue morte,
Qui pourtant vit toujours; mais d'une telle ſorte,
Que dans chaque pays & chaque région,
A tout autre langage elle dame le pion :
C'eſt pourquoi je ſoutiens, qu'à moins d'être une buſe,
On voit bien que *muſa*, Monſieur, veut dire muſe;
Que *vinum* en latin eſt du vin en françois :
N'eſt-il pas vrai ?

ANSELME.

Fort bien.

CRISPIN.

Ergo doncques je crois
Que tous les noms latins dénotant quelque choſe,
Si vous les ignorez, je n'en ſuis pas la cauſe.

ANSELME.

Rien n'eſt plus ſûr.

CRISPIN.

Eh! bien *fructus* eſt donc du fruit :

Bonus, *bona*, *bonum* eſt un bonnet de nuit ;
Potus, le pot à vin, ou le pot au laitage,
N'importe.

LISE.

Hélas, Monſieur, j'entends tout ce langage.

ANSELME.

Moi, je l'expliquerois ſans le ſecours d'autrui.

CRISPIN.

C'eſt-là le vrai Latin que l'on parle aujourd'hui.

ANSELME.

Dans combien croyez-vous que je pourois l'apprendre ?

CRISPIN.

Vous ?

ANSELME.

Oui.

CRISPIN *en riant.*

Selon.

ANSELME.

Comment ?

CRISPIN.

Dans un âge plus tendre,
Vous auriez bien plutôt....Monſieur, excuſez-moi ;
Mais liſe me fait rire, & je ne ſçai pourquoi.

ANSELME.

Sotte.

LISE.

Je ne ris pas de vous entendre dire,

Qu'à votre âge... Colin me fait mourir de rire.

COLIN.

Elle a ri la premiere avec mon Précepteur:
Ils se moquons de vous, je gage.

CRISPIN.

Un grave Auteur,
Dit en certain endroit, Monsieur, de son ouvrage,
Que l'homme doit apprendre, en tout temps, en tout âge,
Et qu'il vaut toujours mieux, avec les soins qu'on prend,
Etre vieux Ecolier, qu'être vieux ignorant.

ANSELME.

Cet Auteur a raison; mais il est temps, je pense,
Qu'à prendre sa leçon votre Ecolier commence.
Adieu.

CRISPIN.

Soit fait, Monsieur, selon vos volontés.

ANSELME.

Ça, que faites-vous là, la rieuse: sortez.

✝ ✝ ✝
✝ ✝
✝

SCENE XVI.

CRISPIN, COLIN.

CRISPIN.

ALlons, Monsieur Colin, voyons si la science,
Peut profiter en vous, comme a fait l'ignorance.
Sçavez-vous lire ?

COLIN.

Oh qu'oui.

CRISPIN.

Vous écrivez ?

COLIN.

Fort bien.

CRISPIN.

Ainsi, hors la science, il ne vous manque rien.
Il vous la faut montrer cette belle science.
Prenez ce Rudiment, faites la révérence,
Lisez.

COLIN.

Faut-il, Monsieur, faire tout à la fois ?

CRISPIN.

L'un après l'autre.

COLIN *prenant le Rudiment, & lisant.*

Bon. *Nomin*

CRISPIN.

CRISPIN.

Haussez la voix.

COLIN.

Nominativo.

CRISPIN.

Bon.

COLIN.

Hæc musa.

CRISPIN.

Bon.

COLIN.

La muse.

CRISPIN.

Fort bien.

COLIN.

Oui.

CRISPIN.

Poursuivez.

COLIN.

Je vous demande excuse,
Puisque j'ai si bien dit, je m'en veux tenir là.

CRISPIN.

Vous voulez, dites-vous ? . . . Que veut dire cela ?
Quoi, vous des volontés ? *Non voles studiare ;*
Un *pecora campi* veut encor *resonare.*
Il tire sa férule.
Avancez votre main : si je le dis deux fois,
Vous pourez . . . .

COLIN.

Cachez donc votre morciau de bois.

CRISPIN.

Porrige manum.

COLIN.

Bon.

CRISPIN.

C'eſt trop me faire attendre.

La main.

COLIN.

Oui, quelque niais, ſi je vais vous la tendre.

CRISPIN.

Colinus, je ſuis las de tant parler latin.

Si....

COLIN.

Tenez donc. Hai, peſte il m'a caſſé la main.

Morgué je n'aimons pas à rire de la ſorte.

CRISPIN.

Silentium, paix.

COLIN.

Jarni.

CRISPIN.

Quoi donc, ſi je m'emporte,

Je pourai procéder au dernier châtiment.

C'eſt trop de temps perdu : montrez ce rudiment.

COLIN.

Le voilà.

CRISPIN.

Liſez-moi cette page complette ;

COLIN.

Monſieur,

CRISPIN.

Allons.

COLIN.

Oh bien, ôtez donc la palette.

CRISPIN.

Vous réſiſtez encore à votre Précepteur ;
La force fera plus ſur vous que la douceur.
Manus, la main.

COLIN.

Monſieur,

CRISPIN *ſe frappe lui-même en voulant prendre la main de Colin.*

Donnez-la. Peſte.

COLIN.

Bon.
Vous vous êtes fait mal, je gage.

CRISPIN.

Le fripon !
Pourquoi retirez-vous la main ſans me le dire ?
Vous riez.

COLIN.

Le moyen de s'empêcher de rire :
Vous vous êtes baillé bien ſerré ſur la main ;

CRISPIN.

Vous ne vous rirez pas ainſi de nous en-vain :
Je ne me mettrai point en ſi mauvaiſe eſtime ;
Il tire un fouet.
Et c'eſt avec ceci qu'on punit un tel crime.
Mettez-vous en état de recevoir ſix coups.
Dépêchez-donc.

COLIN.

Bon, bon, vous vous gauſſez de nous.
Bien, je ne rirai plus.

CRISPIN.

Non, il faut que ſur l'heure
Vous ſoyez châtié.

COLIN *pleurant & voulant dénouer ſon aiguillette.*

Jarnigué.

CRISPIN *bas.*

Comme il pleure!

COLIN.

Que ſix au moins.

CRISPIN.

Que ſix ; mais qui vient nous troubler ?

SCENE XVII.

CRISPIN, COLIN, LUCILE.

LUCILE.

JE viens, ayant ouï du logis quereller,
Sçavoir pour quel sujet vous êtes en colere.
Voyant le fouet de Crispin.
Mais que vois-je?

CRISPIN.

Je veux châtier votre frere;
Et je prétends....

COLIN.

Ma sœur, mettez-vous là pour voir,
Et comptez les six coups.

LUCILE.

Si j'ai quelque pouvoir,
Accordez le pardon à mon frere, de grace:
Il ne manquera plus.

COLIN *voulant dénouer son aiguillette.*

Non palsangué, qu'il faſſe;
Mais, morgué, ce ſera pour la derniere fois.

CRISPIN.

La nature le veut, j'obéis à ces loix.
Je vous pardonne : allez apprendre cette page.

COLIN.

Par cœur ?

CRISPIN.

Eh, oui, par cœur.

COLIN.

Rentrons, ma sœur.

CRISPIN *seul.*

Courage :
Enfin, grace à mes soins, tout va bien jusqu'ici,
Et mon Maître sera surpris.... mais le voici.

SCENE XVIII.

GERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

Tout va fort bien, Monsieur.

GERASTE.

Puis-je par ton adresse,
Entretenir ici l'objet de ma tendresse ?

CRISPIN.

Oui, je vais l'avertir : attendez un moment.

SCENE XIX.

GERASTE *ſeul.*

HElas, qu'un peu d'eſpoir eſt doux pour un amant !
Mais quelle eſt la douleur dont une ame eſt atteinte,
Quand l'eſpoir qu'elle goûte eſt moindre que la crainte !
Lucile vient ici.

SCENE XX.

GERASTE, LUCILE, CRISPIN, LISE.

GERASTE.

QUoi, Lucile, c'eſt vous ?
Je pourai donc jouïr d'un entretien ſi doux,
Et malgré tous les ſoins qu'un oncle nous oppoſe,
Vous expliquer des maux dont vous êtes la cauſe.

LUCILE.

Je prends part à ces maux dont votre amour se plaint,
Et mon cœur souffre plus que le vôtre ne craint.

SCENE XXI.

LUCILE, COLIN, CRISPIN, GERASTE.

COLIN *revenant avec son Rudiment.*

Monsieur, je ne sçaurois mettre dans ma mémoire,
Toutes ces muses là ; varmant c'est une histoire.

CRISPIN *bas à Géraste.*

C'est le frere benêt de l'objet de vos vœux ;
à Colin.
Gagnez son amitié. Que voulez-vous ?

COLIN.

Je veux....
Mais avec ce Monsieur, vous vous parlez ensemble.
Je m'en vais.

CRISPIN.

Demeurez : Monsieur, que vous en semble ?
N'ai-je pas un disciple, honnête, doux, civil ?

GERASTE.

Assurément.

COLIN.

Nanni.

CRISPIN.

Monſieur Colin.

COLIN.

Plaît-il ?

CRISPIN.

Je veux qu'avec Monſieur vous faſſiez connoiſſance. Il étoit mon diſciple ; & j'ai par ma ſcience....

COLIN.

Un mot.

CRISPIN.

Que voulez-vous ?

COLIN.

C'eſt Monſieur Romulus ?

CRISPIN.

Non, non, ce n'eſt pas lui.

COLIN.

C'eſt donc Monſieur Rémus ?

Son frere.

CRISPIN.

Encore moins : approchez-vous.

GERASTE.

De grace, Qu'avant que de parler, Monſieur, je vous embraſſe.

Il embraſſe Colin.

COLIN.

Ouf.

GERASTE.

Si j'oſois ici vous découvrir mon cœur ....
Hélas ! je meurs d'amour.

COLIN.

Pour moi ?

GERASTE.

Pour votre ſœur.

COLIN.

Elle eſt bien belle da.

GERASTE.

Comment, elle eſt charmante,
Elle eſt ſi ſage.

COLIN.

Oh, point.

GERASTE.

Enfin, elle m'enchante.

COLIN.

Que ne l'épouſez-vous, puiſque vous l'aimez tant.

GERASTE.

Hélas ! je le voudrois, je ſerois trop content :
Mais, votre oncle, Monſieur, à qui je ne puis plaire,
Fait que de ce bonheur, enfin, je déſeſpere.

COLIN.

Il me vient dans l'eſprit un bon moyen.

GERASTE.

Et quoi ?

COLIN.

De demander ma ſœur à mon oncle pour moi :

Puis je vous la barrai ſans l'épouſer moi-même.
Et bien, je ne puis mieux prouver que je vous aime.

SCENE XXII.

LUCILE, GERASTE, LISE, COLIN, ANSELME, CRISPIN.

ANSELME.

AH, je vous y ſurprends, Géraſte eſt dans ces lieux :
En-vain je vous défends de paroître à ſes yeux.
Oh, oh, prétendez-vous ainſi me faire piece ?

GERASTE.

Monſieur, ſi je pouvois ....

ANSELME.

C'eſt temps perdu : ma nièce
N'eſt point faite, Monſieur, pour un homme ſansbien.
Ceſſez votre pourſuite, & n'y prétendez rien.

GERASTE.

J'aurai du bien un jour par la mort d'une tante ;
Vous le ſçavez.

ANSELME.

Je ſçai que c'eſt-là votre attente :
Mais ne prétendez point ....

SCENE DERNIERE.

ANSELME, COLIN, LUCILE, LISE, CRISPIN, GERASTE, DU MESNIL.

DU MESNIL.

AH, Monsieur, venez-tôt :
Madame votre tante, enfin, a fait le saut :
Elle est morte.

ANSELME.

Tant mieux.

LISE *à Lucile.*

Ils sont d'accord, Madame.

ANSELME.

Monsieur, si j'ai tantôt maltraité votre flamme,
C'étoit pour éprouver l'excès de votre amour ;
Et vous épouserez ma niece dès ce jour.

CRISPIN.

Moi, qui suis son Valet, & Précepteur, je pense
Que je dois de vous deux recevoir récompense ?

ANSELME.

Quoi, vous êtes Valet ?

CRISPIN.

Oui, Valet de Monſieur,
Qui pour ſervir ſa flamme a fait le Précepteur.

GERASTE.

Il faut tout oublier dans cette conjoncture.

ANSELME.

Allons, ne penſons plus qu'à la nôce future.

FIN.

SOLIMAN,

TRAGEDIE.

PREFACE.

PRÉFACE.

CETTE Tragédie a eu ſes Partiſans, malgré le déchaînement de trois ou quatre Auteurs, qui n'ayant rien fait juſqu'ici de raiſonnable, ne peuvent ſouffrir qu'on donne aux autres des louanges qu'on leur a toujours refuſées. Il y a eu cependant des Critiques de bonne-foi, qui m'ont fait remarquer des défauts que je n'avois pas connus, & que je tâcherai d'éviter dans mes autres Pieces, ſi j'en

fais encore. Celle-ci n'a pas été tout à fait malheureuſe dans ſes Repréſentations. Bien des gens de la premiere qualité, qui ont le diſcernement juſte, l'ont applaudie ; & ce qui me flate bien davantage, c'eſt qu'elle n'a point déplû à la Cour, où le goût eſt ſi fin & ſi délicat. On m'a reproché avec raiſon de n'avoir pas fait mourir Ibrahim : cela auroit répandu dans la Piece une terreur qui auroit fait plus d'effet dans l'eſprit des Spectateurs, que la clémence de Soliman. Je ne m'arrête point à marquer tous les autres endroits que l'on a blâmés, ou par raiſon, ou par caprice, parce qu'ils ne ſont pas conſi-

dérables. Je me contente de dire que malgré ſes défauts elle a été trouvée généralement bien écrite, & parſemée d'aſſez beaux Vers. C'eſt auſſi ce qui a donné lieu d'avancer que je ne l'avois pas faite : mais je ne réponſ rien à cela, ſinon que l'on me fait trop d'honneur, de douter que j'aie pû faire un Ouvrage que l'on attribue à un homme qui eſt connu dans le monde pour avoir plus de lumieres que moi.

ACTEURS.

SOLIMAN, Empereur des Turcs.

ROXELANE, Sultane Reine.

ASTERIE, Fille de Soliman & d'une autre Sultane.

CELONIDE, Amante d'Ibrahim, & aimée de Soliman.

IBRAHIM, Grand Vizir.

ACHOMAT, Baſſa, Amant d'Aſtérie, & ami d'Ibrahim.

RUSTAN, Baſſa, Favori de Roxelane.

FATIME, Confidente de Roxelane.

ZAIDE, Confidente de Célonide.

UN CAPIGI.

SUITE.

La Scene eſt à Conſtantinople, dans la cour du premier Serrail.

SOLIMAN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, RUSTAN.

ROXELANE.

JE l'avouerai, Ruſtan, un injuſte ſilence
A ta fidélité peut tenir lieu d'offenſe :
J'ai dû t'ouvrir plutôt la ſecrette douleur
Où l'orgueil de l'Empire abandonne mon cœur ;
Mais je regne en ces lieux, & je puis ſans contrainte
T'expliquer les raiſons d'une trop juſte crainte.

Le pouvoir d'Ibrahim excite mon courroux ;
La faveur du Sultan ſe partage entre nous ;
Juge de la douleur d'une grande Sultane,
Fiere, jalouſe.... Enfin tu connois Roxelane.
Songe à quel point la rage occupe mon eſprit,
De voir un étranger balancer mon crédit,
Moi qui ne reſpirant que pour le rang ſuprême,
Le partage à regret avec Soliman même.

RUSTAN.

Perdez ce Grand Vizir que vous appréhendez.
Vous connoiſſez Ruſtan, Madame, commandez ;
Et que par une juſte & prompte obéiſſance
J'aſſure ma fortune avec votre puiſſance.
Je le hai plus que vous, ce Vizir odieux ;
Et puiſqu'il faut ouvrir mon ſecret à vos yeux,
Madame, aſſurez-vous que ſa perte eſt certaine,
Et connoiſſez auſſi la ſource de ma haine.
Vous ſçavez qu'autrefois le malheureux Ruſtan
Avoit quelque crédit ſur l'eſprit du Sultan ;
Mais vous ne ſçavez pas qu'à mes deſirs propice,
Soliman, de l'aveu de la Sultane Erice,
M'accordant le ſeul fruit de leurs tendres amours,
Par l'hymen d'Aſtérie alloit benir mes jours,
Quand du fier Ibrahim la préſence importune,
Dans le cœur du Sultan traverſant ma fortune,
Surprit ſa confidence, & le rendant ingrat,
Fit promettre Aſtérie à l'heureux Achomat.

Quel devins-je à ce coup de disgrace imprévue !
Ma haine après cela vous est-elle connue,
Madame? Et votre cœur approuvant mon courroux,
Pense-t-il qu'Ibrahim se dérobe à mes coups?

ROXELANE.

Je respire, Rustan, sur la foi de ta haine.
A quel espoir charmant ton courroux me ramene!
Agissons de concert, & cherchons à loisir
Les moyens les plus sûrs pour perdre ce Vizir.
Quelque intérêt pourtant qui nous pousse à sa perte,
N'en venons point d'abord jusqu'à la force ouverte.
Il est d'autres moyens pour nous faire raison.

RUSTAN.

Madame, choisissez du fer, ou du poison.
Si la mort de Sélim, à vos ordres rebele,
Du fidele Rustan vous peut marquer le zele,
Reposez-vous sur moi de tout votre destin,
Et me laissez le soin de celui d'Ibrahim.
Il périra.

ROXELANE.

Lui-même, à nos vœux favorable,
Me fait voir, cher Rustan, sa perte inévitable.
Sa chere Célonide est l'instrument fatal
Qui le fera périr par les mains d'un rival.
Soliman aime, enfin, cette belle étrangere,
A qui le seul Vizir est capable de plaire.
L'amitié dans son cœur combat encor l'amour;
Mais ce ne sont, Rustan, que les combats d'un jour.

Le Sultan, revoyant sa belle Célonide,
Se laissera conduire au penchant qui le guide,
Fortifiera ses feux : il est Maître, il peut tout.
De quels égards l'amour ne vient-il point à bout !
Non, de quelque amitié dont Ibrahim se flate,
Il est absent, l'amour de l'Empereur éclate,
Célonide est charmante, il la voit ; oui, Rustan,
La perte d'Ibrahim est l'amour du Sultan.
Pour flater cet amour à nos desseins propice,
Il faut tout employer, jusques à l'artifice.
Toi, vante à Soliman les appas séducteurs
Dont la belle étrangere attaque tous les cœurs :
Dis-lui que d'Ibrahim la plus sensible gloire,
N'est pas d'être en tous lieux suivi de la victoire,
De voir à son abord les peuples prosternés,
Les trônes abattus, les tyrans enchaînés ;
Mais qu'il trouve un bonheur plus grand & plus solide,
A la gloire de plaire aux yeux de Célonide.
Excite dans son cœur ces transports dangereux
Que ressent un amant contre un rival heureux ;
Et fais, pour assurer la vengeance où j'aspire,
Que la triste amitié sous la tendresse expire.

RUSTAN.

Ah, Madame, qu'entends-je, & que me dites-vous ?
Est-ce ainsi que je dois servir votre courroux ?
Quoi, ne puis-je autrement vous signaler mon zele,
Qu'en aidant l'Empereur à vous être infidele ?

ROXELANE.

ROXELANE.

Tu crois donc que ce soit un outrage pour moi,
De porter l'Empereur à me manquer de foi ?
Qu'il en manque ; est-ce là ce qu'il faut que je craigne ?
N'est-ce que dans son cœur que tu veux que je regne ?
Ah laissons-en l'empire aux yeux qui l'ont surpris,
Et conservons le trône : il m'est doux à ce prix.

RUSTAN.

Des amours du Sultan & ministre, & complice,
Madame, voulez-vous que Rustan vous trahisse ?
Cherchez-vous un prétexte à le pouvoir haïr ?

ROXELANE.

Il y va de ma vie à ne pas m'obéir,
Rustan. Si ta fortune à mes jours s'intéresse,
Sers mon ambition, & non pas ma tendresse ;
Et croi, pour te résoudre à ne rien épargner,
Que Roxelane veut ou mourir, ou régner.

RUSTAN.

Madame, j'aperçois l'Empereur qui s'avance.

ROXELANE.

Il ne nous a point vûs : évitons sa présence,
Et donnons-lui le temps d'affermir dans son cœur
Un amour dont j'attends mon unique bonheur.

RUSTAN.

Madame, il vient à vous.

SCENE II.

ROXELANE, SOLIMAN, RUSTAN.

ROXELANE,

D'Où vient cette triſteſſe,
Seigneur, que je remarque aux yeux de Ta Hauteſſe
Dit trop heureux Tachmas ſecondant les deſſeins,
Le Ciel auroit-il pû démentir tes deſtins?
Tu parois inquiet.

SOLIMAN,

Je l'avouerai, Madame,
Un importun chagrin s'eſt ſaiſi de mon ame:
Je ne ſçaurois le vaincre, & mon eſprit confus
Fait pour me raſſurer des efforts ſuperflus.
Non que juſques ici la Fortune inconſtante,
Dans le moindre combat ait trompé mon attente,
Le fidelle Ibrahim, toujours victorieux,
Fait redouter ſon bras, & mon nom en tous lieux;
Il a porté l'effroi juſqu'au ſein d'une Ville,
Dont l'orgueilleux Sophi fait ſon dernier azile,
Mais, Madame, il m'enchaîne avecque trop d'éclat,
A la néceſſité d'être long-temps ingrat;
Et c'eſt pour un grand cœur une épreuve bien rude

De combatre un moment contre l'ingratitude.
Célonide, Ibrahim, me reprochent toujours
Le tort que fait l'abſence à de tendres amours.
Ibrahim adorant cette beauté parfaite,
Traînoit ici loin d'elle une vie inquiete :
Vous ne l'ignorez pas. Pour ſervir ſon amour,
Je fis venir exprès Célonide à ma Cour ;
Ils touchoient au moment qu'un heureux hymenée
Alloit d'un nœud ſacré joindre leur deſtinée,
Quand la guerre trompant leurs innocens deſirs,
Recula tout d'un coup ma joie, & leurs plaiſirs ;
Il partit pour l'armée ; & durant cette abſence,
Toujours d'un prompt retour flatant ſon eſpérance,
Je le laiſſe languir, chargé de tout l'emploi
D'un camp, d'où ſes ſoupirs viennent juſques à moi.

ROXELANE.

Aux ſoupirs d'Ibrahim, Ta Hauteſſe crédule,
Se laiſſe trop gêner d'un frivole ſcrupule.
La gloire qu'à l'armée il acquiert chaque jour,
Le récompenſe aſſez des périls de l'amour.
Le zele qui m'anime, un peu trop loin m'engage :
Mais ton ſeul intérêt me dicte ce langage ;
Et je ſouffre à regret que le grand Soliman,
Qui ſeul fait le deſtin de l'Empire Othoman,
Etouffe même aux yeux d'une Reine qu'il aime,
Des ſoupirs pour un mal qu'il ne ſent pas lui même.

SOLIMAN.

Je connois les bontés que vous avez pour moi,

Madame, & j'y répons autant que je le doi :
Mais ſouffrez à mon cœur un peu d'inquiétude :
Je ne puis l'en bannir ſans quelque ingratitude ;
Et tout ce qu'Ibrahim fait pour moi chaque jour,
Vaut bien ce que je fais, hélas, pour ſon amour.
Je veux voir Célonide, & bannir de mon ame . . .
Ruſtan, qu'on l'avertiſſe ; & vous, allez, Madame,
De mon trouble vos yeux ſont trop long-temps témoins :
J'en rougis, & rends grace à vos généreux ſoins.

ROXELANE.

Seigneur, je me retire, & laiſſe à l'étrangere
Le ſoin de t'affranchir d'une crainte légere.

SCENE III.

SOLIMAN *ſeul.*

HE' qui peut m'affranchir du trouble qui me ſuit,
Hélas ! ſi ce ne ſont les yeux qui l'ont produit ?
Vous ne vous trompez pas. L'aimable Celonide
Peut raſſurer un cœur que l'amour intimide ;
Seule elle peut fixer le ſort d'un Empereur.
Mais, Ciel, à quels combats ſe prépare mon cœur ?

Soliman, où t'emporte une indigne tendreſſe !
A quel Amant veux-tu ravir une maîtreſſe ?
Dans quel cœur prétends-tu porter le déſeſpoir ?
Ah, le mien n'y ſçauroit penſer ſans s'émouvoir.
Que fais-je, malheureux ? Ce cœur que je déchire,
C'eſt le cœur d'Ibrahim qui ſoutient mon Empire,
Qui fait craindre en tous lieux, & reſpecter mes Loix.
Ingrat, eſt-ce le prix de ce que tu lui dois ?
Etouffons un amour ſi funeſte à ma gloire.
A mes premiers ſermens je dois cette victoire ;
Je la dois au Vizir, à Célonide .... Hé bien,
Quitte envers ces amans, ne me devrai-je rien ?
Ah, faut-il qu'aſſervis aux paſſions des autres,
Pour flater leurs plaiſirs, nous trahiſſions les nôtres ?
Non, c'eſt trop écouter un avis ſéducteur :
Mon premier intérêt eſt celui de mon cœur.
J'aimerai Célonide, au péril de ma vie...
Soliman, eſt-ce ainſi qu'un Empereur s'oublie ?
Ecoute la raiſon, aveugle, ouvre les yeux.
Pour qui fis-tu venir Célonide en ces lieux ?
Des exploits d'Ibrahim, c'étoit la récompenſe :
Tu donnas ta parole. Enfin, qui t'en diſpenſe ?
Eſt-ce l'amour ? Helas ! tu reçois tous les ans
Cent fameuſes beautés, de cent lieux différens.
C'eſt un tribut qu'on rend à l'effroi de tes armes ;
Cependant, mépriſant ce tribut plein de charmes,
Tu t'engages ailleurs, & d'un injuſte amour

Toi-même tu deviens tributaire à ton tour.
Vaines réflexions, qui ne font que produire
Mille nouveaux remords que je ne puis détruire,
Et qui n'ouvrent mes yeux que pour mieux leur montrer
L'horreur du précipice où je suis prêt d'entrer.
Mais je voi Célonide, & je sens qu'à sa vue
D'un désordre nouveau mon ame est combatue.

SCENE IV.

SOLIMAN, CELONIDE, ZAIDE

SOLIMAN.

DU trouble qui m'agite, & qui frape vos yeux,
Madame, j'ai voulu vous parler en ces lieux.
Heureux si vous prêtez, au moins sans répugnance,
Et l'oreille, & le cœur, à cette confidence.

CELONIDE.

Seigneur, quand j'oublierois tout ce que je te dois,
Pourrois-je sans respect paroître devant toi?
Et d'où vient qu'aujourd'hui ton injustice éclate,
Jusqu'à me soupçonner de pouvoir être ingrate?
Mais de quel soin ton cœur peut-il être agité?
Manque-t-il quelque chose à ta félicité?
Au bonheur de tes jours tout cede, tout conspire;

L'Univers presque entier compose ton empire ;
Maître du sort des Rois, heureux dans tes projets,
Tu les mets, quand tu veux, au rang de tes sujets.
Aux yeux de Ta Hautesse, une fille timide,
N'ose nommer qu'à peine un guerrier intrépide,
Un héros si vanté, dont le bras aujourd'hui
De l'Empire Othoman n'est pas le moindre appui.

SOLIMAN.

Pourquoi taire son nom ? Eh nommez le, Madame,
Ce guerrier, ce héros, qui regne dans votre ame ;
Plus heureux d'y régner, que ne l'est Soliman,
De voir trembler sous lui tout l'Empire Othoman.
Poursuivez, portez-moi quelque atteinte plus rude,
Et faites moi rougir de mon ingratitude.

CELONIDE.

De ton ingratitude ! O Ciel, en quel état . . .
Mais non, pour Ibrahim tu ne peux être ingrat :
Ton honneur, la raison, me défend de le croire.
Quoi, le grand Soliman veut-il trahir sa gloire ?
De son estime enfin cesse-t-il d'honorer
Un héros que le Ciel est forcé d'admirer ?

SOLIMAN.

Je l'adore, Madame, & ne sçaurois sans crime
A ce fameux guerrier refuser mon estime ;
Mais pour lui, mais pour vous, en suis-je moins ingrat ?
Hélas ! je vous immole au bien de mon Etat.
Quand l'amour vous unit, c'est moi qui vous sépare

Je différe un bonheur que l'hymen vous prépare ;
Je dérobe à vos cœurs mille plaisirs charmans
Que la présence donne aux fidelles amans ;
Enfin, quand Ibrahim fait redouter mes armes,
Je le laisse languir éloigné de vos charmes...

CELONIDE.

Ah Seigneur, je respire, & mon cœur abatu,
Reprenant son espoir, admire ta vertu ;
Mais pardonne aux transports d'une amante insensée
Qui n'a pu tout d'un coup lire dans ta pensée,
Et qui cédant trop-tôt à sa crédulité.
A sans doute offencé ta générosité.
Seigneur, de trop de soins ton esprit s'embarrasse.
C'est trop que devant toi nous puissions trouver grace.
Tout le sang d'Ibrahim versé pour tes Etats,
Tout le mien, envers toi ne nous acquitte pas.

SOLIMAN.

Ce transport, que l'amour excite en ma présence,
Du trouble de mon cœur aigrit la violence :
Je me connois à peine, & mon esprit confus...

CELONIDE.

Seigneur, au nom du Ciel, ne t'inquiete plus :
Ne crains rien d'Ibrahim. C'est aux flâmes vulgaires
A troubler le repos des amans ordinaires,
Qui ne se repaissant que d'inquiets desirs,
Languissent bien souvent au milieu des plaisirs,
Et qui ne consultant que leur impatience,

Forcent tout pour se joindre, ou changent par
l'absence.
Un héros, dont l'amour se soutient par l'espoir,
Consulte sa raison, & cede à son devoir.
Faut-il recommencer une nouvelle guerre ?
Faut-il porter ta gloire aux deux bouts de la terre ?
Aux plus lointains climats aller vaincre, ou périr ?
Parle, Ibrahim est prêt, tu l'y verras courir.
Quelque témérité que je fasse paroître,
J'aime trop ce héros, pour ne le pas connoître.
Oui, malgré tout l'amour dont il brûle pour moi,
Rien ne peut l'arrêter, il est sûr de ma foi ;
Et si de ses travaux je suis la récompense,
Dure encore dix ans cette cruelle absence,
Seigneur, nous ferons voir, unis à son retour,
Que le temps ne peut rien contre un parfait amour.

SOLIMAN.

Madame, c'en est trop. Pour garder le silence
la raison à mon cœur fait trop de violence ;
t ces tendres transports, renversant mes projets,
l'arrachent malgré moi l'aveu que je vous fais,
e vous aime.

CELONIDE.

Ah Seigneur !

SOLIMAN.

Ecoutez-moi, Madame.
'ai long-temps combatu cet amour dans mon ame.

CELONIDE.

Quoi, ſe peut-il, Seigneur...

SOLIMAN.

En vain vous vous plaindrez :
Je me ſuis dit cent fois ce que vous me direz.
Je trahis Ibrahim, je me trahis moi-même,
Je le ſçai, je le voi ; mais enfin je vous aime,
Et ſouffre plus de peine à vous le déclarer,
Que vous n'aurez de joie à me déſeſpérer :
Car je lis dans votre ame. Il m'eſt aiſé de croire,
Qu'à braver mes ſoupirs vous mettrez votre gloire.
Mais puiſque j'ai tant fait que de vous découvrir
Un mal dont j'ai cent fois ſouhaité de mourir,
Avant que de vous faire un aveu qui vous bleſſe ;
Croyez que je ſerai fidelle à ma tendreſſe,
Et ſongez que malgré cet orgueilleux dédain,
Ce n'eſt pas aux Sultans à ſoupirer en vain.
Je vous laiſſe y penſer.

SCENE V.

CELONIDE, ZAIDE.

CELONIDE.

Ciel, dans quel précipice,
Me jette de mon ſort le funeſte caprice !
Zaïde, à quels malheurs il faut me préparer !
Soliman m'aime, il vient de me le declarer.
Quoi, ſon ame à l'amour s'eſt-elle enfin ſoumiſe ?
C'eſt peut-être des ſens la premiere ſurpriſe,
Et ce ne ſont encor que ces impreſſions
Que la raiſon détruit par ſes réflexions.
Hélas ! de cet aveu quelle ſera la ſuite ?
Ibrahim, Soliman . . . Où me vois-je réduite ?
Je n'oſe plus jetter les yeux ſur l'avenir :
Mais cherchons Aſtérie, allons la prévenir ;
Et pour vaincre un amour à tant de cœurs contraire,
Intéreſſons la fille à combatre le pere.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, CELONIDE.

ASTERIE.

QUoi, l'on voit Célonide en proie à ſes douleurs,
Et ſa chere Aſtérie ignore ſes malheurs ?
Eh Madame, pourquoi me faire cette injure ?
De ce ſilence enfin mon amitié murmure ;
Rompez-le au nom du Ciel, & pour vous ſoulager,
Apprenez-moi des maux que je dois partager.

CELONIDE.

Ah, Madame, quel coup eſt celui qui m'accable ?
Hélas ! de tous mes maux l'Empereur eſt coupable.

ASTERIE.

Mon pere, juſte Ciel !

CELONIDE.

Soliman eſt l'auteur
De tous les déplaiſirs qui déchirent mon cœur :
Loin qu'à vous les cacher je me ſois réſolu,

Pour vous les découvrir, je cherchois votre vue.
Je viens, les yeux en pleurs, embrasser vos genoux,
Madame, & dans mes maux je n'espere qu'en vous.

ASTERIE.

Célonide, arrêtez; c'est trop verser des larmes;
Parlez, confiez-moi vos secrettes allarmes,
Que fait donc l'Empereur?

CELONIDE.

Il m'aime, il me le dit,
Vous connoissez mon cœur, & cela vous suffit.

ASTERIE.

Quoi, l'Empereur vous aime! Ah, je n'oserois croire
Qu'ingrat pour Ibrahim, qu'ennemi de sa gloire,
Soliman aujourd'hui veuille appliquer ses soins
A séparer deux cœurs que lui-même a rejoints.

CELONIDE.

Ah, je ressens bien plus le malheur qui m'accable;
Il est d'autant plus grand, qu'il me semble incroyable.
Eh, qui pourroit penser qu'un si digne Empereur
Que l'heureux Soliman, chargé d'ans & d'honneur,
Lui que la terre craint, & que le ciel admire,
Plus grand par sa vertu que par son vaste Empire,
Las de voir si long-temps ses desseins adorés,
Violât en un jour les droits les plus sacrés?
Madame, au nom des pleurs qu'on me force à répandre...

ASTERIE.

Oui, pour vos intérêts je vais tout entreprendre:
Repoſez-vous ſur moi. Je veux que de mes ſoins,
Dès aujourd'hui vos yeux ſoient ici les témoins.
Je reſpecte toujours l'amitié qui nous lie ;
A ſervir Ibrahim ma gloire me convie.
Je ſçai trop que ſans lui le facile Sultan
Approuvoit les deſſeins du barbare Ruſtan :
De cet homme nourri dans le ſang, dans le crime,
J'allois, malgré mes pleurs, devenir la victime ;
Et le triſte Achomat voyoit le jour fatal
Où j'allois couronner l'amour de ſon rival.
Le fameux Ibrahim, touché de ſa miſere,
Et déja tout puiſſant ſur l'eſprit de mon pere,
L'obligea par ſes ſoins à dégager ſa foi,
Fit conclure l'hymen entre Achomat & moi.
Après un tel bienfait, ſi je puis quelque choſe,
Que ſur mon amitié votre amour ſe repoſe.

[illegible]ELONIDE.

Oui, je ne doute point qu'un cœur ſi généreux,
Ne ſoit tendre & ſenſible aux maux des malheureux;
Et je doute encor moins que la belle Aſtérie,
Si chere à l'Empereur qui lui donna la vie,
N'ait beaucoup de pouvoir ſur lui dans cette Cour :
Mais helas ! rien ne peut raſſurer mon amour.
Madame, de mes maux l'extrême violence,
Mérite le pardon de cette défiance :
Je ne ſçaurois la vaincre ; & mon timide cœur

Juge votre pouvoir moins grand que ſon malheur.

ASTERIE.

Quel que ſoit ce malheur, il n'eſt pas invincible,
Madame : j'en connois le remède infaillible ;
Et je vais, pour ſervir vos fidelles amours,
De la Sultane Reine implorer le ſecours.

CELONIDE.

Puiſqu'aux maux des amans l'amour vous intéreſſe,
Combatez juſqu'au bout une indigne tendreſſe,
Madame, & méritez, en calmant mes chagrins,
De n'éprouver jamais les malheurs que je crains,

ASTERIE.

Roxelane paroît, je la voi qui s'avance.
Pour me laiſſer agir, évitez ſa preſence :
Prenez quelque repos, & fuyant les témoins,
Allez attendre ailleurs le ſuccès de mes ſoins.

SCENE II.

ROXELANE, ASTERIE, ZATIME.

ROXELANE.

D'Où vient que Célonide, étonnée, abatue,
Dès qu'elle m'aperçoit, ſe dérobe à ma vue ?

ASTERIE.

Elle va loin de vous renfermer ſes douleurs,
Madame, & ſon reſpect vous dérobe ſes pleurs.

ROXELANE.

Mais pourquoi s'impoſer cette dure contrainte ?
A perſonne jamais ai-je interdit la plainte ?
Je ſçai que le reſpect du rang où je me voi,
Empêche quelquefois qu'on ne s'adreſſe à moi,
Et que ces malheureux, dont l'obſcure fortune
N'apporte aux pieds des Rois qu'une plainte importune,
Doivent pour nous parler, emprunter d'autres voix ;
Mais ici Célonide eſt au deſſus des Loix ;
Et pour vous dire tout, ſa retraite m'offence,
Si ce trop de reſpect marque ſa défiance.

ASTERIE.

Pour cette défiance ayez un peu d'égard,
Madame ; à ſes malheurs vous avez quelque part.

ROXELANE.

Moi ?

ASTERIE.

Vous. De ſes chagrins quand vous ſerez inſtruite,
Vous paroîtrez moins prompte à condamner ſa fuite,
Et vous mettrez peut être un jour tous vos ſouhaits
A la voir de vos yeux s'éloigner pour jamais.

ROXELANE.

Que dites-vous ?

ASTERIE.

ASTERIE.

Je dis ce qu'on ne doit plus taire.
Célonide en ces lieux commence de trop plaire ;
Et de votre repos ſon aſcendant jaloux
Vous enleve le cœur du Sultan votre époux.

ROXELANE *à part.*

O Ciel !

ASTERIE.

A ſes deſirs Célonide eſt rébelle ;
Mais enfin l'Empereur s'eſt déclaré pour elle ,

ROXELANE.

bas *haut.*

Qu'entens-je ? Se peut-il ?

ASTERIE.

Mon cœur n'a point douté
Du trouble dont le vôtre alloit être agité ,
Madame ; mais enfin je n'ai pû me contraindre
A vous cacher un feu dont vous devez tout craindre

ROXELANE.

Je dois beaucoup ſans doute au zele officieux ,
Qui vous fait contre un pere éclater à mes yeux.
Cependant laiſſez-moi.

SCENE III.

ROXELANE, ZATIME.

ROXELANE.

JE triomphe, Zatime :
A ma haine l'amour assure une victime.
Me voilà parvenue au comble de mes vœux.
L'impatient Sultan a déclaré ses feux.
Célonide en gémit, Asterie en murmure,
Et c'est pour Ibrahim une mortelle injure.
Quels éclats de douleur, d'amour, de désespoir !
Un amant qu'on trahit, peut trahir son devoir ?

ZATIME.

Mais quoi, pour Ibrahim d'où vous vient cette haine?
Et de lui que peut craindre une Sultane Reine ?

ROXELANE.

Tout. Je crains trop la foi qu'on a pour ses conseils.
Combien de fois, Zatime, a-t-on vu ses pareils,
De leur vaste pouvoir franchissant les limites,
Et jaloux du crédit des Reines favorites,
Les combatre en secret, si bien prendre leur temps ?
Pour les chasser du lit & du cœur des Sultans,
Qu'à peine notre siecle en a-t-il produit une
Dont un premier Vizir n'ait détruit la fortune ?

Prévenons celui-ci. L'ingénieux Ruſtan
Travaille à ſa ruine auprès de Soliman :
Il raſſure un amour encore trop timide,
Et pour perdre Ibrahim, ſe ſert de Célonide.
Mais l'Empereur & lui s'avancent vers ces lieux :
Viens, Zatime, évitons de paroître à leurs yeux :
N'apportons point d'obſtacle à cette confidence,
Et donnons leur le temps d'aſſurer ma vengeance.

SCENE IV.

SOLIMAN, RUSTAN, SUITE.

SOLIMAN *à un Capigi.*

FAis venir Célonide. Oui, malgré tant d'efforts
Cher Ruſtan, tes conſeils ont vaincu mes remords.
Je ne balance plus ſur ce que je dois faire :
Célonide me plaît, & je prétends lui plaire ;
Je l'attends en ces lieux, pour lui mieux confirmer
L'invincible aſcendant qui me force à l'aimer.
En vain, pour m'allarmer, la triſte jalouſie
Me peint de ſes fureurs Roxelane ſaiſie ;
Mon eſprit raſſuré ne s'allarme de rien,
Et tout autre intérêt m'eſt moins cher que le mien.

RUSTAN.

Ah, c'eſt à ces tranſports, affranchis de foibleſſe,

Que Ruſtan aujourd'hui reconnoit Ta Hauteſſe.
Pourſuis, voi Céloniде, acheve de gagner
Un cœur pour qui le tien n'eſt pas à dédaigner.
Fais briller à ſes yeux les honneurs qui l'attendent;
Offre-lui ces grandeurs que tant d'autres demandent,
Et ſonge qu'il importe à ton autorité,
De s'aſſurer d'un cœur ſi long-temps diſputé.

SOLIMAN.

Je m'en aſſurerai, Ruſtan, tu peux m'en croire:
Tant de difficultés intéreſſent ma gloire.
Il faut les vaincre, & fuir les reproches honteux
Dont Ibrahim viendroit intimider mes feux.
Par tant de grands exploits ſa valeur confirmée,
Rend toujours ſa préſence utile à mon armée:
Je veux l'y retenir, & dès ce même jour,
Par un ordre preſſant, empêcher ſon retour.
Mais t'avouerai-je tout? Cette valeur inſigne,
Qui de mon amitié rend Ibrahim trop digne,
Me devient importune; & depuis quelques jours
Je voudrois que le Sort en pût rompre le cours;
Qu'il formât quelque obſtacle au bonheur qui l'entraîne;
En un mot qu'il fournît un prétexte à ma haîne:
Car, tant que ſa valeur lui ſervira d'appui,
Je crains que ma vertu ne combatte pour lui,
Et je ne répons point, quelque ardeur qui m'emporte,

Ruſtan, que ma vertu ſoit toujours la moins forte.

RUSTAN.

Eh, ne retombe plus dans ta premiere erreur,
Et prends des ſentimens dignes d'un Empereur;
Ne t'embarraſſe point d'un ſcrupule ſervile,
Et n'aime la vertu qu'autant qu'elle eſt utile.
Célonide paroît.

SCENE V.

SOLIMAN, CELONIDE, RUSTAN, SUITE.

SOLIMAN.

Quel eſpoir m'eſt permis?
Armerez-vous vos yeux de regards ennemis?
Votre ame à mes deſirs ſera-t-elle contraire?
Et ne puis-je aſpirer au bonheur de vous plaire?

CELONIDE.

Tu perſéveres donc à me déſeſpérer,
Seigneur? Hélas!

SOLIMAN.

Madame, il faut ſe déclarer.
Je n'attends aujourd'hui qu'un mot de votre bouche
S'il ſort d'Ibrahim, ſi le vôtre vous touche,

Si vous avez encor quelque égard pour le mien,
Avant que de répondre, examinez vous bien.
Ce n'eſt plus un ſecret, je vous aime, Madame,
Je connois le rival qui regne dans votre ame,
Je l'eſtime. Il dépend du choix de votre cœur,
D'augmenter mon eſtime, & même ſa faveur.
Mais il faut, pour pouvoir mériter cette grace,
Le bannir de ce cœur, & m'y donner ſa place.

CELONIDE.

O Ciel! c'eſt Soliman qui me porte ces coups.

SOLIMAN.

Eh! ce n'eſt qu'un ſeul mot que j'exige de vous.
Madame, répondez.

CELONIDE.

Mes eſprits ſe confondent,
Je m'égare, Seigneur, & mes pleurs te répondent.
Daigne prêter l'oreille à leur plaintive voix,
Et juge de mes maux, par les pleurs que tu vois.
Contre mon Empereur ce ſont mes ſeules armes:
Mais il ſe fait ſans doute un plaiſir de mes larmes;
Et ſi mon déſeſpoir pouvoit l'inquiéter,
Il s'obſtineroit moins à me perſécuter.
Car il faut bien t'ouvrir mon cœur ſans me contraindre.
Soliman, vois combien Célonide eſt à plaindre.
Elle compte parmi ſes plus cruels malheurs,
L'amour du plus puiſſant de tous les Empereurs.

SOLIMAN,

Madame, où vous emporte une douleur si tendre ?
Quel est votre dessein ?

CELONIDE.

Je veux te faire entendre,
Que je tiens au Visir par un lien si fort,
Que l'absence, le temps, tes menaces, la mort,
Cette mort, devant qui tout frissonne, tout tremble,
Ne sçauroit ébranler l'amour qui nous assemble ;
Et que si par ton ordre un de nous expiroit,
Bien-tôt dans le tombeau l'autre le rejoindroit.
Admire cet excès d'amour & de constance ;
Et puisque pour tes feux il n'est point d'espérance,
Laissant en paix un cœur vainement combatu,
Ne perds pas dans un jour quarante ans de vertu.
Mais, grace au Ciel, je vois que mes pleurs t'attendrissent,
Seigneur, & qu'à mes maux tes vertus compatissent.
Ah! si dans ce moment, inspiré par les Cieux,
Ton fidelle Ibrahim paroissoit à tes yeux,
Je te verrois bien-tôt condamner....

SOLIMAN.

Ah, Madame,
Vous connoissez trop bien le foible de mon ame ;
Mais ne vous flatez point, vous en jouïrez peu.
Ibrahim n'oseroit venir sans mon aveu ;

Et bien-tôt comme lui vous ſerez informée,
Qu'il y va de ſa tête, à quitter mon armée.

CELONIDE.

Comment ?

SOLIMAN.

Un ordre exprès va lui faire ſçavoir,
Que le ſoin de mon camp eſt ſon premier devoir ;
Qu'il y demeure : & vous, contre moi prévenue,
N'eſpérez de long-temps le ſecours de ſa vûe.
Loin de ce cher objet accoutumez vos yeux.

SCENE VI.

SOLIMAN, CELONIDE, RUSTAN, UN CAPIGI.

LE CAPIGI.

SEigneur, Ibrahim vient d'arriver en ces lieux.

SOLIMAN.

Qu'entends-je ?

CELONIDE.

O Ciel !

LE CAPIGI.

Il eſt dans la chambre prochaine ;
Il attend....

SOLIMAN.

SOLIMAN.

Mais quel ordre en ces lieux le ramene ?
Où me vois-je réduit ! Ah, Madame, qu'au moins,
De mes combats vos yeux ne ſoient pas les témoins :
Sortez. Qu'il entre.

CELONIDE *en ſortant.*

Hélas !

SOLIMAN.

Quel parti dois-je prendre,
Ruſtan ?

RUSTAN.

Il eſt aiſé, Seigneur, tu peux m'entendre.
Mais il vient.

SCENE VII.

SOLIMAN, IBRAHIM, RUSTAN, SUITE.

SOLIMAN.

IBrahim, tu me vois interdit ;
Je cherche les raiſons d'un retour ſi ſubit :
Je n'oſe tout à fait condamner ta conduite.
Mais, dis-moi, ton départ me marque-t-il ta fuite ?
As-tu de la Fortune éprouvé le revers ?

IBRAHIM.

Non, Seigneur, j'ai vaincu, Tachmas eſt dans tes
fers ;

Mais de cette victoire & si grande & si belle,
Moi-même j'ai voulu t'apporter la nouvelle ;
Heureux après la peine & les soins que j'ai pris,
Si de tous mes travaux ton estime est le prix,
Et si pour m'en donner une marque solide,
Tu joins tous mes momens à ceux de Célonide.

SOLIMAN.

Je sçai ce que je dois : l'amour aura son temps.
Mais je suis occupé de soins plus importans.
Où vainquis-tu Tachmas ? où l'as tu fait conduire ?

IBRAHIM.

De tout ce que j'ai fait, Seigneur, je vais t'instruire.
Auprès de Bitilize, où Tachmas m'attendoit,
Je rejoignis ton camp que Zangir commandoit,
Dans le même moment on agit, on travaille,
Chacun brûle à l'envi de donner la bataille,
On donne le signal, tout s'ébranle, & d'abord
On voit voler par tout la terreur & la mort.
Un monde d'ennemis couvroit la vaste plaine,
Où balança long-temps la victoire incertaine.
Le généreux Tachmas, & ses moindres guerriers,
Se promettoient déja des moissons de lauriers,
Quand le brave Selim avec ses Janissaires,
Reconnus de si loin par leurs cris ordinaires,
Le suit, le joint, le presse, & le contraint enfin
D'aller chercher ailleurs un plus heureux destin.
Zangir, dont la valeur tant de fois signalée,
Par l'obstacle qu'il trouve est encor redoublée,

Voit de loin Méhémet par le nombre accablé,
L'approche, le dégage, & ſans être ébranlé,
Pouſſant les ennemis, fiers de leur avantage,
Par la mort de leur chef ſignale ſon courage.
Amurat qui ſurvient, ſeconde ſes efforts :
Ils ſe font un rempart de mourans & de morts.
On eût dit à les voir, que ton cœur invincible,
Animoit tes guerriers dans ce combat terrible ;
Et tel qui d'un des tiens éprouvoit le courroux,
Du fameux Soliman croyoit ſentir les coups.
A ton nom on voyoit trembler les moins timides,
Et tes moindres ſoldats devenir intrépides.
Ainſi Rhodes jadis te vit ſur ſes remparts
Porter avec ton nom l'horreur de toutes parts,
Quand de ſes défenſeurs la valeur plus qu'humaine,
A tes premiers efforts ne réſiſta qu'à peine,
Et que tant de héros, ſujets de tant de Rois,
Soumirent leur azile à tes nouvelles loix.
Que te dirai-je enfin ? tout cede, ou prend la fuite,
L'ame du grand Tachmas au déſeſpoir réduite,
Voulant leur arracher la victoire des mains,
Fait admirer à tous des efforts plus qu'humains :
Il ravage par tout où ſa fureur l'entraîne :
Chaque coup de ſa main porte une mort certaine,
Et ſes regards, où brille un éclatant courroux,
Glacent d'un long effroi ceux qu'épargnent ſes coups.
Mais enfin, n'oppoſant que ſa ſeule perſonne

Au nombre d'ennemis qui par tout l'environne,
Ce malheureux guerrier, las d'avoir trop vécu,
Veut se donner la mort quand il se voit vaincu :
Contre son propre sein il tourne son épée ;
On le retient, il voit son attente trompée,
Et demande, en cédant aux rigueurs de son sort,
Seigneur, qu'au lieu de fers on lui donne la mort.
On conduit à Tauris ce guerrier intrépide,
Qui ne s'opposant point au Bassa qui le guide ;
Allons, dit-il, au Ciel je ne résiste pas,
Le sort de Soliman est plus fort que Tachmas.
Cependant du Soleil la mourante lumiere
Se dérobe à l'horreur d'une défaite entiere,
Et la nuit surprenant les deux camps confondus,
Cache aux yeux des vainqueurs la honte des vaincus.
Je pars dans ce moment, & veux avoir la gloire
D'annoncer le premier cette grande victoire ;
Mais craignant que du camp, ou des lieux d'alentour,
On n'osât dans ces lieux devancer mon retour,
J'établis un tel ordre enfin dans ton armée,
Que tout fut arrêté, jusqu'à la Renommée.
C'est ainsi qu'Amurat, Zangir, Selim, Osman,
Ont soutenu l'honneur de l'Empire Othoman,
Et qu'Achomat, à qui tu destines ta fille,
A mérité l'honneur d'entrer dans ta famille.

SOLIMAN.

Mais toi, qui dans mon camp avois tout le pouvoir,
Dis-moi que faisois-tu dans ce temps ?

IBRAHIM.

Mon devoir.
Seigneur, tous à l'envi nous avons fait le nôtre ;
Mais permets qu'aujourd'hui je m'aquite d'un autre,
Et que chez Célonide, en sortant de ces lieux,
J'aille sur mon destin interroger ses yeux.
Je l'adore, elle m'aime, & tu me l'as promise ;
Dans mes empressemens ton aveu m'autorise.

SOLIMAN.

Elle mérite encor des soins plus empressés ;
Va. Mais hélas !

IBRAHIM.

Seigneur, que crains-tu ?

SOLIMAN.

C'est assez.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROXELANE, RUSTAN.

ROXELANE.

OUI, Ruſtan, ce retour fatal à ma vengeance,
La recule, & peut-être en détruit l'eſpérance.
Mon cœur dans les malheurs lent à déſeſpérer,
Sur mon premier bonheur n'oſe plus s'aſſurer :
Il craint trop Ibrahim ; ſa derniere victoire,
Le ramene, couvert d'une nouvelle gloire,
Lorſque de ſes deſirs Soliman combatu,
Laiſſant à ſon amour ſéduire ſa vertu,
Le haïſſoit peut-être, & diſpoſoit ſon ame,
A perdre ce Vizir, qui traverſoit ſa flamme :
Quel revers ! Car enfin je connois l'Empereur :
Un jour n'a point éteint l'amitié dans ſon cœur,
Sa timide vertu de rien ne fait un crime.
Ce dangereux Vizir a ſurpris ſon eſtime.
L'amour, durant l'abſence, aura pu l'altérer ;
Mais Ibrahim préſent ſçaura la raſſurer ;

Et malgré les efforts d'un amour qui commence,
Une longue amitié fait pencher la balance.
Juſte Ciel ! que réſoudre en cette extrémité ?
Ruſtan, vois de quels ſoins mon cœur eſt agité ;
Admire où me réduit une haine fatale :
Je crains que mon époux n'aîme point ma rivale.

RUSTAN.

Madame, votre haine entraîne trop de ſoin,
Et l'amour du Sultan pouroit aller trop loin.
Vous craignez Ibrahim ; mais à parler ſans feindre,
Je crois que Célonide eſt encor plus à craindre ;
Et la mort du Vizir ſeroit triſte pour vous,
S'il falloit la payer du cœur de votre époux :
Songez-y.

ROXELANE.

Quoi, Ruſtan, faut-il te le redire ?
Le cœur de Soliman m'eſt moins cher que l'Empire.
Qu'il le donne ce cœur. Si le mien eſt jaloux,
Il l'eſt de l'Empereur, & non point de l'époux.
Ignores-tu les loix de la Cour Othomane ?
Un Sultan ſe partage à plus d'une Sultane ;
Comme il ne prend conſeil que de ſon ſeul amour,
Il en peut augmenter le nombre chaque jour,
Et quoiqu'un autre objet vers d'autres vœux l'entraîne,
Il détruit rarement un Sultane Reine :
Ces jalouſes fureurs, ces mouvemens confus,
Ruſtan, dans le Serrail, nous ſont preſque inconnus.

Et quel fruit nous revient d'une Reine en disgrace,
Si dès qu'elle succombe une autre prend sa place ?
Non, non, pour les Sultans nos plus vives ardeurs
Ne vont qu'à partager leur lit & leurs fureurs ;
Mais quand un Grand Vizir, jaloux de sa fortune,
Trouve à ses grands desseins une Reine importune,
Qui comme moi prend part aux secrets de l'Etat,
Il cherche à l'en punir comme d'un attentat,
Et ménageant contr'elle & la force & la feinte,
Par son exil à peine il rassure sa crainte.
Ibrahim peut me perdre ; il faut le prévenir,
Pour conserver un rang où j'ai sçu parvenir.
Celles qui sur le trône ont reçu la naissance,
Le regardent souvent avec indifférence ;
Ce charme des grands cœurs, ce rang si précieux,
Quand le sang nous le donne, est moins cher à nos yeux ;
Mais lorsque s'indignant d'une naissance obscure,
Notre astre nous engage à forcer la nature,
Et qu'il met dans nos cœurs dès nos plus jeunes ans
La noble ambition de vivre indépendans,
Ah ! pour monter au trône, il faut tout entreprendre,
Et ne rien épargner pour n'en jamais descendre.
Je crois t'en dire assez, pour te persuader
Qu'en l'état où je suis je dois tout hazarder.

RUSTAN.

Eh bien, hazardons tout, j'y consens avec joie ;

Mais pour perdre Ibrahim cherchons une autre voie.
Son retour en ces lieux a trompé des desseins,
Dont nous croyions tenir le succès dans nos mains.

ROXELANE.

Ah ! si l'on a rompu nos premieres mesures,
Ma haine m'en pouroit suggérer de plus sûres;
De toute sa prudence Ibrahim a besoin.
Je prétends qu'on l'observe avecque tant de soin,
Que de ses moindres pas fidellement instruite,
Selon ses actions je regle ma conduite.
Crois moi : mais cependant ménage, chez Rustan,
Un reste de faveur dans l'esprit du Sultan :
Ne te rebute point de flater sa tendresse ;
Et moi, je brouillerai si bien par mon adresse,
Célonide, Ibrahim, Astérie, Achomat,
Qu'ils périront tous quatre en victimes d'Etat.
Mon fidelle courroux m'inspire un artifice,
Dont j'attends un succès à mes desirs propice.
Tu sçais bien qu'Achomat presse par son amour,
D'Ibrahim en ces lieux a suivi le retour ;
Qu'avec impatience il attend la journée
Qui doit par son hymen benir sa destinée :
Rustan, je veux le voir, jetter dans son esprit
Des soupçons apparents qu'Ibrahim le trahit.
Mais quand je me consume en projets de vengeance,
Achomat répond mal à mon impatience :
On a dû l'avertir que je l'attends ici.
D'où vient qu'il tarde tant ?

RUSTAN.

Madame, le voici.

ROXELANE.

C'eſt aſſez, laiſſe-nous, & plein d'un nouveau zele,
Cours près de l'Empereur, où ton devoir t'appelle.

SCENE II.

ROXELANE, ACHOMAT.

ROXELANE.

Achomat, j'ai voulu vous parler ſans témoins.
Nos périls ſont communs, il faut unir nos ſoins.
Même ſort nous menace aujourd'hui l'un & l'autre;
Il s'agit d'éviter ma diſgrace & la vôtre:
Mais parlez, êtes-vous capable d'un ſecret,
Que mon cœur allarmé vous déclare à regret?

ACHOMAT.

Sans vouloir me parer d'un modeſte ſilence,
Madame, à quelque épreuve on a mis ma prudence!

ROXELANE.

Il ſuffit Achomat. On vous aime en ces lieux;
Mais votre grand mérite y fait des envieux:
On vous y craint; & tel, que votre ſort chagrine
Feint de vous embraſſer, quand il vous aſſaſſine.
J'ai comme vous ici de ſecrets ennemis.

ACHOMAT.

Vous les confondrez tous, quoi qu'ils ſe ſoient promis,
Madame: du Sultan la fidelle tendreſſe

Vous met trop à couvert des piéges qu'on vous dreſſe.
Pour moi, qui n'oſe attendre autant d'apui que vous,
Si j'ai des ennemis, je puis les braver tous;
Et s'il faut avec vous parler ſans me contraindre,
L'amitié d'Ibrahim me défend de rien craindre.

ROXELANE.

D'Ibrahim! Croyez-vous pouvoir compter ſur lui?

ACHOMAT.

Ouï, Madame, Ibrahim eſt mon unique appui:
Je lui dois tout, mon rang, ma fortune, ma vie,
L'eſtime du Sultan, & l'amour d'Aſtérie.

ROXELANE.

C'en eſt trop. Apprenez que ce parfait ami,
Cet Ibrahim....

ACHOMAT.

Eh bien?

ROXELANE.

Devient votre ennemi.

ACHOMAT.

Lui, Madame?

ROXELANE.

Ennemi d'autant plus redoutable,
Que ſa main en public de bienfaits vous accable.

ACHOMAT.

Il eſt vrai qu'Ibrahim, prévenant mes ſouhaits,
Me comble tous les jours d'honneurs & de bienfaits.

ROXELANE.

On vous trompe, Achomat. Cet ami plein de zele,

Ce héros si vanté, cet amant si fidele,
Cet Ibrahim, l'appui de l'Empire Othoman,
Fait de sa Célonide un don à Soliman,
Et contre les sermens & la foi qui vous lie,
Pour prix de ses travaux, lui demande Astérie.

ACHOMAT.

Ah! Madame, qu'entends-je!

ROXELANE.

Il vient de l'obtenir,
Et bien-tôt à vos yeux l'hymen va les unir.

ACHOMAT.

O Ciel!

ROXELANE.

Pour éviter ce dernier coup de foudre,
A perdre ce perfide il faudroit vous résoudre.
Ce n'est que par sa mort qu'il faut vous conserver
Un bien qu'avec la vie il peut vous enlever.

ACHOMAT.

Je ne m'en plaindrai point: qu'il m'arrache la vie.
Et que m'importe, hélas! si je perds Astérie?
Mais de quels sentimens me vois-je combatu?
Quoi, je puis d'Ibrahim soupçonner la vertu?
Non, mon cœur me le dit, c'est lui que je veux croire:
Le fameux Ibrahim respecte trop sa gloire,
Chérit trop Célonide, aime trop Achomat,
Pour se rendre en un jour lâche, perfide, ingrat.

Un héros, quel que soit l'intérêt qui l'anime,
Ne va point tout d'un coup de l'innocence au crime ;
L'un & l'autre ont toujours leurs degrés différents,
Et les moindres forfaits conduisent aux plus grands.

ROXELANE.

Que je plains votre erreur !

ACHOMAT.

Quoi qu'il en soit, Madame,
Ce doute injurieux n'entre point dans mon ame.
Mais quand de la vertu mépriſant le parti,
Ce héros aujourd'hui ſe ſeroit démenti,
Et dans tout l'Univers reconnu pour perfide,
Trahiroit Roxelane, Achomat, Célonide ;
De mon reſſentiment n'attendez nul ſecours.
Je lui dois encor trop pour attaquer ſes jours ;
Et ſi c'eſt de ma main qu'il doit perdre la vie,
Il poura juſqu'au bout pouſſer ſa perfidie,
Epouſer ce que j'aime, & braver ma douleur,
Me rendre le témoin de mon dernier malheur.

ROXELANE.

Je le vois, je me ſuis un peu trop expliquée,
Et ſans doute à vos yeux ma haine eſt trop marquée.
Vous ſçavez mon ſecret ; du moins uſez-en bien.
Votre reſſentiment eſt moins fort que le mien ;
Et ſi votre grand cœur dédaigne la vengeance,
Je l'aime, & ne ſçaurois épargner qui m'offence.
Je me ſuis à vous ſeul expliquée en ce lieu ;
S'il vous échape un mot, c'eſt fait de vous. Adieu.

SCENE III.

ACHOMAT *seul.*

OUi, je ſerai fidelle à votre confidence :
Mon incrédulité répond de mon ſilence.
Mais tout votre courroux ne pouroit rien ſur moi,
Si j'étois convaincu qu'on m'eût manqué de foi.
On m'abuſe ; Ibrahim n'aime point Aſtérie.
Roxelane le dit : Elle eſt ſon ennemie ;
Toujours trop attachée à le perſécuter,
Elle veut.... Mais enfin, je puis trop me flater :
De tout ce qui ſe fait, Roxelane eſt inſtruite :
Elle fait d'Ibrahim obſerver la conduite.
Il peut par Aſtérie augmenter ſa faveur :
Elle eſt aimable, elle eſt fille de l'Empereur.
Juſte Ciel ! Célonide eſt ici ſans fortune.
Au milieu des appas, la miſere importune.
Sans parens, étrangere.... Hélas ! que de raiſons
Confirment malgré moi mes funeſtes ſoupçons !

SCENE IV.

CELONIDE, ACHOMAT.

CELONIDE

A Chomat, vous voyez Céloniде interdite,
Qui vient vous confier le trouble qui l'agite.
Mais pouriez-vous penſer, en voyant mon ennui,
Qu'Ibrahim m'ait forcée à me plaindre de lui ?
Qu'Ibrahim oubliant juſques à ma mémoire,
Me néglige ...,

ACHOMAT.

Qu'entends-je ?

CELONIDE.

Enfin pouvez-vous croire,
Vous qui chez Aſtérie avez d'abord couru,
Qu'Ibrahim à mes yeux n'ait point encor paru ?

ACHOMAT.

Je ne le crois que trop : Ah funeſte aſſurance !
C'eſt en vain qu'on prétend me contraindre au ſilence ;
Je n'examine point ſi je déſobéis.
Roxelane m'apprend que nous ſommes trahis.
Oui, Madame, Ibrahim, eſt un lâche, un perfide :
Il abuſe Achomat, & trompe Céloniде.

CELONIDE.

Ibrahim, juste Ciel!

ACHOMAT.

Je prévois sans regret,
Tout ce que je hazarde à trahir ce secret;
Je m'expose aux fureurs de la Sultane Reine:
Ma disgrace, ma mort, est sans doute certaine;
Mais n'importe, la mort sera douce pour moi,
S'il est vrai qu'on enleve Astérie à ma foi.

CELONIDE.

Comment?

ACHOMAT.

La trahison n'est que trop avérée.
Malgré notre amitié par le temps consacrée;
Malgré tous les sermens qui l'attachent à vous,
D'Astérie Ibrahim va devenir l'époux.

CELONIDE.

Qu'entends-je? A ce malheur m'aurois-tu réservée?
O Ciel!

ACHOMAT.

De Soliman sa flamme est approuvée.
Mais n'écoutons point trop d'inutiles douleurs;
Le temps nous est trop cher pour le donner aux pleurs.
Pour moi, quelque péril qui menace ma vie,
Je vai voir Soliman, Ibrahim, Astérie,
Les faire souvenir de leurs engagemens,
Leur demander l'effet de leurs premiers sermens;
Et si la trahison a pour eux tant de charmes,

Qu'ils

Qu'ils ne soient pas touchés de mes cris, de vos larmes,
De mon seul désespoir empruntant du secours,
Je leur sacrifierai mes déplorables jours.
Oui, Madame, croyez que même en leur présence,
Je percerai ce cœur avec tant de constance,
Et ferai si peu voir un courage abatu,
Que je les forcerai d'admirer ma vertu.

SCENE V.

CELONIDE, ZAIDE.

CELONIDE.

ZAïde, mon malheur te paroît-il croyable?
Du plus noir des forfaits Ibrahim est coupable!

ZAIDE.

Madame, voyez mieux ce que vous soutenez;
Roxelane l'accuse, & vous le condamnez.

CELONIDE.

Zaïde, d'un ingrat ne prends point la défence;
S'il étoit innocent, fuiroit il ma présence?
Ah, je le vois: sortons.

ZAIDE.

Madame, faites mieux,
Ecoutez-le, & cachez votre trouble à ses yeux.

SCENE VI.

IBRAHIM, CELONIDE, ZAIDE.

IBRAHIM.

CElonide, le Ciel permet que je vous voie.
Mille amis importuns ont retardé ma joie ;
Les cruels peu touchés des chagrins des amans,
M'ont fait mourir d'ennui dans leurs embrassemens.
Mais enfin....

CELONIDE.

Arrêtez, épargnez-vous la peine
De me faire valoir une excuse si vaine.
Ecoutez-moi.

IBRAHIM.

Que vois-je ? O Ciel !

CELONIDE.

Ne craignez rien,
Ibrahim, contre moi vous vous défendrez bien.

IBRAHIM.

Quoi, Madame....

CELONIDE.

Ecoutez. De vos vertus charmée,
Je vous aimai dès-lors que je me vis aimée.

Vos parens & les miens aprouvant notre amour,
D'un heureux hymenée alloient fixer le jour,
Quand la guerre allumée entre nous & les Perſes,
Fit ſentir à nos cœurs les premieres traverſes.
Vous partîtes, & moi dans mes accablemens
Je conſumois les jours à compter les momens....
Que d'ennuis ! que de pleurs ! Bientôt la Renommée
Nous apprit ce grand nom acquis dans notre armée.
Tout vantoit Ibrahim : mes larmes, mon ennui,
Tout s'évanouiſſoit quand on parloit de lui ;
Et comme vous couriez de victoire en victoire,
Mon amour s'augmentoit ainſi que votre gloire.
D'un autre amour enfin je vais vous informer ;
Soliman qui m'aimoit, voulut ſe faire aimer :
Dans ſon lit, ſur ſon trône, il m'offrit une place ;
Il fit à la douceur ſuccéder la menace :
Je fus inébranlable, & lui jurai cent fois,
Que je mourrois fidelle à ce que je vous dois.
Cependant, quand pour vous je refuſe un Empire,
Quand pour vous ſeul enfin on ſçait que je reſpire,
J'apprends qu'un autre amour vous ramene en ces lieux,
Je vois que vous craignez d'y paroître à mes yeux ;
Et je ſçai qu'au mépris de la foi qui nous lie,
Perfide, vous venez épouſer Aſtérie.

IBRAHIM.

Comment l'épouſer, moi ?

CELONIDE.

Vous osez le nier,
Ou cherchez des raisons pour vous justifier.

IBRAHIM.

Quoi donc, de cette indigne & lâche calomnie,
C'est vous qui m'ordonnez que je me justifie!
Ah! si j'ai près de vous besoin d'un défenseur,
Où le dois-je trouver, qu'au fond de votre cœur?
Mais est-ce pour me perdre, ou si c'est qu'on m'éprouve?
Je rougis dans ces lieux de l'accueil que j'y trouve.
J'arrive amant fidelle, & vainqueur glorieux,
Et je vois la douleur régner dans tous les yeux.
A peine Soliman permet que je le voie:
Son cœur à mon abord se refuse à la joie,
Et d'un regard glacé m'honorant à regret,
Il me quitte agité d'un désordre secret.
Pour calmer le chagrin dont j'ai l'ame agitée,
Je vous cherche, & vous trouve encor plus irritée.
Vous osez m'accuser de trahir vos appas,
De venir épouser .... Vous ne le croyez pas.
Mais cette calomnie est facile à confondre.
Parlez, qui la publie? ... Au moins daignez répondre.
Ne me refusez pas la funeste douceur,
De connoître & mon crime, & mon accusateur.

CELONIDE.

Qu'on excuſe aiſément un amant qu'on eſtime !
Hélas ! votre préſence efface votre crime ;
Et quoique me rappelle un dépit trop confus,
Lorſque je vous entends, je ne m'en ſouviens plus.
Cependant Ibrahim paſſe ici pour coupable,
De trahir Célonide on le juge capable,
Et le triſte Achomat, réduit au déſeſpoir,
Vous croit maître d'un cœur qu'il vouloit vous devoir.
Roxelane.... Uſez bien de cette confidence :
Le ſalut d'Achomat dépend ſeul du ſilence ;
Je le romps en faveur d'un amant qu'on trahit.

IBRAHIM.

Quoi, pour me condamner Roxelane ſuffit !
Ainſi dans votre amour encor mal affermie,
Vous croyez contre moi ma mortelle ennemie !
Juſte Ciel ! je pardonne aux ſoupçons d'Achomat.
C'eſt un défaut en lui que de me croire ingrat ;
Mais c'eſt pour Célonide une honte éternelle,
Que de croire un moment Ibrahim infidelle.

CELONIDE.

Eh bien, ſi j'ai douté de ta fidélité,
Ibrahim, je rougis de ma crédulité ;
J'ai dû dans mes ſoupçons te prêter quelque excuſe,
J'ai dû me défier de celle qui t'accuſe,
D'un Amant ſi parfait j'ai dû ne craindre rien,
Enfin j'ai dû juger de ton cœur par le mien.

IBRAHIM.

Oui, chere Célonide, aimons ſans défiance,
De nos fiers ennemis trompons l'intelligence,
Et de leur vain courroux triomphant à leurs yeux,
Confondons, s'il ſe peut, leurs complots odieux;
Et quoique Soliman vous aime, vous le die,
Contre tous mes ſoupçons mon cœur vous juſtifie.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, RUSTAN,

SOLIMAN.

RUSTAN, je l'avouerai, malgré tous tes efforts,
Le retour d'Ibrahim m'a rendu mes remords.
J'ai frémi : j'ai voulu, charmé de la victoire,
Faire de mon amour un triomphe à sa gloire :
De Céloníde, enfin, craignant trop les attraits,
J'ai tâché de la fuir pour ne la voir jamais.
Dans ces lieux, où pour moi l'on verse tant de larmes,
Où cent jeunes beautés me prodiguent leurs charmes,
Où je suis sans scrupule en proie à mes plaisirs,
J'ai voulu surmonter mes injustes desirs.
Toujours de Céloníde un souvenir fidelle,
L'offroit à mes regards plus charmante & plus belle:
Je ne voyois point d'yeux si touchans que les siens :
Tous les autres étoient sans appas pour les miens ;
Enfin, quelques beautés que le Serrail assemble,

Elle en avoit, Ruſtan, plus que toutes enſemble ;
Et je ſors de ces lieux, où tout brigue ma foi,
Plus plein de ſon image, & moins maître de moi.

RUSTAN.

Ah ! que dans ſes combats Ta Hauteſſe eſt à plaindre.
N'es-tu pas encor las, Seigneur, de te contraindre ?
Soliman ne peut-il être Empereur un jour ?
Il ſoupire en eſclave au milieu de ſa Cour,
Et me laiſſe penſer qu'incertain & timide,
Il craint plus Ibrahim qu'il n'aime Célonide.

SOLIMAN.

Quoi, Ruſtan.....

RUSTAN.

Je connois, Seigneur, avec regret,
Qu'à blâmer tes remords mon zele eſt indiſcret ;
Et ſur quelques raiſons que ce zele ſe fonde,
Il faut plus de reſpect pour les Maîtres du Monde.
Ceux qui dans leurs amours daignent nous conſulter,
Cherchent des confidens toujours prêts à flater ;
Et comme ils n'ont pour but que notre complaiſance,
C'eſt un crime à leurs yeux qu'un peu de réſiſtance.
Cependant....

SOLIMAN.

Cependant, Ruſtan ſera ſurpris
De voir exécuter le deſſein que j'ai pris.
Par mon ordre en ces lieux Ibrahim ſe doit rendre,
Je l'attends. Le voici, Ruſtan, tu peux m'entendre.

SCENE

SCENE II.

SOLIMAN, IBRAHIM, RUSTAN.

SOLIMAN.

Viens, fidele Ibrahim, ſauver ton Empereur
Des funeſtes combats qui déchirent ſon cœur.
C'eſt toi ſeul.... Mais, que dis-je? Hélas! en ta préſence,
Je ſens de ces combats croître la violence.
Je ſens que j'y ſuccombe. Interdit & confus,
De mes premiers deſſeins je ne me ſouviens plus.
Ah! quand vers l'équité notre Aſtre nous entraîne,
Qu'à faire une injuſtice un grand cœur a de peine,
Juſte Ciel! Et qu'aux yeux d'un Prince vertueux,
Une action injuſte eſt un crime honteux!

IBRAHIM.

Eh quoi! tu ceſſerois, Seigneur, d'être équitable!
D'une injuſtice, enfin, tu deviendrois capable!
Toi qui dans la vertu dès l'enfance affermi,
As ſçu la reſpecter même en ton ennemi!
Non, je ne croirai point.....

SOLIMAN.

Hélas! tu peux tout croire,

Oui, j'interromps le cours de quarante ans de gloire;
Ma raison, mes fermens, ne peuvent rien sur moi;
J'oublie en un moment tout ce que je te doi.
Prince ingrat, lâche amant, enfin ami perfide,
Que te dirai-je, hélas! j'aime ta Célonide.

IBRAHIM.

Quoi, Seigneur.....

SOLIMAN.

Je l'adore, & pour gagner son cœur,
Je me pare à ses yeux de toute ma grandeur;
J'en fais à ses appas un hommage sincere.
Eh! que ne feroit point un amant qui veut plaire?
Hélas! rien ne la touche, & l'offre de ma foi,
Au lieu de la gagner, l'irrite contre moi.
Opposant à ma flamme une fierté rebelle,
Elle veut pour toi seul vivre & mourir fidelle.
Enfin, désespérant de la persuader,
Je me suis résolu de te la demander.

IBRAHIM.

A moi, Seigneur? O Ciel!

SOLIMAN.

Oui, je te la demande;
Et c'est ici qu'il faut montrer une ame grande.

IBRAHIM.

Non, tu prétends en vain, d'un courage abatu,
Un effort au dessus de toute ma vertu.
N'attends pas que jamais je cede à ton envie.
Pour m'ôter Célonide, il faut m'ôter la vie.

C'eſt un bien par mes ſoins trop juſtement acquis :
Je méritai de toi le don que tu m'en fis ;
Et s'il faut renoncer à ce bonheur inſigne,
Ce n'eſt pas Soliman qui m'en doit rendre indigne.

SOLIMAN.

Ibrahim, je pardonne à ta juſte douleur
Les reproches ſecrets dont m'accable ton cœur.
Je connois comme toi toute mon injuſtice.
Je te plains : je fais plus, je reſſens ton ſupplice,
Et le ſens d'autant mieux, que ſans le mériter,
C'eſt par moi que le Ciel te veut perſécuter ;
Car ma ſincérité doit répondre à la tienne.
Oui, le prix de ta vie eſt le prix de la mienne :
C'eſt Célonide. En vain, pour ne la plus aimer,
D'une auſtere vertu j'ai tâché de m'armer,
A ſa poſſeſſion je mets toute ma joie,
Il n'eſt que ton amour qui m'en ferme la voie ;
Mais ſi ton Empereur veut bien la diſputer,
Ce n'eſt pas Ibrahim qui doit lui réſiſter.

IBRAHIM.

Ah ! tu ne tenois pas ce funeſte langage,
Lorſque de quelque eſtime honorant mon courage,
Et que d'un doux eſpoir nourriſſant mon amour,
Tu fis venir exprès Célonide à la Cour.
Pour qui vint-elle ici du milieu de la Grece ?
Par quel ordre, Seigneur, & ſous quelle promeſſe ?
En vain je te rappelle un ſouvenir confus,
Hélas ! de tes ſermens tu ne te ſouviens plus ;

Et s'ils étoient encor préſens à ta mémoire,
Tu ne trahirois pas mon amour & ta gloire.

SOLIMAN.

C'en eſt trop, Ibrahim : de ce libre diſcours
Ma préſence du moins devroit rompre le cours.
Il faut plus de reſpect, quand on parle à ſon Maître.
Que ſçais-je ? ma honté ſe laſſeroit peut-être ;
Et ſi je m'expliquois d'un mot, ou d'un regard,
Je pourois de ta mort me repentir trop tard.

IBRAHIM.

Je me ſuis déja dit tout ce que tu médites,
Seigneur ; à ton courroux ne mets point de limites.
Je prévois les malheurs où je vais m'engager ;
J'appris en te ſervant, à braver le danger :
J'apprens, en te voyant rompre la foi jurée,
Qu'il n'eſt point ſous le Ciel de fortune aſſurée ;
Que la plus ferme tombe : & j'oſe, ſans trembler,
Me préſenter au coup dont tu veux m'accabler.
Je ſçai qu'à te déplaire il y va de ma tête.
J'attends ton ordre. Adieu, Soliman : elle eſt prête.

SCENE III.

SOLIMAN, RUSTAN.

SOLIMAN.

Elle eſt prête, dit-il? Et c'eſt ce que je veux.
Téméraire, tu cours au devant de mes vœux.
Mais, que dis-je? au mépris de tant d'heureux ſervices
Qui révoltent le Ciel contre mes injuſtices,
Au mépris de la foi jurée à tous les deux,
De les unir un jour par un hymen heureux,
Au mépris des malheurs où je vais le réduire,
Je veux ravir un cœur que je n'ai pû ſéduire,
Sans offrir au Vizir du moins quelques bienfaits,
Pour le récompenſer du tort que je lui fais.
Peut-être que ſon ame, à la grandeur ouverte,
Par de nouveaux honneurs eût oublié ſa perte.
Peut-être qu'à ſes yeux paroiſſant moins ingrat,
J'aurois pû l'engager... Mais que veut Achomat?

SCENE IV.

SOLIMAN, ACHOMAT, RUSTAN,

ACHOMAT.

SEigneur, quelque reſpect que ta préſence impoſe,
Pardonne mes tranſports au malheur qui les cauſe,
Dans l'état déplorable où mes jours ſont réduits,
Ce n'eſt plus la raiſon par qui je me conduis :
C'eſt mon ſeul déſeſpoir qui m'anime & me guide.

SOLIMAN.

De qui te plains-tu ? Parle ?

ACHOMAT.

Hélas ! C'eſt d'un perfide,
D'un traître, qui ſéduit par ſon ambition,
Emprunte les dehors d'une autre paſſion ;
Qui violant la foi jurée à Célonide,
Des amans, des amis, devient le plus perfide,
Te détache envers moi de tes engagemens,
Te force à violer toi-même tes ſermens,
Et couronnant enfin ſa noire perfidie,
T'engage à conſentir qu'il épouſe Aſtérie.

SOLIMAN.

Comment ? Ruſtan, qu'entends-je? & quel eſpoir flateur....

ACHOMAT.

Seigneur, à la pitié laiſſe toucher ton cœur.
Je ne te dirai point qu'il y va de ta gloire ;
Mais du moins, ſi j'oſois remettre en ta mémoire
Qu'autrefois Soliman content de mes travaux,
Se déclara pour moi contre tous mes rivaux,
Me jura qu'Aſtérie imitant ma conſtance,
De ces mêmes travaux ſeroit la récompenſe,
Et confirma ſi bien le bonheur de mon ſort,
Qu'il ne le peut changer ſans me donner la mort ;
Peut-être qu'après tout, ta grande ame irritée,
D'une mort ſi cruelle, & ſi peu méritée,
Ne ſacrifiera point à de coupables feux,
L'amour le plus fidele & le plus malheureux.

SOLIMAN *à part.*

C'eſt trop à mes ennuis laiſſer mon ame en proie.
Pour les calmer, Ruſtan, le Ciel m'ouvre une voie.
Qu'on appelle Aſtérie. Achomat, tes chagrins,
Ta plainte, ouvrent mon ame à de nouveaux deſſeins.
Qu'à quelque effort pour moi la tienne ſe diſpoſe :
Il faut que mon bonheur te coûte quelque choſe.
C'eſt toi, c'eſt Aſtérie.....

ACHOMAT.

Ah, Seigneur, la voici.

SOLIMAN.

Hé bien, de mes deſſeins tu vas être éclairci.

SCENE V.

SOLIMAN, ACHOMAT, ASTERIE, RUSTAN.

SOLIMAN.

MA fille, des raiſons trop longues à déduire,
Et dont avec le temps je pourai vous inſtruire,
M'avoient fait d'Achomat approuver les deſirs;
J'eſpérois de vous voir ſenſible à ſes ſoupirs,
Et voulus exiger de votre obéiſſance,
Que de quelques regards flatant ſon eſpérance,
Et vous accoutumant à ſouffrir ſon amour,
Vous puſſiez vous réſoudre à l'épouſer un jour;
Mais par d'autres raiſons que je ne puis vous dire,
Et qui n'ont d'autre but que le bien de l'Empire,
Je prétends qu'Achomat ne penſe plus à vous,
Et que vous ſoyez prête à prendre un autre époux.

ACHOMAT.

Seigneur.....

SOLIMAN.

Sans murmurer, je veux qu'on m'obéiſſe.
Je ſçaurai de ton ſort réparer l'injuſtice;

Cependant ſouviens-toi qu'il faut le mériter,
Et qu'il eſt dangereux de me trop réſiſter.
Ma fille, je vois bien que votre cœur s'étonne,
Et qu'aux yeux d'Achomat ſa force l'abandonne :
Mais rien de ce deſſein ne me peut détourner.
Ibrahim eſt l'époux que je veux vous donner.

ASTERIE.

Ibrahim !

SOLIMAN.

Oui, lui-même ; & dès demain, ma fille,
Votre hymen pour jamais l'unit à ma famille.

ASTERIE.

Eh quoi ? De Célonide oubliant les attraits....

SOLIMAN.

Quand il en ſera temps, vous ſçaurez mes ſecrets.
Cependant plus ſoumiſe aux volontés d'un pere,
Songez que vous devez craindre de lui déplaire.
Lui vouloir réſiſter, ce ſeroit le trahir.
Que réſolvez-vous donc, ma fille ?

ASTERIE.

D'obéir.

SOLIMAN.

Ma fille, il me ſuffit.

SCENE VI.

ASTERIE, ACHOMAT.

ACHOMAT.

O Ciel ! Quel coup de foudre !
Vous-même à me trahir vous pouvez vous résoudre !
Vous voulez obéir à cet ordre inhumain ?
Et je dois de ma mort accuser votre main !

ASTERIE.

Achomat, je le vois, séduit par l'apparence,
Vous m'avez crue, hélas, capable d'inconstance ;
Mais l'amour qu'Astérie a mis dans votre cœur,
Ne vous a-t-il pas dû parler en sa faveur ?
Et vos yeux éclairés d'une si pure flamme,
N'ont-ils pû lire, ingrat, dans le fond de mon ame ?
Quand Soliman m'offroit Ibrahim pour époux,
J'ai feint de l'accepter pour me garder à vous.
Un mouvement secret m'a fait trahir mon pere.
Venez, dans mes desseins vous m'êtes nécessaire ;
Et si le juste Ciel seconde mes souhaits,
Soyez sûr qu'Ibrahim ne vous nuira jamais.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASTERIE, IBRAHIM, CELONIDE.

ASTERIE.

OUI, dans ces triſtes lieux tout a changé de face.
J'ai plus de part que vous au ſort qui vous menace :
Je tremble à tous momens des périls que je cours :
Mais le temps eſt trop cher pour le perdre en diſcours.
De tenir ſes ſermens l'Empereur ſe diſpenſe,
A l'amour d'Achomat ôte toute eſpérance,
Me défend de l'aimer, & veut que dès demain,
Ibrahim, je ſois prête à vous donner la main.

IBRAHIM.

Qu'entends-je ?

CELONIDE.

Juſte Ciel !

ASTERIE.

A cet ordre, Madame,

Jugez quel déſeſpoir s'eſt ſaiſi de mon ame.
Mon pere m'a preſcrit ce funeſte attentat,
Aux yeux du malheureux & fidelle Achomat.
Il a vû ma douleur, & partagé ma crainte.
L'amour en ce moment m'a ſuggéré la feinte ;
Je me ſuis fait effort, & d'une foible voix,
J'ai promis au Sultan d'obéir à ſes loix.
Il eſt ſorti trop ſûr de mon obéiſſance ;
Mais de ce triſte jour connoiſſant l'importance,
Je viens d'en conſumer les momens précieux,
A vous faciliter la fuite de ces lieux.

IBRAHIM.

Comment ?

ASTERIE.

Pour éviter un deſſein ſi funeſte,
C'eſt le plus ſûr moyen, & le ſeul qui vous reſte :
Oui, pour mettre à couvert vos fidelles amours ;
La fuite la plus prompte eſt le plus ſûr recours.
De ce pays ingrat ſortez donc l'un & l'autre,
Et ſauvez en fuyant, ma conſtance & la vôtre.

IBRAHIM.

Quoi ! ſerois-je réduit à cette extrémité,
D'aller loin du Sultan chercher ma ſûreté ?
Non... Mais pourquoi douter d'un revers ſi ſévere,
Hélas ! puiſque la fille en accuſe le pere ?

ASTERIE.

Célonide, Ibrahim, cherchez un meilleur ſort.
Achomat tient tout prêt un vaiſſeau dans le port.

Dans les périls affreux où pour vous je l'expose,
D'un crime infructueux ne soyez pas la cause :
Songez à quels remords vous seriez réservés,
S'il se perdoit pour vous sans vous avoir sauvés.
Il vous attend....

CELONIDE.

Hélas !

ASTERIE.

Aimable Célonide,
L'amour au désespoir doit-il être timide ?
Pour Ibrahim, pour vous, serez-vous sans égard ?
Partez donc, ou craignez de le vouloir trop tard.

IBRAHIM.

Dans l'état déplorable où vous êtes réduite,
Célonide, il faut bien vous réduire à la fuite.
Juste Ciel ! qui l'eût dit, que nous dussions un jour,
Comme des criminels sortir de cette Cour !
Et sans rien emporter qu'une gloire inutile,
Aller en fugitifs mendier un azile !

ASTERIE.

Oui, le Ciel vous devoit un traitement plus doux ;
Mais puisqu'on ne sçauroit adoucir son courroux,
Cédez avec constance au coup qui vous opprime.
Votre fuite au Sultan épargne plus d'un crime ;
Et si vous n'évitez ses bizarres fureurs,
Craignez de mériter vous-même vos malheurs.
Quittez donc sans regret cette funeste ville.
Vos vertus en tous lieux se feront un azile.

Adieu, ne perdez point en discours superflus,
Des momens que demain vous ne trouveriez plus.

CELONIDE.

Mon sort veut, Ibrahim, qu'à vous je me confie,
Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, belle Astérie.
Puisse le juste Ciel récompenser un jour
Ce généreux effort de constance & d'amour.

SCENE II.

ASTERIE *seule*

ENfin ils vont partir. Cette cruelle absence,
Peut à mon triste cœur rendre quelque espérance;
Et de mon désespoir modérant la rigueur....
Mais cachons mon désordre aux yeux de l'Empereur.

SCENE III.

SOLIMAN, ASTERIE, SUITE.

SOLIMAN.

DE l'hymen d'Ibrahim je vois trop l'importance,
Ma fille, pour l'attendre avec indifférence.

J'en preſſe le moment, & je veux qu'aujourd'hui
Votre main me l'engage, & m'acquite envers lui.

ASTERIE.

Quoi.....

SOLIMAN.

Tout eſt prêt, Ruſtan, dont vous ſçavez le zele,
S'empreſſe à lui porter cette grande nouvelle,
Et même en ce moment le cherche de ma part,
Pour l'amener ici dans une heure au plus tard.

ASTERIE.

Quoi, ſans le prévenir ? O Ciel, quelle ſurpriſe,
Seigneur, éprouvera ſon ame ailleurs épriſe !

SOLIMAN.

La ſurpriſe en effet ſera grande pour lui ;
Mais il la ſouffrira peut-être ſans ennui ;
Et s'il craint de trahir le beau feu dont il brûle,
La gloire ou la raiſon domptera ce ſcrupule.
Quoi qu'il en ſoit, ma fille, il doit vous épouſer ;
Vous n'avez qu'un moment pour vous y diſpoſer.

SCENE IV.

ROXELANE, SOLIMAN, ASTÉRIE, SUITE.

ROXELANE.

IL court un bruit honteux, pour toi, pour ta famille.
On dit qu'au Grand Vifir tu veux donner ta fille,

SOLIMAN.

Madame, qu'a ce bruit de fi honteux pour moi,
Que vous l'oſiez juger ſi peu digne de foi.

ROXELANE.

Il eſt donc vrai, Seigneur, & tu veux que je croie,
Que du fier Ibrahim Aſtérie eſt la proie ?
Ah ! ſi de tes ſermens le preſſant ſouvenir,
Dans tes premiers deſſeins ne peut te maintenir ;
Si du triſte Achomat la diſgrace éclatante,
Si les cris, ſi les pleurs d'une fidelle amante,
Si tout te parle en vain contre ce nouveau choix,
De ton propre intérêt écoute au moins la voix.
Quel eſt cet Ibrahim, dont l'illuſtre fortune
Trouve à tous ſes projets ta grandeur importune ?
C'eſt un vil étranger, qui ſans nom, ſans appui,
Eût autrefois rougi qu'on t'eût parlé de lui ;

Qui

Qui contraint de ſubir les loix de la nature,
Cachoit ſon triſte ſort dans une vie obſcure.
Dès qu'il vint à la Cour, ta prodigue bonté
Mit tous les jours le comble à ſa félicité.
Pour réparer le tort d'une longue miſere,
Tu courus au devant des vœux qu'il pouvoit faire,
Et flatant des deſirs qu'il trembloit de former,
Pour ton premier Viſir tu daignas le nommer.
Mais trop fort du pouvoir de favori, de gendre,
Il n'eſt rien dans l'Etat qu'il ne puiſſe entreprendre;
Et je crains bien qu'un jour, ſi la force eſt pour lui,
Il n'uſurpe ce rang, dont tu le crois l'appui.

SOLIMAN.

Pour craindre d'Ibrahim une pareille injure,
Son grand cœur eſt armé d'une vertu trop pure;
Et je n'approuve point, s'il faut m'expliquer mieux,
Que vous oſiez ainſi le noircir à mes yeux.
Enfin vous parût-il plus odieux encore,
Je l'aime: dans ma Cour perſonne ne l'ignore;
Et ſi vous en doutez, vous ſçaurez aujourd'hui,
Madame, juſqu'où va mon amitié pour lui.

ROXELANE.

A partager l'Empire, Ibrahim peut prétendre.
Il peut.....

SOLIMAN.

Quoi qu'il en ſoit, je le choiſis pour gendre;
Et ma fille à mes loix plus ſoumiſe que vous,
Ne trouve point de honte à l'avoir pour époux.

ASTERIE, *voyant Achomat.*

Que vois-je ? Juſte Ciel !

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE, ASTERIE, ACHOMAT.

ACHOMAT *à un Garde qui le veut arrêter.*

C'Eſt en vain qu'on m'arrête :
Moi-même à Soliman je viens offrir ma tête.

SOLIMAN.

Qu'eſt-ce donc, Achomat ?

ACHOMAT.

Je t'ai mal obéi ;
Mais le Ciel t'a vengé, Seigneur, & m'a trahi.

SOLIMAN.

Comment ?

ACHOMAT.

Ne penſe pas dans l'horreur qui m'anime,
Que je daigne chercher quelque excuſe à mon crime ;
Ou que pour t'apaiſer, implorant ta bonté,
Je veuille au repentir devoir ma ſûreté.
Non, cédant à l'horreur de perdre ce que j'aime,
Je n'ai plus conſervé d'empire ſur moi même ;

Et voulant soutenir des droits si précieux,
J'ai tâché d'éloigner mon rival de ces lieux.
La fuite d'Ibrahim n'étoit plus incertaine,
Si le Ciel un moment eût suspendu sa haine.

SOLIMAN.

Quoi, sa fuite.....

ACHOMAT.

Un vaisseau prêt à quitter ce bord,
Préparé par mes soins, l'attendoit dans le port;
J'allois charger les vents du soin de sa conduite:
Avec lui Célonide alloit prendre la fuite.....

SOLIMAN.

Quoi, Célonide aussi....

ACHOMAT.

Tous deux alloient partir.
Ibrahim eût-il pû sans elle y consentir?

SOLIMAN.

Qu'entends-je? Juste Ciel! Célonide elle-même,
Fuyoit, abandonnoit un Empereur qui l'aime!
Car pourquoi déguiser? Mes feux sont trop connus.
Mais l'un & l'autre enfin que sont-ils devenus?

ACHOMAT.

L'un & l'autre bientôt vont paroître à ta vue:
Mais apprends de leur sort la disgrace imprévue.
Tout sembloit succéder au gré de leurs souhaits;
Ils étoient sans péril sortis de ce palais;
Ils arrivoient au port, tout pleins de confiance,
Et du secours des vents flatoient leur espérance;

Mais du cruel Ruſtan le viſage odieux,
Fait mourir leur eſpoir en s'offrant à leurs yeux.
Il s'avance d'un air dont le Viſir s'étonne.
Quoi, dit-il, à la ſuite Ibrahim s'abandonne!
Je courois te chercher, par l'ordre du Sultan,
Pour t'offrir un honneur qu'on promit à Ruſtan,
Quand des gens dont les yeux veillent ſur ta conduite,
M'ont fourni les moyens de prévenir ta fuite.
Il diſoit vrai. Des gens que je ne nomme pas,
Faiſoient examiner juſqu'à ſes moindres pas.
Ruſtan, accompagné de pluſieurs Janiſſaires,
Se diſpoſe à donner ſes ordres ſanguinaires;
Mais enfin mon bonheur, la valeur d'Ibrahim,
Nous eût de la victoire aplani le chemin,
Si pour intimider ce héros intrépide,
Les cruels n'euſſent pris la triſte Célonide,
Qui bravant les périls qu'Ibrahim affrontoit,
S'alloit mettre au devant des coups qu'on lui portoit.
Fiers de cette victoire, & de notre foibleſſe,
C'eſt à cette beauté que leur rage s'adreſſe;
Et feignant d'enfoncer un poignard dans ſon cœur,
Ils ont de ſon amant déſarmé la fureur.
Il a jetté ſon ſabre. *Ah, cruels, qu'on arrête,*
Dit-il, *à vos fureurs j'abandonne ma tête.*
Reſpectez Célonide; arrêtez, inhumains,
Dans ſon ſang innocent ne trempez point vos mains.
Ils cedent l'un & l'autre, & d'une ame conſtante
S'avancent au devant des fers qu'on leur préſente.

Ce ſpectacle m'effraye. En vain pour l'empêcher,
Des mains de ces bourreaux je veux les arracher,
Je ne fais éclater qu'une impuiſſante rage.
Du nombre qui m'accable enfin je me dégage.
Je viens, non dans l'eſpoir qu'implorant ton ſecours,
Je pourrai prolonger mes déplorables jours.

ASTERIE.

Non, Seigneur, c'eſt moi ſeule.....

ACHOMAT.

Ah, Madame, de grace,
Ne prenez point de part au ſort qui me menace.

ASTERIE.

Que vois-je? Célonide! Ibrahim dans les fers!

SCENE DERNIERE

SOLIMAN, ROXELANE, ASTERIE, CELONIDE, & IBRAHIM *enchaînés*, ACHOMAT, GARDES.

IBRAHIM.

Admire, Soliman, ce funeſte revers.
Vois comme des humains la fortune ſe joue.
Je me voyois tantôt au plus haut de ſa roue;
Elle a tourné; je tombe, & paſſe en un moment
D'une extrême grandeur à cet abaiſſement.

CELONIDE.

Ah, Seigneur, quel deſtin devoit être le nôtre?

SOLIMAN.

Mais que dois-je penſer & de l'un, & de l'autre?
Comment de vos deſſeins percer la vérité,
Quand je vous vois deſcendre à cette indignité?
Vous fuyez.....

IBRAHIM.

Nous fuyons. La fuite eſt-elle un crime,
Qui rende contre nous ta fureur légitime?
De Célonide, hélas! pourquoi te plaindrois-tu?
Sa fuite raſſuroit ta gloire & ſa vertu.
Moi-même, qu'ai-je fait pour me rendre coupable?
De quel crime envers-toi me juges-tu capable?
Je m'en rapporte à toi; ſois juge généreux.
Dis-moi qui le premier doit rougir de nous deux?
Célonide eſt à moi, par elle, par toi-même,
De ſon aveu, du tien. Chacun ſçait qu'elle m'aime.
A ſéduire ſon cœur tu bornes tes ſouhaits.
Elle s'en plaint. Je fuis. Voilà tous mes forfaits.
O Ciel! J'ai trop vécu. Que n'ai-je pour ta gloire
Payé de tout mon ſang ma derniere victoire!
Ne crois pas que cédant à mon étonnement,
Je ſois pour Célonide inquiet un moment,
Ni qu'à ſauver ſes jours ma pitié te convie:
Non, Seigneur, ton amour me répond de ſa vie.
Elle m'aime, je meurs. Peut-être dans ton cœur,
Sans doute dans le ſien, trouverai-je un vengeur.

SOLIMAN.

Dans quel trouble.....

CELONIDE.

Eh, Seigneur, écoute ta juſtice,
Et ſauve ta vertu des bords du précipice.
Si Célonide en pleurs tombant à tes genoux,
Ne peut pour Ibrahim.....

SOLIMAN.

Madame, levez-vous.
O Ciel! par quels combats déchires-tu mon ame!
Quels funeſtes effets d'une inutile flamme!
Quel exemple donnai-je à l'Empire Othoman!
Oui, je veux me venger, mais comme Soliman.
Achomat, c'eſt à toi qu'aujourd'hui je confie,
Et le rang d'Ibrahim, & le ſort d'Aſtérie.
Sois mon premier Viſir. Et vous, que dès demain,
Ma fille, on ſe diſpoſe à lui donner ſa main.

ASTERIE.

Croirai-je....

ACHOMAT.

Se peut-il.....

SOLIMAN.

Oui, vous pouvez tout croire,
Soliman tout entier ſe redonne à ſa gloire;
Et de ces fers honteux mes yeux ſont offencés.
Qu'on les ôte.

IBRAHIM.

Seigneur, pourois-tu.....

SOLIMAN.

C'eſt aſſez.
De ton ſort & du mien, c'eſt le Ciel qui décide.
Ibrahim, je te rends ta chere Célonide.
Tous deux en fugitifs vous quittiez ce palais;
Quittez-le, mais partez chargés de mes bienfaits.

CELONIDE.

Quoi, Seigneur.....

SOLIMAN.

Sauvez moi de ma propre foibleſſe.
à Ibrahim.
Emmene Célonide avec toi dans la Grece:
Je t'en fais Gouverneur. Tant que je la verrois,
Ce ſeroit vainement que je la combatrois.
Partez. *A Roxelane.*
Et vous, calmant l'aigreur qui vous anime,
Au fameux Ibrahim accordez votre eſtime,
Madame: il la mérite; & j'eſpere qu'un jour,
Le temps, votre vertu, vous rendront mon amour.

FIN.

HERCULE

TRAGE'DIE.

BIBLIOTECA
NACIONAL

A MADAME
LA DAUPHINE.

MADAME,

Je n'aurois jamais osé prendre la liberté de mettre votre auguste Nom à la tête de cette Tragédie, si vous ne m'eussiez fait l'honneur de me dire

vous même que la repréſentation ne vous en avoit pas déplu. J'ai crû, MADAME, qu'un Ouvrage d'eſprit, qui avoit pû occuper durant quelques momens une des plus grandes & des plus ſpirituelles Princeſſes du monde, n'étoit pas abſolument ſans quelque beauté; & j'ai eu même la vanité de m'imaginer que la lecture ne vous en ſeroit pas déſagreable. Mais je dois vous avouer, MADAME, que le principal motif du Préſent que j'oſe vous faire, a été le deſir de pouvoir mêler ma joie à celle que donne à tout le monde l'aſſurance de votre heureuſe groſſeſſe, qui promet des Héros à la

France, des Fils au plus charmant Prince de la terre, & des Neveux au plus grand Roi qui fut jamais. C'eſt-là, MADAME, tout ce que j'oſe vous dire; & il ne me reſte plus qu'à vous proteſter que je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,
LA TUILLERIE.

PRE'FACE

J'AI lieu d'être content du ſuccès de cette Tragédie, quoi qu'elle ait eu pour ennemis des perſonnes, qui devant être les plus intéreſſées à la faire réuſſir, n'ont pas laiſſé de l'interrompre dans le plus fort de ſon cours; mais enfin le bon goût de la Cour, & l'équité du Public, m'ont vengé de leur injuſtice.

Deux ou trois petits génies, qui n'ayant jamais pû faire d'eux-mêmes quelque choſe qui méritât des applaudiſſemens, n'ont pû ſouffrir ceux que cette Piece m'attiroit tous les jours; & n'oſant pas la condamner abſolument, parce que des gens d'un

goût exquis la trouvoient digne de leur eſtime, ils ont pris le parti de dire que je ne l'avois pas faite. En effet, ils n'ont pas manqué de répandre dans le monde que je n'avois fait que prêter mon nom à un homme d'eſprit de mes amis, qui eſt véritablement le ſeul que je conſulte, & qui eſt peut-être auſſi honteux de voir qu'on lui attribue mes Ouvrages, que je dois être glorieux de ſçavoir qu'on les eſtime aſſez pour croire qu'il en ſoit l'Auteur. Quoi qu'il en ſoit, ceux qui ont fait courir ce bruit, n'ont pû avoir juſqu'ici cet avantage, & on ne leur a jamais fait l'honneur d'attribuer à un autre le peu de méchantes choſes qui ont paru depuis quelque tems ſous leur nom.

ACTEURS.

HERCULE.

IOLE, Fille d'Euritus Roi d'Œcalie.

DEJANIRE, Femme d'Hercule.

PHILOCTETE. Prince d'Eubée, Amant d'Iole.

LYCAS, Capitaine des Gardes d'Hercule.

CLEON, Confident de Philoctete.

PHENICE, Confidente de Déjanire.

DIRCE, Confidente d'Iole.

AGIS, un des gardes de Déjanire.

SUITE.

La Scene eſt à Œcalie, dans le Palais d'Euritus.

HERCULE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LYCAS.

HERCULE.

CALIE eſt ſoumiſe, & la mort d'Euritus,
Ne laiſſe aucun eſpoir à ſes Peuples vaincus.
Mais, ô Ciel, que la fille a bien vengé le pere
Lycas, & qu'à ce prix cette victoire eſt chere.
Que te dirai ? Iole a charmé ſon vainqueur :
Hercule lui ſoumet ſes Etats, & ſon cœur ;

Il l'aime, & s'indignant de sa nouvelle gloire,
Le jour de son triomphe il pleure sa victoire.

LYCAS.

Vous, Seigneur?

HERCULE.

Ah! Junon, ce sont-là de tes coups!

LYCAS.

Mais quoi! pour le donner, ce cœur est-il à vous?
Peut-être qu'à vos yeux je deviens téméraire,
Et qu'en parlant ainsi je pourois vous déplaire.
Pardonnez-donc, Seigneur...

HERCULE.

Non, non, parle, Lycas!
Condamne mon amour, je ne m'en plaindrai pas.

LYCAS.

Seigneur, que deviendra la triste Déjanire?
De ce cœur elle seule a mérité l'empire;
Vous le sçavez trop bien, vos combats, vos sermens,
Ont fait évanouïr tous ses autres amans;
Et ceux que le Destin a sauvés de vos armes,
Vous les avez vaincus près d'elle par vos larmes.
Combien, pour rassurer ses timides desirs,
Avez-vous prodigué de pleurs & de soupirs?
Rappellez, rappellez cette nuit fortunée,
Que l'Amour éclaira des feux de l'Hymenée;
L'aimable Déjanire embrassant vos genoux,
Des nœuds les plus sacrés l'Hymen m'unit à vous;

Vous dit-elle en pleurant ; & si jamais Hercule
Sent pour un autre objet le beau feu dont il brûle,
Non, ne prétendez pas qu'à votre changement
Votre épouse, Seigneur, survive un seul moment.
Ne vous souvient-il plus combien de tendres plaintes,
De Déjanire en pleurs dissiperent les craintes ?
Avec combien d'amour je vous la vis prier
De croire . .

HERCULE.

Iole, helas ! m'a tout fait oublier.
Mais pourquoi rappeller à ma triste mémoire
De mon fatal hymen la malheureuse Histoire ?
Je suis de mes remords assez persécuté ;
Je vois avec horreur mon infidélité ;
Je tremble je frémis des fureurs d'une épouse
Injustement trahie, & justement jalouse ;
Absente de ces lieux, je la vois, je l'entends.
Quelquefois pour fixer mes desirs inconstans,
Pour ralumer des feux que j'éteins, que j'immole,
Je cherche des défauts dans la beauté d'Iole ;
Mais plus je l'examine avec un œil censeur,
Plus je la trouve belle & digne de mon cœur.
Ce n'est pas tout. Souvent ma tendresse passée,
Pour rentrer dans mon cœur, vient flater ma pensée,
Peint Déjanire aimable, & charmante à mes yeux,
Et me fait souhaiter de la voir en ces lieux ;

Mais presque en même temps un mouvement contraire,
Me fait voir son absence utile, nécessaire,
Et ramenant Iol à mes yeux satisfaits,
Condamne Déjanire à ne me voir jamais.

LYCAS.

Mais quoi, depuis un mois que le Roi d'Œcalie
Perdit dans le combat & le Trône & la vie,
Que le Ciel vous soumit sa fille & ses Etats,
Vous n'avez point paru touché de ses appas?
Vous voyez tous les jours cette jeune Princesse,
Sans avoir jusqu'ici témoigné de foiblesse.
Aujourd'hui seulement cédez-vous à l'Amour?

HERCULE.

Non, je l'aime, Lycas, depuis ce premier jour.
De mille attraits divins je la trouvai pourvue
Dans le fatal moment qui l'offrit à ma vue.
En sortant du combat, quand mille bruits confus
Annonçoient ma victoire & la mort d'Euritus,
Pour la premiere fois je vis briller ses charmes:
Son désordre, ses cris, son désespoir, ses larmes,
De l'aspect du vainqueur ses regards alarmés,
Ses reproches, mes yeux de sa beauté charmés,
Le courroux de Junon, une Etoile secrete,
Tout lui livra ce cœur honteux de sa défaite.

LYCAS.

Rentrez-donc en vous-même, & songez qu'il s'agit,
Seigneur, d'éteindre un feu dont Hercule rougit;

Mais ne lui donnez pas tout le loisir de croître :
Sur tout cachez-le bien aux yeux qui l'ont fait naître.
Ne vous déclarez point . .

HERCULE.

Je me suis déclaré,
Oui, Lycas, à ses pieds Hercule a soupiré ;
Pour fléchir sa fierté, j'ai tout mis en usage.
De son vainqueur, l'ingrate a dédaigné l'hommage.

LYCAS.

Eh bien, Seigneur, il faut dans un cœur généreux
Que le dépit étouffe un amour malheureux.
Songez qu'il est honteux de trahir Déjanire,
Mais qu'il l'est encor plus qu'Hercule en vain soupire.
A de nouveaux mépris vous exposeriez-vous ?

HERCULE.

Je vaincrai ces mépris en m'offrant comme époux,
Lycas, & je prétends . . .

LYCAS.

Ciel, qu'osez-vous prétendre ?

HERCULE.

Oui, ce que je médite a lieu de te surprendre ;
J'en suis surpris moi-même, & mon cœur abattu
Voit dans ce triple hymen l'écueil de ma vertu.
Mais la fiere Junon à ma perte obstinée,
M'impose malgré moi ce funeste hymenée ;
Elle en a, cher Lycas, pour supplice nouveau,

Dans le feu de sa haine allumé le flambeau.

LYCAS.

Déjanire n'a point mérité ce supplice.

HERCULE.

C'est mon destin, Lycas, il faut qu'il s'accomplisse;
Il faut que dès demain, soumise à cette loi,
Iole se dispose à recevoir ma foi.

LYCAS.

Mais est-elle avertie...

HERCULE.

Un ami plein de zele
Lui portera bientôt cette triste nouvelle.
J'ai choisi Philoctete en ce pressant besoin.

LYCAS.

Quoi, vous le chargeriez de ce funeste soin?

HERCULE.

Lui-même. Je t'entends Lycas: tu vas me dire
Que ce Prince est sorti du sang de Déjanire,
Et que ces nœuds serrés d'une tendre amitié,
Lui feront de ses maux ressentir la moitié,
Sans lui donner encor la contrainte fatale
D'aller à mon hymen disposer sa rivale.
Mais Philoctete seul peut servir mon amour;
Il voit depuis un mois Iole chaque jour;
Ce Prince généreux & plein de complaisance,
A sçû par ses respects gagner sa confidence.
Iole le distingue, & jusques aujourd'hui
Des Chefs de mon armée elle n'a vu que lui,

A qui donc, cher Lycas, veux-tu que je m'adresse
Pour servir mes desseins auprès de la Princesse ?
J'ai mandé Philoctete, & l'attends en ces lieux.
Ma flamme jusqu'ici s'est cachée à ses yeux :
Je n'ai jamais osé lui faire confidence
D'un feu que j'espérois... Mais c'est lui qui s'avance.

SCENE II.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, CLEON.

HERCULE.

Prince, j'ai dû plutôt confier à vos soins
Des chagrins, dont j'ai fui vos regards pour témoins,
Mais ne vous plaignez pas. Ce secret, ce silence,
Vous marque mon estime, & non ma défiance.
De mille vains desirs jusqu'ici combatu,
J'ai connu ma foiblesse, & craint votre vertu.
J'ai frémi, je l'avoue, avant que de vous dire
Qu'Iole de mon cœur a chassé Déjanire.
Je l'aime...

PHILOCTETE.

Vous l'aimez ?

HERCULE.

Je l'adore.

PHILOCTETE.

Ah ! Seigneur,

HERCULE.

Prince, j'avois prévû votre juſte douleur,
Mais j'aime Iole enfin, Elle regne en mon ame,
Et ſes premiers regards ont allumé ma flamme.
Pour tâcher de l'éteindre, en vain j'ai tout tenté :
Contre tous mes devoirs mon cœur s'eſt révolté,
Je n'ai pû ce matin me taire devant elle.
Elle m'a ſoupçonné d'une ardeur criminelle ;
Je l'en ai vû frémir. Pour la déſabuſer,
J'ai formé le deſſein, Prince, de l'épouſer,
Et je vous ai choiſi pour diſpoſer ſon ame
A me voir par l'hymen juſtifier ma flamme,
Dès ce jour la conduire au pied de nos autels,
Et l'unir à mon ſort par des nœuds eternels,
Vous ne me dites rien . . .

PHILOCTETE,

Et que puis-je vous dire ?
Dans le fond de mon cœur que ne pouvez-vous lire!
Vous y verriez . . . Que dis-je . . , Ah, Seigneur,
eſt-ce à moi
Qu'il falloit confier un ſi funeſte emploi ?

HERCULE.

Je ſçai, Prince, quel eſt l'intérêt qui vous touche.
Iole ne doit pas ouïr de votre bouche,
Que pour l'aſſocier à mon lit, à mon rang,
J'en écarte une Reine unie à votre ſang :

Mais

Mais je ſçai, par l'accès que vous avez près d'elle,
Que vous ſeul lui pouvez porter cette nouvelle;
Que tout autre que vous aigriroit ſon dépit;
Que vous ſeul ſçavez l'art d'adoucir ſon eſprit;
Et que depuis un mois ſeul témoin de ſes larmes,
Vous avez quelquefois diſſipé ſes alarmes.
Si vous êtes pour moi ſenſible à la pitié,
Si vous l'êtes aux nœuds d'une longue amitié,
N'oppoſez rien au cours d'une fureur ſubite,
Que la douceur apaiſe, & que l'obſtacle irrite.

PHILOCTETE.

Je commence à ſortir de la ſtupidité,
Où vos premiers diſcours, Seigneur, m'avoient jetté.
D'un ſervile reſpect l'amitié me diſpenſe.
Rougiſſez de vos feux, & moi de mon ſilence:
Seigneur, je ſuis honteux de l'avoir tant gardé.
Pour Déjanire en vain j'ai trop appréhendé;
Il faut, ſans m'arrêter à ce premier ſcrupule,
Que Philoctete enfin parle en ami d'Hercule.
Souvenez-vous, Seigneur, que vos fameux travaux
Ont, réduit dans vos fers cent Princes vos égaux,
Et que votre valeur en miracles féconde
N'a borné vos exploits qu'aux limites du monde.
Après tant de périls, tant d'écueils évités,
Tant de Tyrans détruits, tant de Monſtres domptés,
Après tant de ſuccès d'une force indomptable,
Qui vous donne en tous lieux le nom de redoutable,

Voulez vous qu'on publie aux yeux de votre Cour
Que le Vainqueur du Monde eſt vaincu par l'Amour?

HERCULE.

Eh! c'eſt payer bien cher ces grands noms, ces vains titres,
S'il faut que de mon cœur ils ſoient les ſeuls arbitres;
Si donnant en vainqueur les Sceptres, les Etats,
De ce cœur malheureux je ne diſpoſe pas.
Non, puiſque ma raiſon s'eſt trouvée impuiſſante
Pour réprimer l'ardeur d'une flamme naiſſante,
Prince, n'eſpérez pas, malgré tous vos diſcours,
Que la raiſon d'un autre en arrête le cours;
Et s'il falloit me vaincre en quittant ce que j'aime,
Je n'en voudrois devoir la gloire qu'à moi même.

PHILOCTETE.

Ainſi de Déjanire oubliant les appas....

HERCULE.

Que Déjanire en paix regne dans ſes Etats,
Et que de Calidon ſouveraine maîtreſſe,
Elle me laiſſe ici maître de ma tendreſſe.
Mais, Agis, quel deſſein vous préſente à mes yeux?

SCENE III.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, CLEON, AGIS.

AGIS.

Seigneur, j'ai devancé la Reine dans ces lieux.

HERCULE.

Que dites-vous ?

PHILOCTETE.

Qu'entends-je ?

AGIS.

Oui, de votre victoire
Déjanire avec vous vient partager la gloire.
Son amour inquiet, vos succès éclatans,
N'ont pû dans Calidon l'arrêter plus long-temps ;
Je viens de la quitter (du voyage affoiblie)
Dans un Temple qu'on voit des portes d'Œcalie.
Elle attend là votre ordre, ou vous-même, Seigneur,
Pour entrer dans ces lieux en femme du vainqueur.

HERCULE.

Cela suffit, allez.

SCENE IV.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, CLEON,

HERCULE.

Quelle épreuve cruelle,
Prince! la Reine vient. Allez au devant d'elle.
Qu'ai-je fait?

PHILOCTETE.

Quoi, Seigneur...

HERCULE.

A nos derniers adieux,
Trop pénétré des pleurs qui couloient de ses yeux,
Et de mille sermens appuyant ma promesse,
Je permis ce départ qui confond ma tendresse:
Oui, Prince, je permis en quittant ses Etats,
Que si je tardois trop, elle suivît mes pas.
Je fis plus. Aveuglé d'un amour trop fidelle,
Après ce doux moment je soupirai plus qu'elle.
Enfin épargnez-nous la douleur de nous voir,
Moi plein d'un autre amour, elle de desespoir.
Qu'elle parte.

PHILOCTETE.

Mais quoi, Seigneur, ſans l'avoir vûe !
A ce funeſte accueil s'étoit elle attendue ?

HERCULE.

Je ne la verrai point, je n'y puis conſentir ;
Et pour me plaire, il faut l'obliger à partir.
Prince, je vous l'ordonne.

PHILOCTETE *à part.*

O Ciel, en quelle gêne . . .

HERCULE.

Avant que de porter mes ordres à la Reine,
Entrez chez la Princeſſe, & repréſentez-lui
Tout ce que mon amour me fait faire aujourd'hui ;
Sur tout préparez-la, quoi que je doive craindre,
A couronner des feux que rien ne peut éteindre.
Et je vais cependant plein de crainte & d'amour,
Attendre pour la voir juſqu'à votre retour.

SCENE V.

PHILOCTETE, CLEON.

PHILOCTETE.

TOmbe, tombe la foudre, après ce coup funeſte.
L'eſpoir d'un prompt trépas eſt le ſeul qui me reſte.

Oui, puiſqu'à perdre Iole il faut me préparer,
Je n'ai plus rien à craindre, & rien à deſirer.
Obéiſſons aux loix qu'on vient de nous preſcrire :
Voyons ſans différer Iole & Déjanire ;
Forçons l'une à trahir un malheureux amour,
Et l'autre à s'éloigner d'une funeſte Cour.
Quel ſuccès d'un amour conçu dans les alarmes,
Et qui ne s'eſt nourri que d'inutiles larmes !
J'ai pris, pour le cacher aux yeux de mon rival,
Mille ſoins dont l'effet m'eſt devenu fatal.
Vaines précautions, cruelle prévoyance !
J'aime, & je meurs, voilà le fruit de mon ſilence.

CLEON.

Ne déſeſpérez pas, Seigneur, de votre ſort.

PHILOCTETE.

Non, non, l'amour d'Hercule eſt l'arrêt de ma mort.

CLEON.

Mais enfin on vous aime ?

PHILOCTÉTE.

Oui, j'ai le cœur d'Iole :
Je ne crains point, Cleon, qu'un autre me le vole ;
Mais je crains des malheurs qui me glacent d'effroi ;
Et tu ne connois pas Hercule comme moi.
Il eſt dans ſes fureurs, comme dans ſes foibleſſes,
Barbare à ſes rivaux, injuſte à ſes maîtreſſes,
Inéxorable amant, implacable ennemi,
Enfin jamais jaloux, ni cruel à demi.

Que te dirai-je, hélas ? la Princeſſe eſt perdue,
Si d'un amour d'un autre il la croit prévenue.
Voyons la cependant. Mais elle vient à moi.

SCENE VI.

IOLE, PHILOCTETE, CLEON, DIRCE'.

IOLE.

JE vous cherchois, Seigneur.

PHILOCTETE.

Eſt ce vous que je voi,
Madame? Mais, ô Ciel, que vais-je vous apprendre?

IOLE.

Ne craignez rien, Seigneur, on m'a tout fait entendre.
Je ſçai qu'Hercule m'aime.

PHILOCTETE.

Il veut vous épouſer,
Et m'a chargé du ſoin de vous y diſpoſer.

IOLE.

Vous, Prince... O Ciel, qu'entends-je ? A cette violence
Porte-t-il ſon amour au moment qu'il commence ?
Les Dieux ſouffriront-ils... Non, je m'alarme en vain :
Le Ciel a prévenu ce funeſte deſſein.

Aujourd'hui dans ces murs nous verrons Déjanire.
Je venois vous chercher, Prince, pour vous le dire.
Il l'a beaucoup aimée, il craint ſes yeux jaloux :
Elle arrive. Un regard lui rendra ſon époux.

PHILOCTETE.

Eh ! ne nous flations point de cette vaine joie.
Quand Déjanire arrive, Hercule la renvoie,
Il lui défend ſa vûe ; & je vais de ſa part
La contraindre moi-même à ce triſte départ.
Fut-il jamais un ſort plus cruel, plus barbare ?

IOLE.

Je ne ſçai que penſer, & ma raiſon s'égare ;
Mais de tous ces malheurs où vous me préparez,
Je ſerai la victime, & vous obéirez.

PHILOCTETE.

Helas ! ſi j'obéis à l'ordre qu'on me donne,
La crainte ne peut rien, c'eſt l'amour qui l'ordonne ;
Et quoique mon refus m'attirât ſon courroux,
Je ne crains que l'horreur d'être éloigné de vous.
Si je n'obéis pas, il faut fuir votre vûe.
Mais, vous, à l'épouſer êtes-vous réſolue ?

IOLE.

Le croyez-vous, Seigneur ? Voyez-vous dans mes yeux
De quoi pouvoir former ce doute injurieux ?
Depuis tous mes malheurs m'a-t-on vûe empreſſée
A réparer l'éclat de ma grandeur paſſée ?
Ai je, pour m'attirer l'amitié du vainqueur,

Emprunt

Emprunté le ſecours d'aucun regard flateur?
Et depuis que vos ſoins conſolent ma miſere,
Mes yeux ont-ils pleuré que la mort de mon Pere?
Hercule ſe déclare, il m'offre aux yeux de tous
Son amour par lui-même, & ſon hymen par vous.
Me croyez-vous, Seigneur, ſenſible à cette gloire?
Vous le mériteriez, ſi vous oſiez le croire.
Ah! ce cruel Rival vous charge d'un emploi
Dont vous avez frémi peut-être moins que moi.
Cependant vous devez obéir tout-à-l'heure.
Que Dejanire parte, ou bien qu'elle demeure,
Que ſon volage époux ſe redonne à ſes vœux,
Ou que par cet obſtacle il redouble ſes feux,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur ſans me contraindre.
Tant que vous m'aimerez vous n'aurez rien à craindre,
Vous avez ſur Iole un empire abſolu;
Et ſi vous le perdez, vous l'aurez bien voulu.

PHILOCTETE.

Princeſſe, quel bonheur votre bouche m'annonce!

IOLE.

Voyez la Reine. Hercule attend votre réponſe.
Dites-lui de ma part, en portant mes refus,
Que je ne puis aimer le vainqueur d'Euritus.
Mais ſur tout cachez lui cette joie indiſcrette,
Où je vois qu'à mes yeux ma tendreſſe vous jette.
Vous ſeriez en péril, s'il pouvoit entrevoir

Que vous ſeul de mon cœur lui défendez l'eſpoir.
Allez, Prince, partez, faites ce qu'il deſire;
Et quand vous parlerez de moi, de Déjanire,
Paroiſſez à ſes yeux libre, ſans embarras,
Et tel que vous ſeriez, ſi vous ne m'aimiez pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, PHILOCTETE.

HERCULE.

DEJANIRE craignant ſi peu de me déplaire,
Juſque dans ce Palais vient braver ma colere!
Et quand je lui défends d'approcher de ces lieux,
Elle y vient étaler ſes mépris à mes yeux!
Comment puis-je expliquer ſa deſobéiſſance?
Quel pretexte? Auriez-vous trahi ma confidence?
Et la Reine peut-elle imputer à l'amour
Les ſecretes raiſons qui preſſent ſon retour?

PHILOCTETE.

Seigneur, je n'ai rien dit, dont la Reine alarmée
Ait pû juger qu'ici votre ame ſoit charmée.
Mais dès que j'ai parlé d'un ordre ſi preſſant,
Elle a jetté ſur moi les yeux en frémiſſant;
Et ſe faiſant effort pour rompre le ſilence,
Hercule (a-t-elle dit) me défend ſa préſence;
Et bien, il faut mourir, puiſque ma mort lui plaît;
Mais je veux de ſa bouche en entendre l'Arrêt,

Je veux le voir. Je ſçai juſques où ſa colere
Peut aller contre moi, ſi j'oſe lui déplaire :
N'importe : c'eſt mourir que de ne le point voir,
Et je crains ſon courroux moins que mon déſeſpoir.
Vous la verrez bientôt paroître à votre vûe.

HERCULE.

Grands Dieux, que deviendra cette Epouſe éperdue?
Ici ſes yeux jaloux auront, pour tous objets,
De mon fatal hymen les ſuperbes apprêts.
Quel ſpectacle aux regards d'une Reine jalouſe,
De voir entre mes bras une nouvelle Epouſe ?
Car, Prince, cet hymen occupe tous mes ſoins.
Et ſes yeux dès ce jour en ſeront les témoins.
La Princeſſe à mes vœux s'eſt-elle enfin rendue ?

PHILOCTETE.

Iole à cet hymen ne s'eſt point attendue ;
Et bien loin que votre offre ait flaté ſes deſirs,
Elle n'a répondu que par quelques ſoupirs.
Pour la faire parler, en vain je l'ai preſſée :
Ses ſoupirs m'ont encor expliqué ſa penſée ;
Et ſi par les dehors je juge de ſon cœur,
Elle voit à regret l'amour de ſon Vainqueur.

HERCULE.

Je ſçai trop que ſon cœur n'a pour moi rien de tendre,
Prince, & qu'il n'eſt pas temps encor d'y prétendre;
Mais au défaut du cœur, la main ſuffit pour moi,

Enfin eſt-elle prête à recevoir ma foi ?
Que vous a-t-elle dit ?

PHILOCTETE.

Qu'une Loi trop ſévere
Lui défend d'épouſer le Vainqueur de ſon Pere.

HERCULE.

Vain pretexte ! Non, non, de ſi conſtans refus
Ont bien d'autres raiſons que la mort d'Euritus :
Je ne la croirai point ; mais quoi qu'il en puiſſe être,
C'eſt trop être ſoumis : je veux agir en maître.
Tant d'obſtacles unis pour me perſécuter
Intéreſſent ma gloire à les tous ſurmonter.
Oui, Prince, à ces refus ma Captive fidelle,
Les fureurs d'une Epouſe à mes ordres rebelle,
Les combats que ſoutient un reſte de vertu,
Tout irrite un amour vainement combattu.
D'où vient qu'à mes ſoupirs Iole inacceſſible,
Du moins à mon hymen ne paroît pas ſenſible ?
Ah, ſi je découvrois qu'un Rival plus heureux
Triomphât en ſecret du malheur de mes feux,
Que ſçai-je, ma fureur étouffant ma tendreſſe,
Peut-être confondroit l'Amant & la Maîtreſſe.
Mais que me veut Lycas ?

SCENE II.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS.

LYCAS.

C'Eſt la Reine, Seigneur,
Qui vient juſqu'à vos pieds apporter ſa douleur.

HERCULE.

Qu'elle entre ! Juſte Ciel ! laiſſez-nous Philoctete,
Dans quel trouble ſecret ſa préſence me jette!

SCENE III.

HERCULE, DEJANIRE, PHENICE, LYCAS.

DEJANIRE.

PErmettez-moi, Seigneur, qu'embraſſant vos genoux
J'oſe vous demander...

HERCULE.

Madame, levez-vous.

DEJANIRE.

Non, si de votre esprit mon souvenir s'efface,
Cet état suppliant sied bien à ma disgrace.
Du moins apprenez-moi de quel crime odieux,
Seigneur, on a noirci Déjanire à vos yeux.
Hélas! je suis toujours cette épouse fidelle
Que l'Hymen joint à vous d'une chaîne éternelle,
Heureuse au bout du monde auprès de son époux,
Et jusque dans les cieux malheureuse sans vous.

HERCULE.

De tant d'empressement Hercule vous dispense,
Madame; moins d'amour, & plus d'obéissance.

DEJANIRE.

Moins d'amour! Ah, Seigneur, qu'osez-vous prononcer?
Qu'entends-je! juste Ciel! & que dois-je penser?
Moins d'amour! Et c'est vous enfin qui l'osez dire.
C'en est fait, puis qu'Hercule a trompé Déjanire,
Puis qu'à son ascendant il n'a pû résister,
Sur la foi des sermens il ne faut plus compter.
Vains sermens, c'est par vous qu'un traître m'a séduite.
Seigneur, voyez l'état où vous m'avez réduite:
Je me connois à peine. Une aveugle fureur
Convertit en poison tout l'amour de mon cœur.
Craignez de ce poison quelque atteinte mortelle..
Mais que dis-je? Est-ce ainsi qu'on touche un infidelle?

Eſt-ce par les fureurs, par les tranſports jaloux,
Qu'on ramene les cœurs des volages époux?
Ah, Seigneur, pardonnez une aveugle foibleſſe,
Et par mon déſeſpoir jugez de ma tendreſſe.
La vôtre a toujours fait mes plaiſirs les plus doux:
Je ne vis que par elle, & je ne vis qu'en vous.
La mort, l'affreuſe mort me paroît moins cruelle,
Que la fin d'une ardeur que j'ai crue éternelle.
Enfin, pour épargner des diſcours ſuperflus,
Où me réduiſez-vous, ſi vous ne m'aimez plus?

HERCULE.

Apaiſez mon courroux par votre complaiſance.
Retournez...

DEJANIRE.

Ah, Seigneur, vous craignez ma préſence!
Après avoir vaincu, faire un ſi long ſéjour,
Refuſer de me voir, mépriſer mon amour,
Le bruit que la beauté d'Iole fait répandre...
Vos infidélités... vous craignez de m'entendre?

HERCULE.

Non, non, votre préſence eſt néceſſaire ailleurs.
La haine à Calidon regne dans tous les cœurs:
Je ne l'ai point éteinte: elle n'eſt qu'aſſoupie
Par la ſanglante mort des Tyrans d'Ætolie.
Le reſpect qu'a pour vous ce Peuple factieux,
Peut ſeul les empêcher d'éclater à vos yeux.
Retournez-y, Madame.

DEJANIRE

Eh, Seigneur, pourquoi feindre ?
Non, vous êtes trop craint pour avoir rien à craindre.
Je perce les raisons de votre juste effroi ;
Et de tous les mortels vous ne craignez que moi.
Craignez-moi donc, perfide. Un amour qu'on outrage
A dans son désespoir les effets de la rage.
Hercule, tu n'es pas au bout de tes travaux :
Ma jalouse fureur t'en fournit de nouveaux ;
Et je veux de ton cœur être plus respectée
Que ne le fut jamais le cruel Euristée.
Ah ! lorsque prévenu de mes foibles appas
Tu me laissois tremblante au fond de mes Etats ;
Lorsque tu me disois, pour calmer mes alarmes :
Si d'un heureux succès le Ciel comble mes armes ;
Vous reverrez bientôt votre fidelle époux
Venir chargé de gloire embrasser vos genoux.
Mais s'il est retenu par une longue guerre,
Cherchez-le cet époux jusqu'au bout de la terre ;
Sans qu'un ordre nouveau presse votre départ,
Cherchez-le ; mais craignez de le trouver trop tard.
Oui, quand tu me tenois un langage si tendre,
Quand tu te promettois de me venir surprendre,
Que vainqueur d'Euritus, retournant sur tes pas,
Tu te croyois déja revoir entre mes bras,
Tu ne prévoyois pas qu'un jour ta perfidie

N'offriroit à tes yeux qu'une épouſe trahie.

HERCULE.

Madame, modérez ces violens tranſports,
Et m'épargnez enfin d'inutiles remords.

DEJANIRE.

Non, ce n'eſt plus le temps de paroître timide.
Il faut, il faut parler en épouſe d'Alcide.
Tu t'armeras en vain de toute ta rigueur :
Et qu'ai-je à craindre encor ſi tu m'ôtes ton cœur ?
Je te l'avois bien dit, ingrat, qu'il t'en ſouvienne,
Quand ta perfide main s'unit avec la mienne ;
Au pied de nos Autels, témoins de tes ſermens,
Je préparai ton ame à mes reſſentimens.
Mais de la jalouſie ignorant les atteintes,
Je ne te laiſſois voir que de légeres craintes.
L'Amour étoit encor le maître de mes ſens.
Je ne prévoyois pas les fureurs que je ſens ;
Et contre mon époux à mes yeux trop aimable,
Je ne connoiſſois point de quoi j'étois capable.

HERCULE.

Madame, vous voyez par ma tranquillité
Que je garde pour vous encor quelque bonté.
Partez . . .

DEJANIRE.

Laiſſe-moi donc emmener ta Captive.
Je pars dès ce moment, pourvu qu'elle me ſuive ;
Mais ne te flate pas ; je ne pars qu'à ce prix.
Ah ! je le vois, ce coup a frappé tes eſprits.

Dans ton cœur ta Captive a vaincu ton Epouſe.
Crains, crains le déſeſpoir d'une femme jalouſe.
Tu dois t'attendre à tout ; en l'état où je ſuis,
Poignarder ma Rivale, eſt le moins que je puis.
Je ne te réponds pas de reſpecter ta vie,
Et bien plus que Junon je ſuis ton ennemie.

HERCULE.

Madame, c'en eſt trop.

DEJANIRE.

C'en eſt trop en effet ;
Mais pour m'abandonner, ingrat, que t'ai-je fait ?
De mes jaloux tranſports ton ame eſt alarmée.
Tu ne les craignois pas, tant que tu m'as aimée.
Qu'eſt devenu le temps, que mes jaloux ſoupirs
De ton volage cœur rallumoient les deſirs,
Et que pour diſſiper mes ſoupçons, mes alarmes ;
Tu venois à mes pieds me vaincre par tes larmes ?
Je te rappelle en vain le ſouvenir confus
D'un long attachement qui ne te touche plus ;
Qui ne te touche plus ! Après un tel outrage
Autant que j'eus d'amour, autant je ſens de rage.
Meſure l'un par l'autre, & pour ta ſûreté,
Crains autant mon amour que tu l'as ſouhaité.

SCENE IV.

HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

SEigneur, redoutez tout des fureurs de la Reine.

HERCULE.

Le temps & la raiſon adouciront ſa haine.

LYCAS.

Elle eſt femme ; on l'irrite.

HERCULE.

Eh ne crains rien, Lycas.
Son courroux contre moi s'exhale en vains éclats ;
Mais dans le déſeſpoir dont je la vois atteinte
C'eſt Iole qui fait le ſujet de ma crainte.
Philoctete a trahi mon amour malheureux ;
Et Déjanire arrive inſtruite de mes feux.
C'eſt lui qui prévenant une facile épouſe.
A porté dans ſon cœur cette rage jalouſe.
Si je puis l'en convaincre . . . Oui, Lycas, aujourd'hui
Tout mon reſſentiment retomberoit ſur lui.
Quel intérêt prend-il à traverſer ma flamme ?
Je ne t'explique point les ſoupçons de mon ame ;

Mais crois-moi, je pourrois donner de la terreur
A quiconque oseroit me disputer un cœur.
Mais Iole entre ici ; quel intérêt l'amene ?
Madame, demeurez.

SCENE V.

HERCULE, IOLE, LYCAS, DIRCE'.

IOLE.

J'Ai cru trouver la Reine,
Seigneur : on m'avoit dit, qu'elle étoit en ces lieux.
Je venois présenter sa Captive à ses yeux ;
Et puis qu'ainsi le veut la Fortune contraire,
Rendre à ma Souveraine un hommage sincere.

HERCULE.

Epargnez-vous ce soin, Madame, & pour jamais,
A ses jaloux regards dérobez vos attraits.
Oui, Princesse, fuyez une fiere ennemie',
Dans ses cruels soupçons justement affermie,
Qui veut punir sur vous un époux odieux,
Du malheureux amour qu'il a pris dans vos yeux.

IOLE.

Ah, Seigneur, j'avois cru qu'une épouse constante
Etoufferoit sans peine une flamme naissante,

Et que de ſes regards la charmante douceur,
Lui rendroit l'aſcendant qu'elle eut ſur votre cœur.

HERCULE.

Non, ſi vous l'avez cru, vous vous êtes trompée.
C'eſt de vos ſeuls appas que j'ai l'ame occupée.
Déjanire à mes yeux n'en a point d'aſſez doux
Pour vous ravir un cœur qui veut n'être qu'à vous.
Du bruit de vos beautés cette Reine alarmée
De mille attraits nouveaux vainement s'eſt armée;
Et de quelque brillant qu'ils fuſſent rehauſſés,
Votre ſeul ſouvenir les a tous effacés.
Et de quoi lui ſervoit cette beauté nouvelle?
Je ne penſois qu'à vous quand j'étois avec elle.

IOLE.

Que je ſouffre, Seigneur, de vous voir prévenu,
D'un mouvement ſi tendre. & ſi mal reconnu!
Mais il faut bien enfin que la raiſon ſurmonte
Un amour, dont jamais on ne vous tiendra compte.

HERCULE.

Eh! prenez-vous plaiſir à me déſeſpérer,
Madame?

IOLE.

A cet effort il faut vous préparer.
Contre un injuſte amour, tout parle, tout conſpire.
Redonnez-vous, Seigneur, aux vœux de Déjanire,
Et ſi vous réſiſtez à de ſi doux appas,
Cédez à ſon amour, & ne la bravez pas.

HERCULE.

Je l'ai bravé, Madame, hélas! pour ce que j'aime
Je braverois le Ciel, la Terre & l'Enfer même.
De la Reine tantôt l'éclatante fureur
A fait de vains efforts pour ébranler mon cœur.
Comme j'avois paru peu sensible à ses charmes,
Je l'ai paru de même à ses cris, à ses larmes;
Et dût-elle me perdre, il me seroit trop doux
De mourir de sa main, si je mourois pour vous.

IOLE.

Ce que j'entends, Seigneur, ne sert qu'à me confondre.
Mais pourquoi tant d'amour, si je n'y puis répondre?
Quoique du monde entier Hercule soit vainqueur,
Il ne doit point prétendre à regner dans mon cœur.

HERCULE.

Et qui peut y regner plus justement qu'Hercule,
Dans ce cœur trop fidele à l'ardeur qui le brûle?
Non, ne prétendez pas qu'un rival odieux
Triomphe impunément de moi-même à mes yeux.
Et si de votre cœur il m'enleve l'empire,
Craignez tout pour ses jours.

IOLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire?
Quel Rival? En est-il qui voulût contre vous...
Ah! si ma résistance aigrit votre courroux,
C'est moi qui fais le crime, il faut que je l'expie.
Au défaut de mon cœur, Seigneur, prenez ma vie,

Ordonnez mon trépas : la justice y consent ;
Mais n'y confondez point quelque Prince innocent.
Hélas ! je ne vis point dans cette incertitude.

HERCULE.

Ah ! je vois votre amour dans votre inquiétude,
Ingrate ; & puis qu'enfin vous me désespérez,
Tremblez pour le Rival que vous me préférez.
C'est jouïr trop long-temps de ma peine secrette.
Allez. Et vous Lycas, rappellez Philoctete.

IOLE.

Seigneur, qu'allez vous faire ?

HERCULE.

Allez, dans un moment
Vous sçaurez mes desseins & le sort d'un Amant.

SCENE VI.

HERCULE *ſeul.*

NE laſſerai-je point la colere céleſte ?
Maitreſſe, Epouſe, Ami, tout me devient funeſte.
De tant de grands exploits qui flatoient mon orgueil
L'amour de Philoctete eſt aujourd'hui l'écueil.
En vain pour couronner mes conquêtes heureuſes,
J'ai poſé de mes mains deux colonnes fameuſes
Sur ces bords dangereux, où mes derniers travaux
Des deux plus vaſtes Mers ont raſſemblé les eaux.
Ce ſont des monumens érigés à ma honte,
Si dans le cœur d'Iole un mortel me ſurmonte.

SCENE VII.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, SUITE.

HERCULE.

PRince, vous me voyez confus, déſeſpéré.
J'aime depuis un mois, ſans l'avoir déclaré.
Aujourd'hui ſeulement je m'ouvre à ma Captive,

A vous. On m'avertit que Déjanire arrive.
Je vous charge du soin de presser son retour,
Et d'engager Iole à souffrir mon amour.
Un esprit complaisant, & doux comme le vôtre,
Vous a gagné l'estime & de l'un & de l'autre;
Et j'ai cru qu'aisément vous feriez consentir
Iole à m'épouser, & la Reine à partir.
Cependant, Philoctete, après votre entremise,
Déjanire demeure, Iole me mépriſe:
De plaintes toutes deux me viennent accabler:
L'une instruite d'un feu qu'il lui falloit celer,
Et l'autre à mon amour plus fiere & plus rebelle,
Qu'avant que vous eussiez fait agir votre zele.
Ce n'est pas tout, j'apprends qu'un Rival plus heureux
Du cœur de la Princesse a mérité les vœux:
On me cache son nom; mais faites-vous justice,
Puisqu'il faut qu'en ce jour mon destin s'éclaircisse.
Ai je encore besoin de nouvelles raisons
Pour arrêter sur vous mes funestes soupçons?

PHILOCTETE.

Seigneur, n'attendez pas dans le temps qu'on m'accuse,
Que j'aille me parer de quelque vaine excuse,
Et pour me garantir du péril que je cours,
D'une fausse innocence emprunter le secours.
Non, je sçai qu'un Rival malaisément pardonne,
Et qu'Hercule condamne au moment qu'il soupçonne.

Ainſi ne craignez point que mon cœur agité,
D'un menſonge ſans fruit couvre la vérité.
Ce cœur, de votre amour ſecret dépoſitaire,
Aux yeux de Déjanire en a fait un myſtere.
C'eſt bleſſer ma vertu que ne le croire pas.
Mais ſi de la Princeſſe adorer les appas,
Si de tous mes deſirs lui faire un ſacrifice,
Eſt un crime à vos yeux ſi digne de ſupplice;
De tout votre pouvoir armez votre courroux:
Je ſuis plus criminel, que vous n'êtes jaloux.

HERCULE.

A me vanter ton crime oſe encore prétendre.

PHILOCTETE.

Et qu'a-t-il de honteux, Seigneur, pour m'en défendre?
Pouvois-je réſiſter à des charmes ſi doux?
Hélas! ai-je le cœur moins ſenſible que vous?

HERCULE.

Moins ſenſible que moi? Quoi, tu voudrois, perfide ...

PHILOCTETE.

Non, je ſçai le reſpect que doit prétendre Alcide:
Philoctete en aura pour vous juſqu'à la mort.
Je ſçai trop que le Ciel, en marquant notre ſort,
A mis votre fortune au-deſſus de toute autre;
Mais, Seigneur, mon amour a devancé le vôtre;
Avant que le combat vous eût ſoumis ces lieux,
L'éclat de la Princeſſe avoit frappé mes yeux.

HERCULE.

Ah! c'eſt trop différer : Hola, Gardes, qu'on vienne.
Votre tête ; Lycas, me répond de la ſienne :
En lieu de ſûreté menez-le de ce pas.

PHILOCTETE.

Seigneur, ne croyez point. . . . .

HERCULE.

Obéiſſez, Lycas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE, PHENICE.

DEJANIRE.

NON, Phénice, tu prends une peine inutile;
Pour me faire quitter cette funeſte ville.
Je veux dans Oecalie chercher un autre ſort:
Elle a cauſé ma honte, elle verra ma mort.
Mais il faut que le ſang de celle qui m'affronte,
Venge aujourd'hui ma mort & répare ma honte.
Le malheur que je crains n'eſt que trop confirmé;
Puiſqu'Hercule aime Iole, Hercule en eſt aimé.
Et quel lieu de douter qu'il n'aime ſa Captive,
Lui qui craignant le cours d'une tendreſſe oiſive;
Pour la renouveller après ſes grands Exploits,
De Captives ſans nombre a reconnu les Loix?
Il a fait arrêter le Prince Philoctete
Qui s'oppoſoit ſans doute à ſon ardeur ſecrete,
Ou qui de la Princeſſe eſt peut-être amoureux;
Phénice, & la priſon eſt le prix de ſes feux.

PHENICE.

Madame, puiſqu'enfin rien ne peut vous contraindre
A ſortir d'une Ville où vous devez tout craindre,
N'eſt-il pas un moyen plus facile & plus doux,
De vous venger d'Iole & d'un volage époux ?

DEJANIRE.

Oui ſans doute il en eſt ; & je puis t'en répondre.
Je tiens en mon pouvoir ce qui peut les confondre.
J'ai, Phénice (à tes yeux je ne m'en cache plus)
Un voile teint du ſang du perfide Neſſus,
De Neſſus qu'Ixion eut d'une amour ſi vaine,
De ce Centaure enfin, qui ſur les bords d'Evene
Frappé d'un javelot qui lui perçoit le flanc,
Vomit devant mes yeux tout ſon perfide ſang,
Lorſque pour détourner une brutale envie,
Hercule de ſa main lui fit perdre la vie.
Ce Centaure en mourant, de rage tranſporté,
Me dit de conſerver ce voile enſanglanté ;
Que ce ſeroit par lui que j'aurois l'avantage
De regagner le cœur d'un époux trop volage,
Quand d'un nouvel amour reconnoiſſant la loi,
Il pouroit ſe réſoudre à violer ſa foi.
Oui, du ſang de Neſſus le charme imperceptible
Eſt pour me rendre Hercule un moyen infaillible.
Mais je n'aurai donc point la ſecrette douceur
De ne devoir qu'à lui le retour de ſon cœur ?

PHENICE.

Eh ! ſans porter ſi loin votre délicateſſe,
Madame, d'un époux regagnez la tendreſſe.
Servez-vous du moyen qui vous eſt préſenté.

DEJANIRE.

Je n'en ſuis pas réduite à cette extrémité,
Phénice. Penſes-tu, quoi qu'Hercule me brave,
Qu'il voulût à mes yeux épouſer ſon eſclave?
Non, non, tu me verrois avant ce coup affreux
Poignarder l'un & l'autre, & moi-même après eux.
Quelle ſecrette horreur ! Qu'eſt-ce que j'enviſage ?
L'Ingrat juſqu'à ce point pouſſeroit il l'outrage ?
Oſeroit-il... Mais non, c'eſt trop-tôt m'alarmer.
Sans épouſer Iole, Hercule peut l'aimer.
Que dis-je ... Ah juſte Ciel ! c'eſt en vain que j'eſpere.
Après m'avoir trahie, Hercule peut tout faire.
Ne me déguiſe rien, Phénice, au nom des Dieux.
Que dit-on ? Qu'as-tu ſçû ?

PHENICE.

Lycas entre en ces lieux :
Madame : c'eſt de lui qne vous pourez apprendre.

SCENE II.

DEJANIRE, PHENICE, LYCAS.

DEJANIRE.

EH bien, Lycas, parlez, à quoi dois-je m'attendre ?

LYCAS.

Madame, votre époux accablé de douleur,
Frémit du coup mortel qu'il porte à votre cœur ;
Mais enfin de Junon la colere immortelle
Le contraint, quoi qu'il faſſe, à vous être infidelle ;
Et c'eſt pour épargner un ſupplice à vos yeux,
Qu'il oſe vous prier d'abandonner ces lieux.

DEJANIRE.

Quel ſupplice, Lycas ? Parlez ſans vous contraindre,
Mon Epoux aime Iole, & qu'ai-je encore à craindre ?

LYCAS.

Madame, il n'eſt plus temps de vous rien déguiſer :
Il l'aime, & dès ce jour il prétend l'épouſer.

DEJANIRE.

L'épouſer !

LYCAS.

LYCAS.

Oui, Madame, & la pompe s'apprête.
Dérobez votre vue à cette triste Fête :
Cédez à la Fortune ; & que vos yeux au moins
De ce triomphe affreux ne soient pas les témoins.

DEJANIRE.

La force, la raison, l'esprit, tout m'abandonne.
Mais il faut bien partir, puisqu'Hercule l'ordonne.
Oui, Lycas, je suis prête à sortir de ces lieux.
Ne puis-je pas au moins recevoir ses adieux ?
Avant que de partir il faut que je le voie :
Qu'il m'accorde, Lycas, cette derniere joie.
L'effort que je me fais pour observer sa Loi,
Hélas ! vaut bien celui qu'il se fera pour moi.

LYCAS.

Oui, de vous voir, Madame, il ne peut se défendre.
Je vais l'en avertir, & vous pouvez l'attendre.

SCENE III.

DEJANIRE, PHENICE.

PHENICE.

J'Admire le pouvoir que vous avez sur vous, Madame : cet effort doit charmer votre Epoux. Cette rare vertu...

DEJANIRE.

Quoi, tu crois que je parte,
Que de ces triſtes lieux ma Rivale m'écarte!
Ah! Phénice, jamais ne me connoîtras-tu?
Pour cet effort barbare ai-je aſſez de vertu?
Hélas! dans ce moment je n'ai que de la rage.
De la vertu l'Amour m'a fait perdre l'uſage:
Je n'en ai plus, Phénice: & comment en avoir?
Où la placer? Mon cœur eſt plein de déſeſpoir.

PHENICE.

Si vous ne partez pas, pourquoi donc cette feinte?

DEJANIRE.

Et d'Hercule & d'Iole, il faut calmer la crainte,
Dérober à leurs yeux ma jalouſe fureur,
Et ne leur laiſſer voir qu'une tendre douleur.
Phénice, c'eſt ainſi qu'endormant leur prudence,
Je ſçaurai ménager le temps de ma vengeance,
Eviter un départ plus cruel que la mort,
Et me rendre près d'eux maîtreſſe de leur ſort.
Cependant prévenons le Sort qui nous menace
De mettre dès ce jour ma Rivale en ma place.
Otons-lui, s'il ſe peut, juſques à la douceur
De jouïr un moment de ce fatal honneur.
Servons-nous de ce voile, où l'on remarque encore
Des veſtiges rougis par le ſang du Centaure.
Tu ſçauras que voulant le garder cherement,
Je fis faire autrefois un pompeux vêtement,
Où l'adreſſe de l'Art à la richeſſe unie,

Le rond propre à l'éclat d'une cérémonie.
Il faut que renfermant tous mes tranſports jaloux,
Je parvienne aux moyens d'en orner mon époux.
Mais pour ne pas nourrir une vaine eſpérance,
Il faut par des reſpects gagner ſa confiance.
Cruelle jalouſie, où me réduiſez-vous!
Il faut feindre aujourd'hui pour fléchir mon époux.
Ah! que je feindrai mal, & que de ma tendreſſe,
En voyant cet ingrat, je ſerai peu maîtreſſe!
Phénice, le voici. Pourquoi confondois-tu,
Ciel! tant de perfidie avec tant de vertu?

SCENE IV.

HERCULE, DEJANIRE, LYCAS, PHENICE.

DEJANIRE.

MA préſence, Seigneur, bleſſe ici votre vue:
Vous voulez que je parte, & j'y ſuis réſolue.
Du plaiſir de vous voir, je prétendois jouïr:
Vous me le défendez: il vous faut obéir.
Mais, Seigneur, puis qu'enfin nul eſpoir ne me flate;
Que dans tout ce Palais mon infortune éclate;
Que tout y retentiſſe de l'appareil pompeux
Dont votre amour honore un hymen plus heureux:

Si c'eſt pour m'épargner l'horreur du ſacrifice,
Que vous voulez, Seigneur, que je vous obéiſſe :
Rien n'égale l'horreur de m'éloigner de vous ;
Et c'eſt de mes tourmens le plus cruel de tous.

HERCULE.

Quoi, juſqu'à cet excès la tendreſſe vous porte,
Madame ! Mais tantôt parliez-vous de la ſorte ?
D'où vient ce changement, & quels ſont vos deſſeins ?

DEJANIRE.

Me ſéparer de vous eſt tout ce que je crains.
Mais puis que les fureurs, le déſeſpoir, les plaintes
Ont fait de vains efforts pour raſſurer mes craintes ;
Je ne veux plus m'armer que d'innocens ſoupirs,
Pour combattre l'ardeur de vos nouveaux deſirs.
A mon devoir, Seigneur, je me rends toute entiere :
Plus de fierté. De quoi ſerois-je encore fiere ?
De mon fidelle amour ? Il ne vous touche plus :
De mes attraits ? Une autre, hélas, les a vaincus.

HERCULE.

Madame, au nom des pleurs que je vous vois répandre,
Dérobez à mes yeux une douleur ſi tendre.
Vengez-vous en fuyant d'un infidelle époux,
Qui s'arrache à ſoi-même, en s'arrachant à vous.
Mon trouble. . . . .

DEJANIRE.

Eh bien, Seigneur, pour plaire à votre envie,

Où dois-je aller cacher ma déplorable vie ?
Où me renvoyez-vous ? Irai-je à Calidon ?
Quel reſpect à ce Peuple inſpirera mon nom ?
Qui ſuis-je dans le temps qu'Hercule m'abandonne
Quel merite me ſuit ? quel éclat m'environne ?
Enfin de tant de noms & de titres pompeux,
Que peut-il me reſter qu'un ſouvenir honteux ?
Souffrez moi près de vous. Votre nouvelle épouſe,
Seigneur, n'aura pas lieu d'en paroître jalouſe.
Accablée à ſes yeux de triſteſſe & de deuil,
Je ſervirai ſans doute à flater ſon orgueil :
Car enfin je prétends, humble dans ma miſere,
N'avoir plus d'autre ſoin que celui de lui plaire :
Trop heureuſe, Seigneur, en lui faiſant ma cour,
Si mes ſoumiſſions vous marquent mon amour.

HERCULE.

Qu'entends-je ? où vous emporte un excès de tendreſſe ?
Non, non ; de votre ſort vous ſerez la maîtreſſe.
Je rougis à vos yeux du trouble où je me vois.
Madame, diſpoſez de vous à votre choix,
Et banniſſant enfin une crainte timide,
Demeurez, ou partez en épouſe d'Alcide.
Faites-vous un plaiſir de mes tranſports ſecrets :
Mais prenez-vous au Ciel du tort que je vous fais.

DEJANIRE.

Ah ! ſi j'avois encor le bonheur de vous plaire,
Qu'aiſément de Junon vous vaincriez la colere !

Ce triomphe pour vous ne ſeroit pas nouveau.
Vous l'avez ſçu braver même dès le berceau,
Lorſque vos ſeules mains vous ſervant de défenſe,
On vous vit des ſerpens vaincre la violence.
Par combien de brigands, & de monſtres dom-
ptés,
Farouches ennemis par Junon ſuſcités,
Avez-vous triomphé de ſa haine immortelle!
Ah! ne lui cédez-vous que pour m'être infidelle;
Et ne vous laſſez-vous enfin d'être Vainqueur,
Que lorſqu'il faut, ingrat, me garder votre cœur?
Qu'oſai-je dire, ô Ciel! mon amour m'a trahie.
Mais cet éclat ſera le dernier de ma vie;
Et quoi que me ſuggere un dépit trop confus,
J'oublierai, ſi je puis, que vous ne m'aimez plus.

SCENE V.

HERCULE, LYCAS.

LYCAS.

SEigneur, d'un tel effort la croyez-vous capable?

HERCULE.

Que cet effort, Lycas, ſoit feint ou véritable,
Elle oſeroit en vain s'oppoſer à mes vœux,
Et je touche au moment qui me doit rendre heureux.

Ce n'eſt pas après tout que l'heureux Philoctete
Ne mêle dans ma joie une douleur ſecrete :
Non que de ſa priſon pour lui-même inquiet,
Puis qu'il eſt mon Rival, je m'en venge à regret.
Mais puis-je l'avouer ? c'eſt qu'aimant la Princeſſe,
Il a ſurpris, Lycas, ſa premiere tendreſſe ;
Et c'eſt pour mon amour un ſujet de douleur,
Qu'avant moi ce Rival ait regné dans ſon cœur.

SCENE VI.

HERCULE, LYCAS, IOLE, DIRCE.

IOLE.

SEigneur, ſi votre amour demande une victime,
Prenez-là ; mais du moins épargnez vous un crime :
Et pour juſtifier cet éclatant courroux,
Voyez ſur quelle tête il fait lancer vos coups,
Philoctete n'a point mérité ſa diſgrace.
Ah ! détournez ſur moi le ſort qui le menace.
Oui, Seigneur, puniſſez mes criminels appas.
Il ſeroit innocent, s'il ne les aimoit pas.

HERCULE,

Il les aime, Madame ; & c'eſt de cette offence
Qu'un Rival mépriſé cherche à tirer vengeance.

Eh quoi, lors qu'à mes yeux de vous seule charmés,
Vous me haïssez presque autant que vous l'aimez ;
Osez-vous présumer qu'après un tel outrage,
La clémence pour moi soit d'un facile usage ?
Non, ne pouvant sur vous punir votre rigueur,
Sur Philoctete au moins j'en veux punir l'Auteur.
Ainsi votre Vainqueur cessant de se contraindre,
S'il ne se fait aimer, sçaura se faire craindre.

IOLE.

Vous n'êtes que trop craint : tout tremble devant vous ;
Et jusques aux Enfers on craint votre courroux.
Mais l'amour par la crainte aisément s'effarouche :
Ce n'est ni la fierté, ni l'orgueuil qui le touche.
Les menaces enfin, les plaintes, la terreur,
Ne sont pas les chemins qui conduisent au cœur.

HERCULE.

Quels sont-ils donc, cruelle ? Au moins daignez m'instruire
De ces heureux moyens qui peuvent y conduire :
Et pour venir à bout de vos cruels mépris,
Montrez-moi les chemins que Philoctete a pris.

IOLE.

Philoctete soumis & plein de complaisance,
N'a jamais contre Iole usé de violence.
Philoctete au combat, épargnant les Vaincus,
N'a point trempé ses mains dans le sang d'Euritus.
Philoctete engagé dans une amour nouvelle,

e désespere point une épouse fidelle.
Et Philoctete enfin, en flatant ma douleur,
Sans me parler d'amour, a sçu toucher mon cœur.

HERCULE.

Puis qu'on fait de mon cœur la victime d'un autre,
A la derniere épreuve il faut mettre le vôtre.
C'en est trop. *A Lyc.* Amenez Philoctete en ces lieux.

IOLE.

Quoi, Seigneur.....

HERCULE.

Je prétends vous confondre à ses yeux,
Ingrate : vos mépris ont lassé ma constance.
Mon amour dans mon cœur fait place à la vengeance ;
Et si je ne pouvois encor le surmonter,
Je ne vous aimerois que pour vous tourmenter.

IOLE.

Ne pouvant vous aimer, Seigneur, je veux vous plaindre.
A vous haïr pourquoi voulez-vous me contraindre?

HERCULE.

Non, non, je ne veux point d'une indigne pitié,
Et j'aime vos rigueurs plus que votre amitié.
Je voulois votre cœur : un autre le possede.
Ah ! c'est à cet affront que ma constance cede.
Mais ne prétendez pas qu'en ne vous aimant plus,
Je veuille par l'oubli répondre à vos refus ;

Que contraint d'étouffer une vaine eſpérance,
Je cherche mon repos dans mon indifférence ;
Et que je ſois enfin, au gré de vos deſirs,
Tranquille ſpectateur de vos heureux ſoupirs.

SCENE VII.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, IOLE, PHENICE.

HERCULE.

PRince, l'amour ſur moi vous donne la victoire.
Mais croyez-vous long-temps jouïr de cette gloire?
Croyez-vous qu'inſenſible à ce mortel affront,
Hercule impunément laiſſe rougir ſon front ?

PHILOCTETE.

Non, Seigneur, puis qu'à vous Iole me préfere,
Je prétendrois en vain fléchir votre colere.
Je dois me préparer à mourir à ſes yeux.
Mais pouvois-je eſpérer un ſort plus glorieux ?
Cent-fois dans les combats j'ai hazardé ma vie,
Le Ciel n'a point permis qu'elle me fût ravie.
Il l'a voulu garder juſqu'à cet heureux jour,
Pour la faire ſervir de victime à l'Amour.

IOLE.

O Ciel !

HERCULE.

N'en doutez point, d'un amour qu'elle opprime,
Philoctete, à ſes yeux vous ſerez la victime.
Mais je ne réponds point qu'après un tel effort,
Tout mon reſſentiment ſe borne à votre mort.

PHILOCTETE.

Ah! je voudrois en vain me montrer intrépide:
Vous trouvez le ſecret de me rendre timide.
Et puiſque contre Iole Hercule eſt irrité,
Ma crainte vient à bout de ma tranquillité.
Vengez-vous d'un Rival dont l'amour vous offence:
Mais qu'Iole n'ait point part à la vengeance.
Et ſi dans mon deſtin il faut l'envelopper,
Conſultez votre cœur avant que de frapper.
D'un remord inutile épargnez-vous la gêne:
Dans mon malheureux ſang éteignez votre haine:
Seigneur, que tardez-vous?

IOLE.

Par une même Loi,
Je dois mourir pour vous, ſi vous mourez pour moi.
à Herc. En vain vous céderiez, Seigneur, à ſon envie:
Et je mourrois du coup dont il perdroit la vie.

HERCULE.

Non, non, malgré l'éclat d'un ſi tendre tranſport
Ce jour éclairera mon hymen, ou ſa mort.

IOLE.

Quoi, Seigneur, voulez-vous.....

HERCULE.

Oui, je prétends, Madame,
Qu'à recevoir ma foi vous diſpoſiez votre ame;
Ou que ſans différer, au ſortir de ces lieux,
A la mort d'un Amant vous prépariez vos yeux.

IOLE.

Qu'entends-je?

HERCULE.

A l'un des deux il faut bien vous réſoudre.
Il eſt encore temps de retenir la foudre.
Mais demain vous pouriez le vouloir vainement.

PHILOCTETE.

Princeſſe, devez-vous balancer un moment?
Sacrifiez mes jours, le ſang vous y convie.
Auſſi-bien vous perdant, aimerois-je la vie?
Hercule, c'eſt aſſez; prononce mon trépas.
La Princeſſe me venge, en ne t'épouſant pas.

IOLE.

Non, moi-même à la vie il faut que je renonce.

HERCULE.

Lycas ira dans peu ſçavoir votre réponſe.
Songez de vos mépris à me faire raiſon.
Allez. *A Lycas.* Vous, remenez le Prince en ſa priſon.

Fin du troiſiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IOLE, DIRCÉ.

IOLE.

QUELS que soient les malheurs où cet hymen me jette,
Je ne dois plus songer qu'à sauver Philoctete,
Je ne le puis, Dircé, qu'en lui manquant de foi:
J'en frémis; mais l'Amour m'impose cette loi.
Sauvons-le, en épousant l'Ennemi qui l'opprime,
Et de sa sûreté faisons-nous la victime.
Mais quand j'ai tant d'ardeur pour les jours d'un Amant,
Qu'Hercule répond mal à mon empressement!
Que sa lenteur, Dircé, m'est d'un funeste augure!
Lycas ne paroît point, & rien ne me rassure.
Dans cet effroi mortel je ne respire pas...
Va, Dircé, cours toi-même au devant de Lycas,
Cherche Hercule: dis-lui qu'à son sort enchaînée,
Je ne soupire plus qu'après son hymenée.

Hélas! en m'imposant de si barbares Loix,
A-t-il un seul moment pû douter de mon choix?

DIRCE'.

Il vient lui-même à vous, je le vois.

SCENE II.

HERCULE, IOLE, DIRCE', LYCAS.

HERCULE.

OUi, Madame,
C'est moi qui viens sçavoir le destin de ma flamme.
Il faut de vos desseins vous expliquer à moi,

IOLE.

Je suis prête, Seigneur, à vous donner ma foi.

HERCULE.

Qu'entends-je? dois-je croire un aveu si contraire
A tant de vains efforts que j'ai fait pour vous plaire?
Quel changement subit?

IOLE.

Il est grand; mais, Seigneur,
Le Ciel en un moment peut bien changer un cœur,
Il a changé le mien; & ce cœur ne respire
Qu'à prendre près de vous le rang de Déjanire.

Non que de l'injuſtice il ne ſoit irrité :
Mais elle lui devient une néceſſité.
Vous le ſçavez, Seigneur; aimé de Philoctete,
Ce cœur tenoit à lui d'une chaîne ſecrete.
Je la romps aujourd'hui, pour lui ſauver le jour;
Et ſa vie eſt pour vous le prix de mon amour.

HERCULE.

Dans quels heureux tranſports un tel aveu me jette,
Madame. . . .

IOLE.

Mais, Seigneur, on retient Philoctete,

HERCULE *à Lycas*

Courez ſans perdre temps, & que ſa liberté
Soit le prix d'un hymen que j'ai tant ſouhaité.
Etant ſûr de la foi que vous m'avez donnée,
Je vais tout diſpoſer pour ce grand hymenée;
Et par un ſacrifice auguſte & glorieux,
Je veux à notre hymen intéreſſer les Dieux.

SCENE III.

IOLE, DIRCE'.

IOLE.

AH! Dircé, qu'ai-je fait!

DIRCE'.

Que pouviez-vous moins faire,
Pour ſauver une vie à la vôtre ſi chere?
Epouſe d'un Héros ſous qui tremblent les Rois,
Preſqu'à tout l'Univers vous donnerez des Loix,
Madame; & dans ce temps vous oublierez, peut-être,
La perte d'un Amant qui vous laiſſoit un Maître,

IOLE.

Et depuis quand crois-tu qu'une vaine grandeur
Se mêle aux ſentimens qui rempliſſent mon cœur?
Non, non, quelques honneurs qu'Hercule me promette,
Rien n'eſt pour moi, Dircé, du prix de Philoctete.
De lui, de ſon amour, j'ai le cœur tout rempli,
Et laiſſe la fortune en un profond oubli.
Cependant, aujourd'hui je pourai laiſſer croire,
Que je tourne mes vœux du côté de la gloire;
Et qu'entre deux Amans j'immole au plus heureux,
Le plus aimable, hélas & le plus amoureux.

Ainſi,

Ainſi, pour racheter les jours de ce que j'aime,
Il faut y renoncer, m'arracher à moi-même,
Et par ce ſacrifice expoſer ma vertu
Aux funeſtes remords d'avoir mal combatu.

DIRCE'.

J'aperçois Philoctete,

IOLE.

Ah! Dieux, je ſuis perdue.

SCENE IV.

PHILOCTETE, IOLE, DIRCE'.

PHILOCTETE.

ENfin la liberté vient de m'être rendue,
Madame : il m'eſt permis d'approcher de ces lieux.
Mais me permettez vous d'y paroître à vos yeux?
Pourez-vous voir ſans honte un Prince miſérable,
Qui ne le ſeroit pas, ſi vous n'étiez coupable;
Qui de tous ſes malheurs eût vû trancher le cours
Sans vos funeſtes ſoins pour conſerver ſes jours;
Equi ne cher che plus qu'à finir une vie
Qu'il ne veut point devoir à votre perfidie?

IOLE.

Que me dit-on! grands Dieux! ai-je bien entendu?

Moi perfide ! ce nom me fut-il jamais dû ?
Méritai-je jamais que d'une telle injure
On payât une flamme & si tendre & si pure ?
Que d'un nom si cruel mon amour fût noirci ?
Philoctete, est-ce vous qui me traitez ainsi ?

PHILOCTETE.

Oui, cruelle, c'est moi, qui honteux de vos feintes,
Cherche à flater mes maux par le secours des plaintes,
Et qui n'aime à sortir de ma captivité,
Que pour vous reprocher votre infidélité.
Vous épousez Hercule, & vous osez prétendre
Que cette liberté que vous me faite rendre,
Que ces malheureux jours, qu'on sauve malgré moi,

IOLE.

Excusent à mes yeux votre manque de foi !
Non, non, la liberté, le jour que je déteste,
M'est un nouveau supplice, & d'autant plus funeste,
Qu'il présente sans cesse à mon cœur amoureux
Ma Maîtresse perfide, & mon Rival heureux.

IOLE.

Ciel, qui pénetrés seul dans le fond de mon ame,
Voi l'affront qu'un ingrat ose faire à ma flamme ;
Et fais qu'un prompt remord, suivi du repentir,
Lui montre son erreur, & l'en faſſe sortir.
Mais puisqu'en vous sauvant j'aigris votre colere,
Me reste-t-il, Seigneur, un moyen pour vous plaire

Sur le bord du cercueil où vous allez courir,
Comment faire ?

PHILOCTETE.

M'aimer, & me laiſſer mourir.

IOLE.

Et vous laiſſer mourir! Ah ! cruel ! Mais vous-même
Qui me parlez d'aimer, eſt-ce ainſi que l'on aime ?
Quelle Amante jamais, juſques à ce moment,
Préféra ſa conſtance aux jours de ſon Amant ?
Quel exemple autoriſe un conſeil ſi bizarre ?
Non, un cœur bien touché ne devient point barbare.
Je ne me pique point de cette fermeté
Qui va contre un Amant juſqu'à la cruauté :
Je ne me pique point par un excès de zele,
De vous laiſſer périr, pour demeurer fidele.
Malgré tant de ſermens de me garder à vous,
A vos yeux, aujourd'hui, je prends un autre époux :
Au mépris de la foi que je vous ai donnée,
L'Hymen avec Hercule unit ma deſtinée.
Mais Iole jamais, quel que ſoit votre effroi,
Ne vous a tant aimé, qu'en vous manquant de foi.

PHILOCTETE.

Et quel amour fut-il jamais comme le vôtre ?
Quoi, vous courez, Madame, entre les bras d'un autre ;
Vous rompez vos ſermens tant de fois confirmés ;
Vous me déſeſpérez enfin : & vous m'aimez !

Mais si l'amour vous rend à ce point inhumaine,
A quelle extrémité portez-vous donc la haine?
Quelles sont vos fureurs & vos transports jaloux?
Enfin, aimant ainsi, comment haïssez-vous?

IOLE.

A votre sûreté, Seigneur, je sacrifie
Le plaisir, le repos, le bonheur de ma vie:
A conserver vos jours je borne mes souhaits;
Et si c'est vous haïr, voilà comme je hais.

PHILOCTETE

Eh! ne vous faites point une vertu sublime
D'un sacrifice affreux dont je suis la victime.
Quel plaisir perdez vous, quel repos, quel bonheur,
Dont la perte en secret ne flate votre cœur?
Ah! puisqu'à me quitter vous consentez sans peine,
Qu'à de vastes projets votre orgueil vous entraîne!
Et que la majesté du rang où vous montez,
Vous récompense bien de ce que vous quittez!
Mais pourquoi me laisser une vie importune
Qui pouroit bien encor troubler votre fortune?
Car ne présumez pas qu'en Amant interdit,
A de simples regrets je borne mon dépit;
Que lâche spectateur du triomphe d'un autre,
Mon cœur pleure en secret le changement du vôtre;
Ou que de tout, ici, devant me défier,
Loin de ces tristes lieux j'aille vous oublier.
Non, non, quelques malheurs que mon destin m'apprête,

Je veux de votre hymen voir la cruelle fête ;
Dans le Temple, à l'Autel, me ranger près de vous,
Et dans mon déſeſpoir vous dire aux yeux de tous:
Inhumaine, voyez où votre orgueil vous jette ;
La foi que vous donnez eſt due à Philoctete,
Les Dieux, nouveaux témoins de vos engagemens,
Le furent autrefois de vos premiers ſermens.
Que diront-ils, ces Dieux, que votre ame aveuglée
Va prendre pour garants d'une foi violée ?
A votre heureux Epoux voudront-ils garantir
Cette foi qu'à leurs yeux vous oſez démentir ?

IOLE.

Je le vois bien, ingrat, vous voulez que je croie
Qu'à me déſeſpérer vous mettez votre joie.
Repaiſſez donc vos yeux d'un ſpectacle ſi doux.

PHILOCTETE.

Mais vous-même, pourquoi me déſeſpérez-vous ?
Pourquoi m'abuſiez-vous par une indigne feinte ?
Vous me diſiez tantôt pour raſſurer ma crainte,
Que j'avois ſur votre ame un empire abſolu ;
Que ſi je le perdois, je l'aurois bien voulu.
L'ai-je voulu ? Parlez en préſence d'Alcide,
Ai-je paru tantôt incertain & timide ?
Quand il vous a preſcrit ſes tiraniques loix,
Moi-même ai-je un moment balancé ſur le choix ?
N'ai-je pas prévenu votre funeſte envie,

En vous sollicitant d'abandonner ma vie?
Mais en mourant pour vous, du moins j'ai prétendu
Que vous me garderiez un cœur qui m'étoit dû.

IOLE.

Eh bien, puisqu'à vos yeux je suis si criminelle,
Punissez mes forfaits par un oubli fidelle.
Mais fuyez pour jamais le dangereux aspect
D'une fatale Cour où tout vous est suspect.

PHILOCTETE.

Vous croyez, que fuyant un Rival qui m'opprime
Je vous laisse en repos couronner votre crime!
Que je ne tâche point par un dernier effort,
De troubler un hymen qui me cause la mort!
Ne vous en flatez point: je vais me rendre au temple,
Où d'un grand désespoir je veux donner l'exemple,
Consacrer les fureurs où vous m'abandonnez,
Suspendre les devoirs des Prêtres prosternez;
Moi-même aux Immortels m'offrir en sacrifice,
Et de mon sang versé leur demander justice.
Adieu, Madame.

SCENE V.

IOLE, DIRCE.

IOLE.

Hélas, Dircé, quel autre cœur
Eprouva-t-il jamais une telle rigueur ?
Philoctete oseroit... Ah ! que je suis à plaindre !

DIRCE.

Madame, à voir le Prince, on a lieu de tout craindre.
Il pourroit se porter à quelque extrémité.

IOLE.

Et dans ce désespoir c'est moi qui l'ai jetté :
C'est moi qui le condamne, & qui le désespere.
Fuyons, Dircé, fuyons le jour qui nous éclaire.
Allons chercher du calme à mes sens égarés.
Je ne respire point....

SCENE VI.

DEJANIRE, IOLE, PHENICE, DIRCE'.

DEJANIRE.

MAdame, demeurez.
Enfin contre le Ciel la réſiſtance eſt vaine.
Vous triomphez, Iole, & ma honte eſt certaine.
Les apprêts d'un hymen qu'autoriſent les Dieux,
Dans ce vaſte palais frappent par-tout mes yeux;
De cet auguſte jour dont la pompe s'apprête,
Un ſacrifice heureux doit couronner la fête;
Et ce fameux Vainqueur qui ſe ſoumet à vous,
Ce Héros, que je n'oſe appeller mon Epoux,
Poſſédé d'un amour qui n'eut jamais d'exemple,
Hercule, prend le ſoin de faire orner le Temple;
Lui-même, pour répondre à vos deſirs preſſans,
Couronne la victime, & prepare l'encens.
Je n'ai plus d'eſpérance: il n'eſt plus temps de feindre.
J'eſpérois que dans peu je n'aurois rien à craindre,
Et que je pourois voir revenir mon Epoux,
Me demander pardon, d'avoir brûlé pour vous.

Mais

Mais lors qu'à votre orgueil le Ciel devient propice;
Qu'il semble pour vous plaire appuyer l'injustice;
Quand il vous livre un cœur, dont j'ai reçu la foi;
Quand je perds tout enfin, que pensez-vous de moi?
Croyez-vous que timide au fort de la tempête,
Je ne songe qu'au soin d'en garantir ma tête?
Que j'aille loin d'ici, tremblante pour mes jours,
Par une indigne fuite en assurer le cours?
Eh! de quelque façon que le Ciel nous accable,
Vous de faveurs, & moi d'un haine implacable,
Madame, je ne sçai, malgré tout mon effroi,
Qui doit le plus trembler, ou de vous, ou de moi.

IOLE.

Je le crois; mais du moins si je crains des disgraces,
Madame, ce n'est point l'effet de vos menaces;
Et puisque mon destin vient de se confirmer,
Je ne prévois plus rien qui puisse m'alarmer.

DEJANIRE.

Quoi! tu veux que je pense, odieuse Rivale,
Qu'esclave dans les fers tu deviens mon égale?
Ah! ne t'abuse point d'un téméraire orgueil:
Ta nouvelle fortune est près de son écueil.
Avant que d'en jouïr, goûtes-en l'amertume.
Tremble, & vois dans mes yeux le courroux qui s'allume:
Pénetre, si tu peux, jusqu'au fond de mon cœur;
Vois-y le désespoir, la rage, la fureur,

Tout ce qu'a de cruel une haine barbare ;
Et commence à frémir du coup qu'on te prépare ;
Car mon juſte courroux juſqu'au pied de l'Autel
Te veut aux yeux de tous donner le coup mortel.
T'immoler en ſecret, eſt peu pour ma vengeance,
Qui, de tout l'Univers je voudrois la préſence,
Et que tous les mortels témoins de mon courroux,
Te viſſent expirer ſous l'effort de mes coups.
Ah ! pourquoi ſéduis-tu par tes funeſtes charmes
Un époux que tu rends inſenſible à mes larmes ?
Avant que de ſa mort ton trépas ſoit ſuivi,
Rends-le moi cet époux que tes yeux m'ont ravi ;
Rends-moi ſur ce Héros ce ſouverain empire
Qu'il n'a pû juſtement donner qu'à Déjanire ;
Rends le moi ; mais au moins ne cours pas le hazard
Pour moi, pour toi, pour lui, de le vouloir trop tard.

IOLE.

Hélas ! en vous ôtant un époux que j'abhorre,
Malheureuſe, je perds un amant que j'adore.

DEJANIRE.

Qu'entends je ?

IOLE.

Croyez-moi, j'en atteſte les Dieux,
Mon cœur vous venge bien du crime de mes yeux,

DEJANIRE.

Vous auriez pour Hercule une haine ſecrete ?

IOLE.

Je le hais d'autant plus que j'aime Philoctete.
Nos cœurs devoient, Madame, être unis à jamais :
Hercule en rompt les nœuds : jugez si je le hais.

DEJANIRE.

Ciel ! que m'apprenez-vous ; & que viens-je d'entendre !
N'aimant point cet époux, vous pouvez me le rendre,
Du cœur de votre amant vous conserver les vœux,
L'épouser, & par là nous rendre tous heureux.
Vous sçaurez qu'autrefois le redoutable Alcide
Fit mourir à mes yeux un Centaure perfide,
Dont le sang est un charme, ou l'arrêt des Destins
Promet de nouveaux cours à des feux mal éteints.
Un vêtement que j'ai teint de ce sang funeste,
Est pour vous, & pour moi, tout l'espoir qui nous reste :
Si vous pouvez, Madame, en parer mon époux,
Il se redonne à moi, Philoctete est à vous ;
Et ces grands appareils dont votre ame est gênée,
Serviront à l'éclat d'un plus digne hymenée.

IOLE.

A quel espoir flateur m'entraînent vos discours !
Mais pourquoi de ma main emprunter du secours,
Madame ? C'est le soin d'une fidelle épouse...

DEJANIRE.

Non, tout seroit suspect d'une femme jalouse.

Que ne pourois-je point lui laisser soupçonner,
De l'orner dans le temps qu'il va m'abandonner!
Madame, tout dépend d'un peu de diligence:
Profitons des momens....

IOLE.

Ciel, vois mon innocence.
De mon cœur étonné tu connois les desseins:
Dans ce que j'entreprends, si j'espere, je crains.
Rendre Hercule constant, & sauver Philoctete,
Voilà, Dieux immortels, tout ce que je souhaite.
Madame, donnez-moi cet heureux vêtement.
Toi, fidelle Dircé, cours après mon amant.
Dis-lui, pour modérer l'ennui qui le dévore,
Que tout pourra changer, & qu'il espere encore.
Allons, Madame, allons, je m'abandonne à vous:
Et puissé-je aujourd'hui vous rendre votre époux!

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DEJANIRE *seule.*

ENFIN, quelques périls qui menacent ma flamme,
Un rayon d'espérance éclaire encor mon ame;
Et du sang de Nessus le succès que j'attends,
Peut fixer d'un époux les desirs inconstans.
Favorable à mes vœux, quoi qu'un peu trop timide,
Iole en ce moment tâche à me rendre Alcide.
Elle a dû lui porter ce vêtement pompeux
Dont le charme secret va rallumer ses feux;
Et Phénice attentive à cet heureux mystere,
Me viendra dire ici ce qu'il faut que j'espere.
O vous, qui tenez seul mon sort entre vos mains,
Qui pouvez ou confondre, ou servir mes desseins,
Jupiter, si sur vous rejaillit mon injure,
Faites que votre Fils cesse d'être parjure.
Mais que Phénice tarde à me faire sçavoir
S'il faut que je banniſſe ou la crainte ou l'espoir!
Mon cœur en cet état rempli d'inquiétude

Trouve un ſurcroît d'ennui dans ſon incertitude ;
Et cét eſpoir confus, dont il ſe flate en vain,
Lui ſemble plus cruel qu'un malheur plus certain.
Hercule, par un ſort qui me pourſuit ſans ceſſe,
N'aura point accepté le don de la Princeſſe :
Ou peut-être elle-même, oubliant mes avis,
Dans ce grand embarras ne les a point ſuivis.
Mais de quel ſentiment ſuis-je préoccupée.
Cette perfide, hélas, m'a peut-être trompée ;
Elle n'a feint d'aimer Philoctete à mes yeux,
De haïr mon époux, que pour me tromper mieux.
Quoi, Junon avec lui ton cœur d'intelligence,
Impuiſſant à le perdre, oublieroit ſa vengeance !
Eh bien, je ſuffirai, puiſque tu ne peux rien,
A venger aujourd'hui ton affront & le mien.
J'y cours ; & s'il eſt vrai qu'Iole me trahiſſe,
Son ſang commencera l'horreur du ſacrifice ;
Et du même poignard dont j'armerai ma main,
De mon perfide époux j'irai percer le ſein ;
Et le tournant ſur moi, pour couronner mes crimes,
Je me ſacrifierai moi-même à mes victimes.

SCENE II.

DEJANIRE, PHENICE.

DEJANIRE.

PArle, Phénice. Eh bien, dois-je me raſſurer ?

PHENICE.

Oui, de vos ſoins, Madame, il faut tout eſpérer.

DEJANIRE.

O Ciel !

PHENICE.

Je ſors du Temple où votre époux s'empreſſe
De s'orner du préſent qu'a porté la Princeſſe.
Je l'ai vû dans ſes mains avant que d'en ſortir,
Et j'ai couru d'abord pour vous en avertir.

DEJANIRE.

O Dieux ! Junon, Iole, à qui j'ai fait outrage,
Si le dernier tranſport de ma jalouſe rage
Eſt un crime envers vous que l'amour ait produit,
Pardonnez-le en faveur du remords qui le ſuit.
Phénice, pour flater l'eſpoir de Dejanire,
Redis-lui mille-fois ce que tu viens de dire ;
Et peins à mes regards amoureux & jaloux
Ce préſent dont Iole a paré mon époux.
Dis-moi qu'il la regarde, & la trouve moins belle ;

Que ſes yeux t'ont paru moins amoureux pour elle ;
Que lui montrant déja quelques ſecrets ennuis,
Il tourne ſes regards vers les lieux où je ſuis ;
Enfin, que rougiſſant de ſa lâche injuſtice,
Lui-même il interrompt ce triſte ſacrifice,
Pour venir de ſon cœur me confirmer le don,
Et de ſon inconſtance implorer le pardon.

PHENICE.

Madame, votre eſprit, par un ſecret augure,
Devance le plaiſir que le Ciel vous aſſure,
Et fournit un moyen à votre cœur charmé,
De jouïr d'un bonheur avant qu'il ſoit formé.
Je ſouhaite du moins que cette heureuſe image
Soit de votre deſtin l'infaillible préſage,
Et qu'on ne voie ici revenir votre époux
Que pour vous aſſurer qu'il ſe redonne à vous.

DEJANIRE.

N'en doute point, le charme agira ſur Hercule,
Et le Ciel (s'il ne trouve une épouſe crédule)
Le Ciel dit à mon cœur par des avis ſecrets,
Qu'Hercule s'abandonne à de juſtes regrets.
Mais Philoctete vient.... Quel déſeſpoir l'anime ?

SCENE III.

DEJANIRE, PHILOCTETE, PHENICE, CLEON.

PHILOCTETE.

AH, Madame, qu'Hercule a bien payé son crime!

DEJANIRE.

Quoi, Philoctete.....

PHILOCTETE.

Hélas, l'inconstance d'un cœur
Ne fut jamais punie avec tant de rigueur.
N'accusez plus Alcide: il s'agit de le plaindre.

DEJANIRE.

Ciel!

PHILOCTETE.

Il brûle d'un feu qu'on ne sçauroit éteindre.

DEJANIRE.

Ah perfide Nessus, qu'entends-je?

PHILOCTETE.

Ce Vainqueur
Dans ce moment fatal sent dévorer son cœur.
Il crie, il court, s'agite; & rien ne le soulage.
Par des regards de flamme il exprime sa rage;

Et quand il veut parler, pour marquer ſes douleurs,
Par ſes gémiſſemens il glace tous les cœurs.
Aux cris de ce Héros mille cris ſe confondent :
Le Temple en retentit, les voutes y répondent :
Tout ſemble être d'accord dans ce jour malheureux
Pour redoubler l'horreur de ce ſpectacle affreux.
Tantôt ſa Garde fuit, & tantôt ſe raſſemble :
Tout ſe trouble, & le Peuple, & les Prêtres, tout tremble.
On voit même frémir les Images des Dieux.
Celle de Jupiter a détourné les yeux :
Oui, Madame, ce Dieu qu'un métal repréſente,
Dans nos cœurs étonnés a jetté l'épouvante ;
Et comme prenant part aux malheurs de ſon Fils,
De regards menaçans il nous a tous ſurpris.
Ce Fils l'implore en vain : l'ardeur qui le conſume,
Coule de veine en veine, & toujours ſe rallume,
De ces habits brûlans le feu myſtérieux
L'irrite d'autant plus qu'il ſe cache à ſes yeux.
En vain pour les ôter il met tout en uſage :
De ſa force épuiſée il redouble ſa rage ;
Et plus il fait d'efforts pour ſe les arracher,
Plus il les ſent ſur lui s'unir & s'attacher.
Il court plein de courroux, oubliant ſa tendreſſe,
De reproches ſanglans accabler la Princeſſe,
Qui promenant ſur lui ſes regards incertains,
Lui dit qu'elle a reçu ce préſent de vos mains.
On s'aperçoit alors que ſon eſprit ſe trouble :

Son déſeſpoir s'augmente, & notre effroi redouble.
Il vous nomme, il vous cherche; & je crains qu'en ces lieux
Bientôt de ſes fureurs il n'alarme vos yeux.
Voilà le triſte effet du vêtement funeſte
Qu'Iole a par vos ſoins.....

DEJANIRE.

Prince, je ſçai le reſte,
Je vois tous mes forfaits Pour ce coup inhumain,
Le perfide Neſſus s'eſt ſervi de ma main.
Junon, en triomphant, rougis de ta victoire:
Ma criminelle main, t'en a ravi la gloire;
Et ſi de cet affront tu prétends me punir,
Rougis encor, Junon, je vais te prévenir.

PHILOCTETE.

Votre main de ce crime eſt la cauſe innocente,
Madame; & votre eſprit s'agite & ſe tourmente,
Dans le temps qu'il faudroit éviter le danger,
Qu'Hercule,...

DEJANIRE.

Je le tue, & je veux le venger.
Hercule, ce Héros, cet époux que j'adore,
Meurt par ma jalouſie, & je vivrois encore!
Et mon funeſte amour, qui devient ſon bourreau,
Ne m'enſeigneroit pas le chemin du tombeau!
Je ne le ſuivrai point! Que dis-je? dois-je attendre
Qu'Hercule y ſoit entré pour y vouloir deſcendre?

Et ! tâchons s'il se peut, pour finir mon effroi,
Qu'aux Enfers mon époux n'arrive qu'après moi.

PHILOCTETE.

Au nom des Dieux, Madame, évitez sa présence.
Je tremble pour vos jours, & ne viens vous trouver
Que pour vous avertir de fuir, de vous sauver.

DEJANIRE.

Moi fuir.... Mais quel désordre. .... Ah ! que vois-je, Phénice ?
C'est Hercule qui vient pour hâter mon supplice.
Regarde, vois ses yeux enflammez de courroux.
Phénice, à ses fureurs je connois mon époux.

PHENICE.

La raison l'abandonne, & son esprit s'égare.

DEJANIRE.

Hercule, viens punir une épouse barbare.
Ne te contente point de menacer en vain :
Frappe, frappe : à mon cœur je conduirai ta main.
Ou, si tu ne veux point ensanglanter la tienne,
Viens, donne moi ce fer ; il suffit de la mienne.
Oui, cette main funeste, avec plus de loisir,
Assouvira ma haine & ton juste desir.
Elle ira dans mon cœur, conduite par ma rage,
T'arracher la vie, avecque ton image,
Qui toujours poursuive & de trouble & d'horreur,
Ne peut plus s'arrêter dans ce perfide cœur.

PHILOCTETE.

Emmenez-là, Phénice, & qu'une prompte fuite

De ſes égaremens nous dérobe la ſuite.

PHENICE.

Madame.....

DEJANIRE.

D'un Héros laiſſe agir le courroux.
Pourquoi te viens-tu mettre au devant de ſes coups ?
Si la haine pour moi regne encor dans ton ame,
Approche, aſſouvis-la dans le ſang de ta femme.

PHILOCTETE.

O déplorable effet du céleſte courroux !

DEJANIRE.

Mais je ne te vois plus, ombre de mon époux.
Tu meurs : & je pourois un moment te ſurvivre !
Non, dans le noir ſéjour je m'apprête à te ſuivre ;
J'apprendrai les chemins qui t'y furent ouverts,
Et vivante j'irai te rejoindre aux Enfers. *Elle ſort.*

PHILOCTETE.

Cleon, ſuivez ſes pas, & toujours auprès d'elle,
En conſervant ſes jours, marquez-moi votre zele ;
Tandis que le cœur plein & d'amour & d'effroi
Je cours chercher Iole, Hercule..... Je le voi,

SCENE IV.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS. *Suite.*

HERCULE.

O Poiſon infernal, ô flammes dévorantes,
Qui vous renouvellez dans mes veines brûlantes!
Funeſtes vêtemens que mes plus grands efforts
Ne ſçauroient arracher de ce malheureux corps!
Et toi, femme exécrable, & digne du tonnere,
Monſtre dont je devois avoir purgé la Terre,
Viens voir ſous tes fureurs ſuccomber un époux,
Qui cent fois de Junon a bravé le courroux,
Viens. Mais tout fuit comme elle, hélas! tout m'abandonne.
Chacun craint d'éprouver l'horreur qui m'environne.
Moi-même je me fuis dans ce commun effroi,
Et je traîne par tout mon Enfer avec moi.
Je brûlois dans le Temple, & ce feu dure encore.
Il ne conſume rien de tout ce qu'il dévore;
Ou les Dieux ennemis d'un cœur déſeſpéré,

Reproduiſent en moi ce qu'il a dévoré.
Mais, Ciel, ſi vous avez épuiſé ma conſtance,
Ne laſſerez-vous point votre perſévérance?
Ou bien, puiſque je dois ſubir votre courroux,
Ne méritai-je point de mourir par vos coups?
Et faut-il pour combler ma honte & ma miſere,
Qu'une femme exécute, ou Junon délibere?
Et vous, Maître des Dieux, ſi je ſuis votre Fils,
Ne prêterez-vous point votre oreille à mes cris?
Je ne demande plus cette force indomptable
Qui juſques aux Enfers m'a rendu redoutable;
Qui dans le vaſte cours de mes travaux paſſés
M'a ſoumis cent Tyrans du Trône renverſés;
Qui remplit autrefois d'horreur & d'épouvante
La forêt de Nemée & le mont d'Erymante,
Et qui m'a fait dompter mille monſtres affreux.
Non, donnez-moi la mort : c'eſt tout ce que je veux.
Du barbare Lycas la prudence inhumaine,
En déſarmant ma main, a prolongé ma peine.
Venez à mon ſecours, Rois que j'ai protégés,
Peuples que j'ai ſervis, Dieux que j'ai ſoulagés.
Tout eſt ſourd à mes cris; & le Ciel & la Terre
Aujourd'hui de concert me déclarent la guerre.
Il me faut des Enfers emprunter le ſecours.
Que dis-je, ils ont produit le bourreau de mes jours.
C'eſt eux, qui pour me perdre enfantant Déjanire,

Lui ſouffrent, ma'gré moi, le jour qu'elle reſpire;
Et qui la vomiſſant de leurs gouffres affreux,
N'ont rien voulu garder de plus horrible qu'eux.
Qu'on la cherche par tout, Lycas, & qu'on l'amene,
Pour jouïr à loiſir des effets de ſa haine.
D'un ſpectacle ſi doux ne privons point ſes yeux.

PHILOCTETE.

Cleon, qui l'a ſuivie au ſortir de ces lieux,
Peut vous dire.....

SCENE DERNIERE.

HERCULE, PHILOCTETE, LYCAS, CLEON. *Suite.*

CLEON.

Elle-même a choiſi ſon ſupplice.
Je l'ai vûe expirer dans les bras de Phénice.
Ah! barbare Neſſus, a-t-elle dit d'abord,
Qu'aujourd'hui par ta main tu venges bien ta mort!
Qu'ai-je fait, malheureuſe? Et toi, monſtre perfide,
Eſt-ce

Eſt-ce ainſi que ton ſang me rend le cœur d'Alcide?
Ce vêtement ſouillé de ce ſang infernal . . . . . .

HERCULE.

Qu'entends-je?

CLEON.

A mon époux porte le coup fatal.
Mais ma main. . . . . .

HERCULE.

C'eſt aſſez, ô mort que je deſire,
Mort prédite autrefois en la forêt de Cyrre,
Lorſqu'un chêne ſacré fit entendre à mon cœur
Que la mort du vaincu puniroit le Vainqueur.
C'eſt le ſang de Neſſus qui remplit mon envie.
Je meurs: ma deſtinée enfin eſt accomplie.
J'en rends graces aux Dieux, de ma douleur témoins;
Et ſûr d'en voir la fin, je crois la ſentir moins.
Oui, je ſens affoiblir (non le feu qui me brûle)
Mais ma force; & déja je ceſſe d'être Hercule.
Dès que la mort aura calmé tous mes tranſports. . .

PHILOCTETE.

Ciel!

HERCULE.

Sur le mont Eta faites porter mon corps.
Oui, c'eſt-là que les Dieux par un heureux préſage
A l'immortalité m'ont promis le paſſage.

Mais Hercule, en mourant, ne veut point voir
mes pleurs.
Vivez heureux. Adieu, Philoctete: Je meurs.

F I N.

CRISPIN
BELESPRIT,
COMEDIE.

ACTEURS.

VICTORIN, Officier.

VICTORINE, ſa femme.

ORPHISE, Fille de Monſieur Victorin & de Madame Victorine.

VALERE, Amant d'Orphiſe,

CRISPIN, Valet de Valere.

LISE, Suivante de Madame Victorine.

PENETRANT, Sçavant.

MILLEPONT, Pere de Valere.

La Scene eſt à Paris.

CRISPIN
BEL ESPRIT,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE *déguisé*, CRISPIN.

CRISPIN.

OUI, Monsieur, j'ai conduit à bout mon entrepriſe.
Je vous amene ici chez la mere d'Orphiſe,
Madame Victorine; & c'eſt par mon eſprit
Que je me ſuis près d'elle acquis quelque crédit.

VALERE.

Et pourquoi cet habit ? car tu me l'as fait prendre
Sans me dire.....

CRISPIN.

Attendez, je m'en vais vous l'apprendre.
Mais il eſt bon, avant que d'expliquer ce fait,
De vous dire en deux mots, Monſieur, ce que j'ai fait.
A moins d'être ſçavant, on n'entre point chez elle ;
Et ce n'eſt pas pour vous une choſe nouvelle.
J'ai donc fait le ſçavant, je me ſuis dit Auteur.
Victorine m'a cru plus docte qu'un Docteur.
J'en fais l'adorateur : j'approuve chaque choſe,
Ce qu'elle fait en vers, ce qu'elle dit en proſe.
Ainſi de mes avis elle fait ſi grand cas,
Qu'un plus ſçavant que moi ne les détruiroit pas.
Auſſi j'ai de l'eſprit même par héritage.
Je ſervois autrefois un ſçavant perſonnage,
Qui venant à mourir, ſans ſe faire prier,
Me fit de ſon eſprit ſon unique héritier.
De plus, je ſçai fort bien uſer de fourberie,
On ne peut mieux que moi payer d'effronterie,
Et pour mieux abuſer les crédules eſprits,
Monſieur de Clairvoyant eſt le nom que j'ai pris.
Victorine ſur tout ; me croit, me conſidere ;
Et tout ce que je fais a le don de lui plaire.

VALERE.

Je puis donc eſpérer qu'à mon tour....

CRISPIN.

Doucement.

Le plus beau du récit, c'eſt le commencement:
La fin n'y répond pas; & j'ai ſujet de craindre
Que vous n'ayiez auſſi ſujet de vous en plaindre,

VALERE.

Comment?

CRISPIN.

Ce n'eſt pas tout que pour ſervir vos feux,
Je me ſois introduit chez l'objet de vos vœux:
Il faut enfin, Monſieur (& voici l'enclouure),
Que Monſieur Victorin, pere de la future....
(Car je la nomme ainſi) favorable à vos ſoins
Conſente que ſa fille...

VALERE.

Ah, Criſpin, c'eſt le moins....

CRISPIN.

Hé bien, ce moins n'eſt pas.

VALERE.

Le moyen qu'il puiſſe être!
Car Monſieur Victorin peut-il, ſans me connoître,
Conſentir que ſa fille, approuvant mon amour,
Récompenſe mes ſoins, en m'épouſant un jour?

CRISPIN.

Mais Monſieur Victorin, maître de ſa famille,
A quelqu'autre que vous peut bien donner ſa fille

VALERE.

Fort bien, cela ſe peut.

CRISPIN.

Fort mal, cela s'eſt fait.
Mais vous ſerez d'Orphiſe amplement ſatisfait.
En vain, ſans ſon aveu, ſon pere l'a promiſe.

VALERE.

Que dis-tu? Victorin a diſpoſé d'Orphiſe?
Quoi, malgré tant d'amour, le Ciel l'auroit permis?

CRISPIN.

Il l'a promiſe à l'un de ces meilleurs amis,
Pour ſon fils; & de plus.....

VALERE.

Ce coup me déſeſpere.
Ah! que me coûte cher l'abſence de mon pere,
Cher Criſpin!

CRISPIN.

Elle vient ſans-doute à contre-temps:
Mais vous avez pour vous l'étoile des amans.

VALERE.

Puis-je ſous cet habit étaler ma tendreſſe.
Et paroître ſans honte aux yeux de ma maîtreſſe?

CRISPIN.

C'eſt elle qui le veut.

VALERE.

Mais ce petit colet...

CRISPIN.

Je vous entends; il eſt fort petit, en effet:

Et vous pouriez paſſer, Monſieur, pour la copie
De ces Originaux dont la Ville eſt remplie ;
De ces gens qui ſouvent ne ſçachant A ni B,
Paſſent pour beaux eſprits avec le nom d'Abbé.
N'eſt-ce pas ?

VALERE.

C'eſt cela, cher Criſpin, & je n'oſe...

CRISPIN.

Oſez tout. Je l'ai fait exprès.

VALERE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Pour cauſe.
Et qui mieux qu'un Abbé s'introduit à préſent ?
Tout vous réuſſira ſous ce déguiſement.
Joignez à cet habit une foible ſcience,
On ſe laiſſe aujourd'hui tromper par l'apparence.
Moi même, par exemple, avec mon air d'Auteur,
J'abuſe tout le monde, on me croit grand Docteur,
Et Victorine, hier me pria pour lui plaire,
De corriger des vers qu'elle venoit de faire.
Je les pris hardiment, & pour me dégager,
Je priai Pénétrant de me les corriger.
C'eſt un de ces Auteurs qu'on connoît à la mine,
Et qui vient tous les jours encenſer Victorine
Mais le ſujet des vers eſt bien des plus plaiſans.
Une femme qui fait des enfans tous les ans,
Et qui jamais en vers ne s'aviſa d'écrire,
Eſt coupable. Elle a fait contre elle un ſatire.

VALERE.

Ce Monsieur Pénétrant pouroit....

CRISPIN.

Paix, le voici.

SCENE II.

M. PENETRANT, CRISPIN, VALERE.

CRISPIN.

AH, Monsieur, quel bonheur de vous revoir ici!
J'en ressens une joie en mon cœur mon petite.

PENETRANT.

Au bel esprit du temps je viens rendre visite,
A la dixieme Muse, & pour mieux dire enfin,
Au plus beau des esprits du genre féminin.
Mais quel est ce jeune homme à la perruque blonde?

CRISPIN.

Un Sçavant nouveau né, que je veux mettre au monde;
Et comme je prétends qu'il soit connu de tous,
Il est fort à propos qu'il soit aimé de vous.

VALERE *à Pénétrant.*

C'est un honneur....

PENETRANT *à Valere.*

Monsieur....

CRISPIN.

Dans le siecle où nous sommes,
C'est après vous & moi, le plus sçavant des hommes.
Au reste, il porte un nom fort significatif;
Il s'appelle Naissant, c'est-à-dire Apprentif
Dans l'école du monde, où jamais la jeunesse
Ne parvient sans les soins de la docte vieillesse.
A la Sapho du temps je viens le présenter.

PENETRANT.

Oui, Monsieur, c'est par-là qu'il convient débuter.

CRISPIN.

Par ma foi, la vertu mérite qu'on l'encense;
Car... quand on est sçavant... on a de la science.
La sagesse & l'esprit nous distinguent des foux.
Enfin il fait bon être éclairé comme vous.

PENETRANT.

Oui par tout à bon droit la Science on renomme:
De la bête, Monsieur, elle distingue l'homme,
Et par un vol hardi l'élevant jusqu'au cieux,
Elle le fait manger à la table des Dieux.
C'est pourquoi l'on a dit, que sans mere conçue
Du cerveau de Jupin Minerve étoit issue.

CRISPIN.

L'accouchement est rare, & dans tout l'Univers..

à Pénétrant. Mais à propos, Monsieur, avez-vous vu mes vers ?

PENETRANT.

O.

CRISPIN.

J'aperçois venir Madame Victorine.

à Valere.

Orphise est avec elle. Elle semble chagrine.

SCENE III.

VICTORINE, ORPHISE, LISE, PENETRANT, VALERE, CRISPIN,

PENETRANT.

VOus voyez ; Apollon m'interdiroit sa Cour,
Si sans venir vous voir je passois plus d'un jour.

VICTORINE.

De tant d'honneur, Monsieur, je vous suis redevable.

PENETRANT.

On ne peut trop vous voir, ô Muse incomparable !

CRISPIN.

Madame, de plaisir je vais combler vos sens,
Je vous offre la fleur des poëtes Naissans.

VICTORINE.

j'accepte le présent que vous venez me faire,

D'un Sçavant sur son front on voit le caractere,
On voit qu'à son esprit le jugement est joint.
Sa phisionomie...

CRISPIN.

Elle ne trompe point:
Il est jeune, il est vrai; mais aux ames bien nées,
La rime n'attend pas le nombre des années,
C'est un prodige... Il sçait... Oui, Madame, je croi
Que jamais... En un mot, il sçait autant que moi.

VICTORINE.

En termes expressifs votre bouche s'explique;
C'est faire en un seul mot un grand panégyrique.

CRISPIN.

Madame, vos bontés me rendent interdit.

VICTORINE.

Monsieur, vous méritez bien plus que je n'ai dit.

CRISPIN.

Venez, Monsieur Naissant, venez entrer en lice:
Faites la révérence à notre protectrice,
Approchez.

VICTORINE.

Qu'il a l'air noble, modeste & doux!

CRISPIN *bas à son maître.*

Jouez bien votre rôle, & la Dame est pour nous.

VALERE.

Jamais autant que moi l'on n'eut d'impatience
De se voir honoré de votre connoissance,
Madame; & si le Ciel eût rempli mes souhaits,

J'aurois fais dès long-temps ce qu'aujourd'hui je fais,
Monsieur de Clairvoyant peut bien vous en instruire:
Je l'ai prié cent fois de vouloir m'introduire.
L'honneur tant souhaité d'être reçu chez vous,
Me va faire goûter les plaisirs les plus doux.
Je pourai voir les gens que j'estime, que j'aime,
Les entendre parler, & leur parler moi-même,
Voir si leurs sentimens sont conformes aux miens,
Et tirer quelque fruit de tous leurs entretiens.

CRISPIN *à Victorine.*

Hé bien, que dites-vous? Monsieur sçait-il pas vivre?
à l'entrant.
Il semble qu'il ait pris tout cela dans un livre.

PENETRANT.

Tout ce qu'il dit est beau, l'on ne peut rien de mieux,

VICTORINE.

Monsieur fera bien-tôt des progrès en ces lieux:
Il joint à ses discours une grace divine.
Helas! que n'est-ce-là l'époux qu'on vous destine,
Ma fille? Quel bonheur, si le Ciel . . .

VALERE.

Est-ce-là
Madame votre fille?

VICTORINE.

Oui, Monsieur, la voilà.

CRISPIN *bas.*

O la buse!

VALERE *à Orphise.*

Souffrez qu'envers vous je m'acquite
D'une civilité par mon devoir preſcrite,
Madame, & que mon cœur oſe vous répéter
Tout ce qu'à votre mere il vient de proteſter.
Mais puis-je concevoir la flateuſe eſpérance,
Que vous aurez pour moi la même complaiſance?
Que mon abord ici n'offenſe point vos yeux?

VICTORINE.

C'eſt Apollon ſans doute.

CRISPIN.

Oui, c'eſt lui qui veut dire....

VALERE.

Tout ce que je vous dis, c'eſt lui qui me l'inſpire,
Et me fait eſpérer qu'on ne blâmera pas
L'envie & le deſſein qui guide ici mes pas.

ORPHISE.

Mes ſentimens pour vous ſuivent ceux de ma mere.
Ce qui lui plaît, Monſieur, ne ſçauroit me déplaire.
Votre abord en ces lieux ne ſçauroit m'offenſer.
On ne dit pas toujours tout ce qu'on peut penſer;
Mais ſans aller plus loin, ceci doit vous ſuffire.
Suivez les mouvemens du Dieu qui vous inſpire.
Avec joie en ces lieux j'apprends qu'il vous conduit:
Il poura de vos ſoins vous faire avoir le fruit.

VICTORINE.

Ce diſcours à mon cœur vous rend cette fois plus chere.

Ah, que vous êtes bien fille de votre mere !
Je reconnois mon sang à ce noble discours :
Je vous verrai courir dans la lice où je cours.
Faut-il que votre pere, injuste en ses défenses,
Veuille de votre esprit étouffer les semences ?
Et que par une loi .. Je ne sçaurois parler.

PENETRANT.

Quel mouvement secret peut ainsi vous troubler ?

VICTORINE.

Je vais vous annoncer une triste nouvelle.

VALERE.

Mais d'où vient cette crainte, & que présage-t-elle ?

VICTORINE.

Mon époux est ici depuis hier au soir,
Helas ! & le cruel me défend de vous voir :
Voyez des gens d'épée, & n'en voyez point d'autre :
Le véritable esprit, c'est proprement le nôtre,
M'a-t-il dit ; & songez que cela vaut bien mieux
Que le Grec des Pédans qui me blessent les yeux.

PENETRANT.

Vengeons-nous par écrit de cette atroce injure :
Décrions votre époux chez la race future ;
Et prompts à soutenir l'honneur de l'Hélicon,
Par plus d'une satire on peut noircir son nom.
Il en faut traduire une, ou de Perse, ou d'Horace ;
Et par là nous pourons confondre son audace.

VALERE.

Non, Messieurs, laissons-là la satire & les coups,
Il faut que de Madame on respecte l'époux.
Il veut que renversant notre attente trompée,
Elle soit désormais avec des gens d'épée,
Hé bien, à cette loi feignant de consentir,
Nous-même en gens d'épée il faut nous travestir.

VICTORINE.

Le conseil est fort bon, il est incomparable,

CRISPIN.

Certes, l'invention me paroît admirable.

PENETRANT.

J'y souscris; allons prendre un habit décevant.
Les armes ne font point déroger un Sçavant:
C'est son premier métier. Le Dieu qui nous inspire,
Porte tout à la fois le carquois & la lire;
Et l'on n'ignore pas que le grand Apollon
Sçut défaire autrefois l'affreux serpent Pithon.

CRISPIN.

Allons nous préparer à la métamorphose.

VICTORINE *à Crispin.*

Je veux auparavant vous dire quelque chose.
Avez-vous vu les vers que je vous ai fiés?

CRISPIN *bas à Pénétrant.*

Les vers que vous sçavez sont-ils rectifiés?

PENETRANT *bas à Crispin.*

Oui, Monsieur.

CRISPIN *bas à Victorine, bas à Pénétrant.*

Tout eſt fait : Donnez-les-moi, de grace ;

PENETRANT *bas à Criſpin.*

Je vais vous les donner : ſuivez-moi dans la place.

CRISPIN *bas à Victorine.*

Je vais dans peu de temps revenir ſur mes pas :
J'apporterai vos vers, & n'y manquerai pas.

PENETRANT.

Ne tardons point, allons pouſſer notre artifice,
Meſſieurs.

VICTORINE.

Grand Apollon, fais que tout réuſſiſſe.
Allez, & revenez. *Elle ſort.*

SCENE IV.

ORPHISE, LISE.

LISE.

Pleurerez-vous toujours ?

ORPHISE.

Hé, qui peut de mes pleurs interrompre le cours ?
Liſe, d'un inconnu je deviendrai la femme :
Mon pere à cet hymen veut contraindre mon ame.

Devroit-il de mon cœur exiger cet effort?
Devroit-il me forcer d'épouser ...

LISE.

Il a tort.

Sans mentir, les parens sont un meuble incommode;
Ils veulent qu'un enfant se marie à leur mode.
C'est un vilain abus; & je prétends, ma foi,
Donner sur ce sujet un beau Placet au Roi.
Mais peut-être l'époux poura vous satisfaire,
Peut être il est bien fait, & poura bien vous plaire.

ORPHISE.

Hélas!

LISE.

Cet Hélas dit ce que j'ai toujours cru:
De quelque amour secret votre cœur est féru.

ORPHISE.

Tu l'as dit.

LISE.

Vous aimez?

ORPHISE.

Oui, j'aime, chere Lise.

LISE.

Et de qui, s'il vous plaît, votre ame est-elle épriſe?

ORPHISE.

De ce dernier venu...

LISE.

Quoi, si tôt de l'amour!
Monsieur Naissant ne vient ici que de ce jour...

ORPHISE.

Il eſt vrai ; mais long-temps avant cette journée,
Liſe, ſans qu'on le ſçût, notre ardeur étoit née.
Je l'aime, il m'aime auſſi. Pour me voir plus ſouvent,
Il a pris & le nom & l'habit d'un Sçavant.
Il n'a rien à tes yeux de ce qu'il paroît être,
Et dans un autre rang le Deſtin l'a fait naître.

LISE.

Comment ? Quoi, vous étiez l'un de l'autre amoureux,
Et vous m'avez pû faire un ſecret de vos feux ?
Allez, vous avez tort : l'emploi d'une ſuivante,
Madame, de tout temps, fut d'être confidente ;
Et c'eſt faire l'amour irrégulierement,
Que d'avoir pû manquer en ce point ſeulement.

ORPHISE.

J'ai grand tort, je le ſçai ; mais cependant j'eſpere
Que tu feras pour moi...

LISE.

Ce que je pourai faire.
Je ſuis fort charitable à l'endroit des amans,
Et juge de leur maux par mes propres tourmens.

ORPHISE.

Quoi, Liſe, aimerois-tu ?

LISE.

Pour mes péchés, Madame,
L'Amour, le traître Amour, embraſe auſſi mon ame.

ORPHISE.

Peut-on ſçavoir de toi, Liſe, quel eſt ton choix ?

LISE.

Je ne me ferai pas prier plus d'une fois :
C'eſt Monſieur Clairvoyant.

ORPHISE.

Le choix eſt admirable.

LISE.

Avez-vous vu, Madame, un homme plus aimable ?
Il eſt charmant, bien fait, plein de talens divers ;
Il fait des vers en proſe, & de la proſe en vers.
N'eſt-ce pas un Sçavant plein de grande doctrine ?

ORPHISE.

Non, Liſe, & tout au plus, il n'en a que la mine,
Enfin c'eſt un valet.

LISE.

De qui ?

ORPHISE.

De mon amant.
Il eſt entré chez nous par ce déguiſement :
Il ſert ſon maître ; & c'eſt Criſpin que l'on le nomme.

LISE.

Je l'ai pris ſans mentir pour un fort honnête homme ;
Voyez comme la mine eſt trompeuſe.

ORPHISE.

Tu vois,
Liſe, que ſi le maître eſt heureux une fois...

LISE.

Mais je le vois venir, notre Apollon burleſque,
La flamberge au côté : l'équipage eſt groteſque.
Il faut diſſimuler. Vous n'avez qu'à ſortir,
Madame ; à ſes dépens je vais me divertir.

SCENE V.

LISE, CRISPIN *en épée.*

CRISPIN.

AH, Liſe, te voilà Foi de Sçavant, je t'aime,
Et je mets à tes pieds ma ſcience, & moi-même.
Friponne, ton bel œil, ton air charmant & doux,
Ont pris ſur moi...

LISE.

Monſieur, vous m'aimez, dites-vous ?
Il faut me le prouver : vous le pouvez ſans peine,
En me donnant des vers une regle certaine.

CRISPIN.

Oui ſans doute ; & cela ne me coûtera rien.
Je ſçai tout, & par cœur. Liſe, écoute-moi bien.
Il faut premierement que la cacophonie
D'un vers harmonieux conduiſe l'harmonie ;
Que Lâratus... attend... c'eſt Lhiatus je croi,
Donne un beau ſens au vers... car c'eſt là ſon emploi ;

Que sur la fin du vers, l'hémistiche repose,
Et que la rime y soit... & tout cela pour cause :
Il faut... souviens-t'en bien, que le vers féminin
Se trouve joint ensemble.. avec le masculin ;
L'Ouvrage en est plus beau. La rime masculine
Ne doit point.., comme on sçait, enjamber sa voisine.
Car.... cela gâte tout, & fait que de travers..,
Enfin, Lise, voilà comme l'on fait des vers.

LISE.

Je n'y comprends rien.

CRISPIN.

Non?

LISE.

Non.

CRISPIN.

Ce n'est pas ma faute.
La science des vers, vois-tu, Lise, est bien haute.

LISE.

Ah, je n'en doute point, mais, Monsieur, entre nous
Monsieur Naissant est-il aussi sçavant que vous?

CRISPIN.

De même.

LISE.

Il faut qu'il soit sçavant à toute outrance;

CRISPIN.

Sans-doute.

LISE.

Il a, dit-on, un valet d'importance;

CRISPIN.

Oui; qui n'est pas mal-fait,

LISE.

Sçavez-vous point son nom ?

CRISPIN.

Si fait.

LISE.

On dit par tout que c'eſt un grand fripon.

CRISPIN.

La, la.

LISE.

Que l'on vous voit preſque toujours enſemble.

CRISPIN.

Quelquefois.

LISE.

On ajoute encor qu'il vous reſſemble

CRISPIN.

Friponne, c'en eſt trop, je vois qu'on t'a tout dit,
Tu me connois. Hé bien, ſans faire un long récit
Je ne ſuis point ſçavant, & je ne veux point l'être
Je ſuis un bon valet qui veux ſervir mon maître ;
Et ſi tu m'aimes bien.... Mais, Victorine...

LISE.

Adieu,

SCENE

SCENE VI.

VICTORINE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAdame, qu'à propos vous venez en ce lieu!
Pour vous porter vos vers, où tant d'art on voit luire,
Dans votre appartement Liſe alloit me conduire;
Mais puiſque vous voilà, je n'irai pas plus loin.
Tenez.

VICTORINE.

A les revoir avez-vous pris grand ſoin?

CRISPIN.

Non, par ma foi. Vos vers ſont faits avec tant d'ordre,
Que la correction n'y trouve rien à mordre.

VICTORINE.

Il eſt vrai, bien des gens m'ont tenu ce diſcours;
Mais pourtant il en eſt des vers comme des ours.
Leurs petits en naiſſant ſont une maſſe informe;
Ce n'eſt qu'en les léchant qu'ils leur donnent la forme.
De même lorſqu'un vers eſt encor nouveau fait,
Il faut l'examiner pour le rendre parfait;
C'eſt-à-dire, polir avec un ſoin extréme.

CRISPIN.

Pour d'autres ; mais pour vous il n'en eſt pas de même

Vous avez pour les vers un eſprit ſi perçant,
Que les vôtres ſont beaux & polis en naiſſant.

VICTORINE.

La nature, dit-on, s'y montre toute entiere.

CRISPIN.

Il eſt vrai, vos vers ont la mine cavaliere.
Mais, Madame, à propos d'air libre & cavalier,
Dites ne 'ai-je pas ſous cet habit guerrier ?
Ne ſuis-je pas bien fait ?

VICTORINE.

Vous êtes fait à peindre.
Sous cet habillement vous n'avez rien à craindre.
Si nous ſommes encor troublez par mon époux,
Je vous ferai paſſer pour... Mais il vient à nous.

SCENE VI.

VICTORIN, VICTORINE, CRISPIN.

CRISPIN.

TAnt pis.

VICTORIN.

Sçavez-vous bien ce que je viens d'apprendre ?
Le pere de celui qui doit être mon gendre,
Arrivera bientôt pour cette affaire-là,
Et peut-être l'eſt-il. Mais quel homme eſt-ce là ?

VICTORINE.

C'eſt un Officier.

VICTORIN.

Un ?...

VICTORINE.

Un Officier d'Armée.
Ce mot ſeul de plaiſir rend votre ame charmée.

VICTORIN.

Monſieur, votre viſite eſt un honneur pour moi,
Que je ne puis...

CRISPIN.

Monſieur, vous vous moquez, je croi.
J'ai pris la liberté de venir voir Madame...

VICTORIN.

Monsieur, je vous conjure, accoutumez ma femme
A ne point voir ici que des gens du métier.
Comme vous j'ai l'honneur, Monsieur, d'être Officier,
Et j'ai servi vingt ans ou sur mer, ou sur terre.

CRISPIN.

C'est fort bien fait à vous : vive les gens de guerre.

VICTORIN.

Oui morbleu, vive. Au moins vous me ferez plaisir,
De nous donner souvent vos momens de loisir.
Peut-être en vous voyant, Madame Victorine
Prendra quelques dégoûts pour ces gens de doctrine,
Pour ces pédans fieffés, qui sans cesse chez moi...

VICTORINE.

Eh, Monsieur.

VICTORIN.

Ce ne sont que des sots, par ma foi.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

CRISPIN.

Eh.

VICTORINE.

Monsieur est trop sage
Pour ravaler ainsi les gens du haut étage.
Il sçait trop le respect qu'exigent les beaux Arts,
Et que mon Apollon ne doit rien à son Mars.

CRISPIN.

Ah ! Madame, mon Mars. . . .

VICTORIN.

En quelle heureuſe armée
Avez-vous travaillé pour votre renommée ?
Aurois-je eu le bonheur de ſervir avec vous ?

CRISPIN.

Ce ſeroit un honneur qui m'eût été fort doux.
Mais. . . où ſervîtes-vous la derniere campagne ?
Je verrai bien. . .

VICTORIN.

Monſieur, j'étois en Allemagne.

CRISPIN.

Oh, nous ne pouvions pas nous rencontrer ainſi.
J'étois en Catalogne, où je vis, Dieu merci,
Des choſes. . . . Par ma foi, la campagne fut rude.

VICTORIN.

Vous prîtes Puycerda.

CRISPIN.

Ce ne fut qu'un prélude
Ah ! mille beaux exploits qu'enſuite. . .

VICTORIN.

Mais pourtant,
Ce ſiége fut vanté comme un ſiége important ;
Et vous m'obligerez, ſi vous prenez la peine,
De me faire un détail de l'Hiſtoire certaine.
On me l'a fait vingt fois, mais ſi confuſément,
Que je n'en puis porter un juſte jugement.

CRISPIN.

Apres trois jours de siége, & ne sçachant que dire....
Nous prîmes Puycerda... Cela vous doit suffire.

VICTORIN.

Eh, Monsieur, s'il vous plaît...

CRISPIN.

Je n'ai pas le loisir...

VICTORIN.

Un seul mot.

CRISPIN.

Il faut donc vous faire ce plaisir.
De Puycerda, Monsieur, les murailles sont fortes:
Les habitans rusés avoient fermé les portes.
Dieu me damne, il y fut chamaillé comme il faut.
On commença d'abord par monter à l'assaut,
Et dès le lendemain on ouvrit la tranchée.

VICTORIN.

Comment....

CRISPIN.

De Catalans la plaine étoit jonchée.

VICTORIN.

Mais....

CRISPIN.

Il faudroit sçavoir l'assiete du pays,
Pour comprendre... En un mot, c'est ce que je vous dis.
En haut ce sont des prez.... en bas ce sont des vignes...

Et c'eſt là juſtement que nous fîmes les lignes.
Le corps de la bataille avoit pris le devant...
M'entendez-vous ?

VICTORINE.

Non.

CRISPIN.

Non ? il arrivoit ſouvent...
Mais enfin, pour pouſſer à bout notre entrepriſe,
Nous rompîmes le pont, & la ville fut priſe...
Et la terre & le fleuve, & leur flote, & le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

VICTORIN.

Eſt-ce de la façon qu'on aſſiége les villes ?
Vous vous moquez.

CRISPIN.

Il eſt des moyens plus faciles :
On peut en Allemagne en uſer autrement ;
Mais, croyez-moi, la guerre eſt un rude tourment ;
Heureux qui peut ne voir ni ſiége, ni bataille.
Maudit honneur !... Mais quoi, peut-on vivre en canaille,
Sans charge, ſans emploi, toujours ſur ſon fumier ?
Non, ce n'eſt pas ainſi qu'on devient Officier.

VICTORIN.

Vous l'êtes cependant ; mais par quel privilege ?
Car vous parlez ſi mal & d'armée, & de ſiege ?
Que je doute...

CRISPIN.

La langue aux gens faits comme nous.

Eſt des membres du corps le moins adroit de tous ;
Et ſelon moi, Monſieur, il eſt plus difficile
De décrire un combat, que de prendre une ville.

VICTORIN.

Orphiſe & Liſe entrent.

Fort-bien.

bas. Quel Officier ! Ah ma fille, c'eſt vous.
Le pere de celui qui ſera votre époux,
Eſt peut-être arrivé. Je reviens dans une heure.

SCENE VIII.

VICTORINE, CRISPIN, ORPHISE, LISE.

VICTORINE.

HElas, que j'ai ſouffert !

CRISPIN.

Pas tant que moi, je meure ;
Car malgré le ſecours de tout mon bel eſprit,
J'ai cru loin du combat mourir dans le récit.

VICTORINE.

Apollon patiſſoit, où je ſuis fort trompée.

CRISPIN.

Apollon aime mieux la plume que l'épée.

ORPHISE.

Voici Monſieur Naiſſant.

SCENE

SCENE IX.

VALERE, VICTORINE, ORPHISE, CRISPIN, LISE.

VICTORINE.

Vous nous enchantez tous;
Et je crains qu'Apollon de Mars ne soit jaloux.
Il est si bien tourné qu'il a dans sa maniere,
Avec l'air d'un Sçavant, la mine cavaliere.
Ah! que n'est-il l'époux qu'on vous a destiné,
Ma fille!

VALERE.

Que ne suis-je, hélas, ce fortuné!

VICTORINE.

La Vertu près de vous se trouve à quelque épreuve;
Moi-même, en un besoin, je voudrois être veuve.

VALERE.

Il faut de mon secret ne vous déguiser rien.
Ce n'est qu'un stratageme....

VICTORINE.

Hélas, je le sçai bien.

VALERE.

L'amour que dès long-temps j'ai....

VICTORINE.

Pour la Poësie,

Vous a fait revenir...

VALERE.

Ecoutez, je vous prie,
J'adore....

VICTORINE.

Les beaux vers... Mais Monsieur Pénétrant,
Sous l'habit d'un guerrier, nous déguise un Sçavant.

SCENE X.

VICTORINE, ORPHISE, VALERE, PENETRANT, CRISPIN, LISE.

CRISPIN.

Quoi, faut-il, Victorin, par votre humeur fantasque,
Que chez vous Apollon ne puisse entrer qu'en masque?

PENETRANT.

Vous voyez.

VICTORINE.

Ah, fort bien.

LISE.

Non, si je ne ris pas...,
Je creve, & je ne puis rire que par éclats.

ORPHISE.

Taisez-toi, sotte,

VICTORINE.

Quoi, Lise est assez téméraire
Pour rire devant moi, voyant tant de misere !

CRISPIN.

Eh, disons à la Muse un éternel adieu.
Dans Paris Apollon n'a plus ni feu ni lieu,
Madame.

VICTORINE,

Je le vois, & j'en meurs de tristesse.
Mais, Messieurs, ménageons les momens qu'on nous laisse,
à Crispin.
Je ne puis celer, je brule du desir
De voir quelques enfans de votre heureux loisir.

CRISPIN.

Je vous satisferai ; préparez-vous d'entendre
Des sujets que je suis seul capable de prendre.

VICTORINE.

Dans vos Œuvres, Monsieur, quels vers employez-vous ?

CRISPIN.

Quels vers ? Eh de ces vers... les plus grands vers de tous,
Et de plus grands encor ; qu'est-ce que cela coûte ?

VICTORINE.

C'est des Alexandrins dont vous parlez sans-doute.

CRISPIN.

Oui, des Alexandrins.

VICTORINE.

Mais d'où-vient, dites-moi,
Qu'on nomme Alexandrins tous les grands vers?

CRISPIN.

Pourquoi?
C'eſt... comme dans Homere on peut fort bien l'apprendre,
Qu'ils furent inventés par le Grand Alexandre,
Qui faiſant un Rondeau ſur ſes exploits divers,
Se ſervit le premier de ces ſortes de vers.

VICTORINE.

Vous ſçavez-tout.

CRISPIN.

Je ſçai tous les Arts, & bien d'autres.
Mais laiſſons-là mes vers, ne parlons que des vôtres.

VICTORINE.

Hélas! le bel-eſprit eſt bien mal ménagé:
On le prodigue trop.

PENETRANT.

J'ai cent fois enragé
De voir qu'à tout le monde on le jette à la tête.

VICTORINE.

On confond, il eſt vrai, l'habile homme & la bête.
Damon eſt bel eſprit, parce qu'il fait des vers,
Et cependant Damon a l'eſprit de travers.
Liſidas, avec qui perſonne ne peut vivre,
Paſſe pour bel-eſprit, parce qu'il fait un Livre.

Je connois bien des gens, de qui le bel esprit
Consiste à condamner tout ce que l'on écrit.
L'on n'a jamais rien fait digne de leur estime,
Et personne à leur gré ne trouve leur sublime.

VALERE.

Ce sublime en effet est un trésor charmant,
Madame, & nos Auteurs le trouvent rarement.
On devient bel esprit du moment qu'on compose,
On croit faire des vers en rimant de la prose,
Et l'on n'attache point le rang d'autorité
A la bonté des vers, mais à leur quantité.

CRISPIN.

Pour moi, depuis hier, j'en ai bien fait cinquante,
Qui valent tout au moins cinq cents écus de rente.

VICTORINE.

Par un fort grand bonheur, Messieurs, j'en ai sur moi,
Montrant Crispin.
Si j'en crois un Sçavant, ils sont de bon aloi.
Je les fis hier matin ; voulez-vous les entendre ?

CRISPIN.

Ah ! je tremble... *haut.* Attendons.

PENETRANT.

Nous risquons trop d'attendre;
Voyons les dignes fruits d'un loisir précieux.
Quel en est le sujet ?

VICTORINE.

C'est....

CRISPIN.

Nous ferions bien mieux...

VICTORINE.

Je vous entends, Monsieur, c'est votre modestie
Qui vous défend...

CRISPIN.

Eh oui.

VICTORINE.

Pourquoi?

CRISPIN.

L'antipatie...

PENETRANT.

C'est perdre trop de temps.

CRIPIN *à Valere.*

Ah! Monsieur, elle lit.
Me voilà dégradé du nom de bel-esprit.

VICTORINE *lit.*

Stances libres & satiriques, contre une femme qui fait tous les neuf mois des enfans, & qui n'a jamais fait de vers.

Femme ignorante & trop féconde,
Vous avez d'esprit de travers,
De croire que le Ciel ne vous ait mise au monde
Que pour vous occuper à peupler l'Univers.
Le Dieu des beaux esprits n'y trouve pas son compte;
Tous les ans un enfant, & jamais un seul vers!
Vous en devez mourir de honte.

Votre corps, il eſt vrai, vous eſt d'un grand uſage,
Mais votre eſprit ne produit nul effet.
Cependant votre corps n'eſt autre que la cage
Dont l'eſprit eſt le perroquet.
Voyez ſi ce n'eſt pas dommage
De nourrir ſi long-temps un perroquet muet.

PENETRANT *après qu'elle a lû.*

Qu'entends-je ?

VICTORINE.

Quoi, Monſieur ?

CRISPIN *bas.*

Je ſouffre comme un Diable.

VICTORINE.

Qu'eſt-ce qui vous ſurprend ?

PENETRANT.

Eſt-il bien véritable
Que vous ſoyez l'Auteur des vers que vous liſez.

VICTORINE.

Oui, Monſieur,

CRISPIN.

Corrigez le mot dont vous uſez.
En fait de bel-eſprit, vous parlez en novice.
Un homme eſt un Auteur, une femme eſt Autrice ;
Appellez-donc Madame Autrice, & non Auteur,
Et parlons d'autre choſe.

PENETRANT.

Eh, Monſieur, . . .

CRISPIN.

Eh, Monsieur....

PENETRANT

C'est pour l'amour de vous que je n'ose rien dire.
Madame, quant aux vers que vous venez de lire,
Je les trouve divins, & tiens à grand honneur,
Que vous ayiez voulu m'en faire le Censeur.
Aussi je n'ai changé que quelques hémistiches,
Et trois rimes en tout qui me sembloient peu riches.

VICTORINE.

Et qui vous en a fait le Censeur ? Voyons, qui ?

PENETRANT

Monsieur.

CRISPIN.

Cela n'est point, & vous avez menti.
Je ne vous ai jamais porté ni vers, ni prose,
Et j'en sçai plus que vous, Monsieur, en toute chose.

PENETRANT.

Moi, j'en ai menti ?

CRISPIN.

Vous.

VICTORINE.

Eh, Messieurs, point de bruit.

PENETRANT.

De mes bienfaits, ingrat, est-ce-là tout le fruit ?
Homme le moins lettré de la Machine ronde,
Je t'aurois par pitié produit dans le grand monde.
Rentre dans ton néant, pour n'en jamais sortir :

Tu verras ce que c'eſt que de me démentir.

CRISPIN.

Ah ! que ſi je ſçavois m'eſcrimer de l'épée,
Celle-ci dans ton ſein ſeroit bientôt trempée.

PENETRANT.

Ah ! ſi nous étions ſeuls ici...

ORPHISE.

Je le voudrois.

PENETRANT.

De ta témérité tu te repentirois.
Mais s'il faut qu'à mes yeux ton viſage ſe montre...

CRISPIN.

Je t'entends, l'on n'a pas défendu la rencontre.
Air! pourquoi dans ces lieux n'être pas ſeuls?...
Adieu.
Je ſors... Ne me ſuis point.

PENETRANT.

Je quitte auſſi ce lieu.

SCENE XI.

VICTORINE, ORPHISE, VALERE, LISE.

VICTORINE.

CE démêlé, Monsieur, nous fera de la peine :
Ils pourroient se tuer.

VALERE.

Non, votre crainte est vaine,
Madame ; vous rirez de tout ce qu'ils feront ;
Bien loin de se chercher, sans doute ils se fuiront.

ils s'en vont.

SCENE XII.

CRISPIN *seul.*

J'Ai dit que je sortois ; mais ce n'est qu'une feinte.
Quelque brave qu'on soit, on n'est guere sans crainte,
Pénétrant me suivoit sans doute, car je voi
Que ce maudit pédant a plus de cœur que moi.
Pourtant c'est un Auteur ; ainsi je me rassure.

SCENE XIII.

PENETRANT, CRISPIN.

PENETRANT *sans voir Crispin.*

JE ne me vis jamais en pareille avanture.
J'ai fait fort sagement de me cacher ici.
Craignant qu'il ne sortît, j'ai jugé... Qu'est-ceci?
Voyant Crispin.
Que vois-je? Clairvoyant.

CRISPIN *voyant Penetrant.*

Mon ennemi! Je tremble.
Ah! je n'espérois pas nous retrouver ensemble.

PENETRANT *à part.*

Il me regarde, il voit que je tremble de peur.

CRISPIN *à part.*

Hélas! pourquoi faut-il que je manque de cœur?

PENETRANT *à part.*

Je suis perdu, s'il vient.

CRISPIN *à part.*

Je suis mort, s'il avance.

PENETRANT *à part.*

Si je l'adoucissois par quelque complaisance..

CRISPIN *à part.*

Si demandant pardon, j'apaisois son courroux...

PENETRANT.

Si je lui demandois la vie à deux genoux . . .

CRISPIN.

Lui rendrai-je l'épée ? Allons.

PENETRANT *à Crispin.*

Peut-on vous dire
Bonjour ?

CRISPIN.

C'eſt de bon cœur que je vous le deſire.
Que dit-on de la paix ?

PENETRANT.

On dit qu'aſſurément
C'eſt un bien qu'on devroit conſerver cherement.

CRISPIN.

Sans doute : dans la paix on dit que tout abonde.

PENETRANT.

Que ne peut-on la voir regner dans tout le monde!

CRISPIN.

Pour moi, je le voudrois.

PENETRANT.

Je le deſire fort.

CRISPIN.

Un chien vivant, dit-on, vaut mieux qu'un homme mort.

PENETRANT.

C'eſt fort bien dit.

CRISPIN.

La paix fait vivre ſur la terre

Mille gens qui mourroient, si l'on faisoit la guerre,
On ne la fera plus, tout le monde le dit.

PENETRANT.

Elle est funeste à tous,

CRISPIN.

Sur-tout aux gens d'esprit,

PENETRANT.

Assurément, Monsieur : sortez-vous?

CRISPIN.

Je demeure,
Et vous?

PENETRANT.

Je sortirai peut-être.

CRISPIN.

A la bonne-heure.

PENETRANT.

Vous demeurez au moins,

CRISPIN.

Oui, jusques à ce soir;

PENETRANT.

Adieu-donc.

CRISPIN.

Serviteur, Monsieur, jusqu'au revoir.

SCENE XIV.

CRISPIN *seul.*

Ainſi qu'à moi la peur avoit ſaiſi ſon ame :
Si j'avois ſçu cela...

SCENE XV.

VICTORINE, VALERE, ORPHISE, LISE, CRISPIN.

VALERE.

Je ſuis perdu, Madame.

VICTORIN.

Vous l'avez vu, Monſieur, j'ai fait ce que j'ai pû,
J'ai prié devant vous, & n'ai rien obtenu.
J'en ſuis au déſeſpoir, je n'y ſçaurois que faire,
Du gendre prétendu vous allez voir le pere ;
Un étranger arrivé, & c'eſt ſans doute lui.

VALERE.

Que je ſuis malheureux !

ORPHISE.

Ma mere, quel ennui !
A quel fort rigoureux mon pere nous expose !

VICTORINE.

Je vous plains l'un & l'autre, & ne puis autre chose.

SCENE DERNIERE.

VICTORIN, MILLEPONT, ORPHISE, VICTORINE, VALERE, CRISPIN, LISE.

VICTORIN.

En vérité, Monsieur, vous venez à propos.
On ne me laissoit pas un moment en repos,
Femme, fille, servante & toute la famille,
Mais sur tout ce Monsieur qui demande ma fille,
M'ont pensé . . .

VALERE.

Juste Ciel !

MILLEPONT.

Que vois-je ? C'est mon fils !

VALERE.

C'est mon pere !

VICTORIN.

Comment ?

MILLEPONT.

Vous me voyez ſurpris...,

ORPHISE.

Se peut-il...,

VICTORINE.

Dois-je croire...

MILLEPONT.

Excuſez ma ſurpriſe
C'eſt là mon fils, pour qui je vous demande Orphiſe,
Souffrez que je l'embraſſe, & que...

VICTORIN,

J'en ſuis ravi.
Enfin de vos deſirs votre choix eſt ſuivi,
Ma femme; vous vouliez ce cavalier pour gendre:
Il le ſera, Monſieur, il ne faut plus attendre,
Et puiſque le hazard nous a tous réunis,
Marions dès demain ma fille à votre fils.
Nous ſçaurons à loiſir par quelles avantures
Le Ciel avoit ſans nous prévenu nos meſures.

CRISPIN.

Alte là, s'il vous plaît: je me nomme Criſpin,
Valet de Monſieur, &... Donnez-moi Liſe enfin.

VICTORIN.

Ils s'aiment.

LISE.

Oui, Monſieur.

VICTORIN,

VICTORIN.

Hé bien, je te la donne.
Allons tout préparer.

VICTORINE,

Et moi, je te pardonne.

FIN.